

518

# AIME... ET RESTE FIDÈLE

PAR M. BEAUMEJER



Rue Gazan PARIS (XIV<sup>e</sup>)





*Faire au mieux  
avec ce que l'on a...*



*Remplacer les produits  
qui manquent...*

*...vous y serez aidée  
par un volume d'actualité*

# **BONNE MÉNAGÈRE**

## **Quand même !**

**par Mariette**



L'art de faire durer le linge, les vêtements.  
Des conseils d'ingéniosité, des recettes faciles  
pour l'entretien des vêtements, des meubles,  
des ustensiles de ménage, etc...

Le volume :

**15 fr.**

En vente partout

**Éditions du PETIT ÉCHO de la MODE**  
**1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)**

(Le volume, franco : 16 fr. Joindre palement à la commande.)

292842

*Plak*  
M. BEUVE-MERY

# AIMÉ... ET RESTE FIDÈLE

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)



af. effaçé

# Aime... et reste fidèle

---

## I

Du sommet de la colline dominant la baie, le commandant Davillier, sa haute silhouette se détachant sur un fond empourpré des feux du soleil déclinant, étudiait, sa jumelle aux yeux, la vaste étendue de saphir qui venait, en s'ourlant de blanc, s'allonger doucement sur le sable chaud de la grande baie. Bientôt la boule de feu s'enfonça dans un nuage d'or, et le crépuscule s'étendit pour un court moment sur la terre et la mer.

Arpentant impatiemment le plateau couvert d'une herbe courte, l'officier gardait les yeux rivés sur la mer solitaire. Il épiait la légère fumée qui lui annoncerait l'arrivée du paquebot amenant de France sa fille qu'il n'avait pas vue depuis trois ans.

Quels changements avaient apportés ces trois années qui marquaient le passage de l'enfance à la jeunesse? Dans quelques jours, Hélène aurait dix-huit ans. Quand le commandant avait été appelé au poste de Papeete, Hélène était une adolescente affectueuse et franche, intelligente, pleine de promesses. La laisser derrière lui, dans un bon pensionnat, avait été un sacrifice nécessaire et douloureux.

Depuis la séparation, chaque courrier lui apportait des lettres gaies, racontant avec bonne humeur les menus faits de sa vie d'écolière.

Comment l'enfant, devenue femme, s'accommoderait-elle de la vie dans cette lointaine colonie? Comment remplirait-elle le rôle complètement nouveau de maîtresse de maison? De penser que le foyer trop tôt détruit allait se reconstruire n'était pas, pour cet homme privé de tendresse, une des moindres joies de ce retour, mais personne ne serait plus là pour initier l'enfant à la tâche... Son front s'assombrit.

Une voix l'arracha à ses pensées mélancoliques :

— Bonsoir, commandant; vous montez la garde ici? Oh! pardon, j'oubliais que vous attendiez M<sup>me</sup> Davillier.

— Oui, j'attends le bateau.

L'officier se retourna pour répondre au salut d'un jeune homme, très beau de corps et de visage et vêtu avec une apparente insouciance — en réalité avec une soigneuse recherche — d'un costume léger.

L'adonis avait de solides raisons de ne pas ignorer ses dons physiques : ses amis masculins l'appelaient familièrement « Apollon », et les femmes le gâtaient; elles l'avaient adulé dès son enfance, quand il était le chérubin aux cheveux d'or et aux yeux d'azur. Il était venu à Papeete comme ingénieur, surveiller, pour le compte d'une compagnie française, des travaux en cours.

Ce soir, il n'était pas seul; son compagnon, d'apparence plus modeste, était brun comme un Arabe; il portait, enfoncé sur le front, un chapeau de paille défraîchi à larges bords, sous lequel on pouvait seulement deviner une paire d'yeux ardents, un visage maigre et une courte moustache noire. Ses habits témoignaient d'un long usage et ses mains étaient brunies par le soleil.

Après une brève salutation, ce compagnon d'Apollon s'éloigna de quelques pas et demeura les bras croisés, regardant la mer, dans l'attitude de « Napoléon à Sainte-Hélène ».

Cet individu silencieux était connu dans la petite société de Papeete sous le nom du « photographe ». Mystérieusement tombé à Tahiti deux mois auparavant, il ne s'était pas mêlé à la « société », et toute l'ingénio-

sité des membres de cette communauté très accueillante n'avait pu rien tirer de lui de plus que le jour où il avait débarqué. On savait seulement que son nom était Gilbert Lisle et qu'il passait beaucoup de temps à prendre des vues. Il s'était installé dans un bungalow, avait loué un bateau et avait paru tout de suite complètement chez lui. Il n'avait apporté que peu de bagages, une très belle camera, quelques cannes à pêche, et s'était procuré un domestique indigène qui se refusait à donner aucun renseignement sur son maître.

M. Lisle n'avait aucune position officielle, il n'appartenait pas à l'armée, non plus à la classe spéciale des colons, pour la plupart fonctionnaires. Le problème restait donc à résoudre. Quelle raison l'avait amené dans l'île? D'où venait-il? Était-il riche ou pauvre, marié ou célibataire? Fécond sujet de spéculations et aliment pour la conversation épuisée après que les nouvelles apportées périodiquement par le courrier avaient été plusieurs fois discutées. En vérité, M. Lisle était un envoyé des dieux. S'il avait été d'apparence vulgaire et de manières communes, il n'eût pas retenu l'attention. Mais, en dépit du négligé de sa tenue, il avait les manières et l'allure d'un gentilhomme. Pourquoi se tenait-il à l'écart, partageant ses journées entre la chasse et la pêche ou ses photographies?

Il s'était installé dans un beau bungalow voisin de l'habitation d'« Apollon » Derrien, et celui-ci, rencontrant journalièrement le nouveau venu, n'avait pu se défendre de quelques relations. Bientôt, Apollon prit l'habitude d'entrer chez son voisin pour fumer une cigarette et faire un brin de conversation. Il s'était vite aperçu que ce voisin, très cultivé, était un causeur extrêmement intéressant. Réjoui de trouver un compagnon pour combler le vide des soirées, il lui offrit de venir habiter chez lui. Le ferme refus de M. Lisle rendit ses instances plus pressantes.

— Vous voyez, dit-il, ce n'est pas une offre désintéressée. J'habite seul, sans une âme à qui parler, et je suis trop paresseux pour sortir. Cette maison est beaucoup trop grande; je puis vous en laisser la moitié.

M. Lisle ne se décida qu'à regret et uniquement parce que des missionnaires le sollicitaient vivement de leur céder sa maison.

— J'accepte, dit-il, mais à une condition : je paierai

la moitié du loyer et ma part de toute la dépense. Vous avez besoin d'un compagnon, j'ai besoin d'un toit... Je me demande si la vie commune nous conviendra; nous pouvons tenter l'essai.

Sa proposition acceptée, M. Derrien regretta, un peu tardivement, de l'avoir faite. C'était bon d'avoir un compagnon le soir, mais s'afficher ainsi avec cet inconnu...

M. Lisle devina ce qui se passait dans son esprit et, avec un scintillement dans les yeux, il lui tendit un carton :

— Je ne voyage pas pour une firme de cinéma, comme chacun ici se l'imagine, dit-il avec un sourire légèrement railleur.

Paul Derrien prit la carte, l'air détaché, y jeta un regard distrait, rougit et eut un petit rire approuveur. De ce soir-là, M. Derrien et M. Lisle habitérent ensemble, au scandale de la société de Papeete. Certes, cet étranger se montrait toujours courtois et poli, mais se retranchait dans sa forteresse. Même M<sup>me</sup> Decluze, la femme du maire de Papeete et la plus autoritaire personne de la colonie, n'avait rien pu lui arracher. Il aimait Tahiti, avait-il déclaré, parce que le courrier n'y arrivait pas tous les jours, qu'il y était à l'abri des télégrammes, des coups de téléphone, de tous soucis.

La conclusion de cette déclaration avait été tirée de façon péremptoire : ce Lisle était un « hors-la-loi » fuyant des créanciers trop pressants, ou un banquier ouvrier qui avait mal conduit ses affaires. S'il avait donné la moindre indication sur lui-même ou son état de fortune, M<sup>me</sup> Decluze eût été disposée à la conciliation, mais il était demeuré muet.

M. Derrien, mieux renseigné, était demeuré muet, lui aussi. Soumis à un interrogatoire serré, il s'était contenté de secouer la tête et de déclarer que Lisle était un original, amant de la solitude, de la chasse et de la pêche, un inoffensif et agréable compagnon.

Il faut convenir que M. Lisle ne fit rien pour corriger la mauvaise opinion et continua de vivre à sa guise, un fusil à l'épaule ou un appareil de photographie en bandoulière.

Pendant deux mois, il avait été le sujet sans rival de la curiosité de la petite société. Son jour était passé; il lui fallait céder la place. L'autre arrivée était

annoncée, celle-ci du plus haut intérêt : celle d'une jeune fille de dix-huit ans, que l'on disait très jolie et que la position de son père plaçait au premier rang.

## II

Sur la colline dominant la rade, M. Derrien avait engagé avec le commandant Davillier une conversation animée. Non seulement la nature avait comblé de ses dons physiques le jeune ingénieur, elle l'avait de plus généreusement doué de manières agréables et d'une facilité de conversation qui lui valaient une réputation de grande amabilité.

Son attitude courtoise, flatteuse pour les hommes, exerçait sur les femmes une irrésistible attraction, et quoique ses propos louangeurs fussent écrits sur le sable, ils avaient, autant que son bel extérieur, contribué à sa popularité. Pour le moment, il écoutait avec une attention ravie les détails donnés par l'officier sur un bateau qu'il venait d'acheter pour sa fille, quand M. Lisle, qui avait continué d'examiner l'horizon en chantonnant des bribes de *Mireille*, s'exclama :

— Le voilà !

Le commandant sursauta violemment et laissa tomber sa jumelle, qui roula aux pieds de M. Lisle. Celui-ci, en la rendant, remarqua que la main tendue vers lui tremblait. Au même moment, M. Derrien annonça :

— Dieu nous défende ! Voici M<sup>me</sup> Decluze. Je vois pointer le sommet de son chapeau. Je me sauve !

Il avait compté sans la dame, qui déjà lui coupait la retraite. A vingt mètres, elle demandait, d'une voix sonnant haut :

— Que faites-vous tous ici ? Inutile d'attendre le *Surcouf* : il ne peut pas être au port avant demain matin. Je vous l'ai déjà dit, commandant.

Puis, en réponse au geste de M. Lisle :

— Oh ! il arrive ? — son ton indiquant que le paquebot, en lui donnant le démenti, se mettait dans son

tort. — Vous avez joué au tennis, monsieur Derrien ? J'ai vu votre domestique rapportant votre raquette... Qu'est-ce qui vous a amené en ville, monsieur Lisle ? Vous y venez rarement.

— Je n'y descends pas souvent.

Le chalet de Paul Derrien, sur la colline dominant la rade, se trouvait un peu en dehors de la ville.

— Vous avez fait des achats au bazar. Vous avez acheté des cols.

— M<sup>me</sup> Decluze est sans rivale, elle est douée du don de seconde vue ! dit Lisle, qui avait acheté, non des cols, mais des cartouches.

— Oh ! j'ai seulement des yeux dans la tête et j'ai vu la boîte dans vos mains. Toujours aussi ravi de notre île ?

M. Lisle salua.

— J'ai entendu dire que vous partiez ?

— Je le ferai... quelque jour.

— Quel parti allez-vous tirer de vos photographies ? Je me suis laissé dire que les fournitures sont très coûteuses.

— Elles le sont.

— Eh bien ! je vais vous faire une petite commande. Passez un de ces matins chez moi, et vous me prendrez avec mon chien ; vous prendrez aussi le bungalow et le groupe de nos domestiques.

M. Lisle ne manifesta aucune reconnaissance.

— Je désire adresser quelques photos à ma sœur, reprit la dame. Naturellement, je vous paierai.

Le commandant Davillier paraissait très mal à l'aise, et M. Derrien retenait difficilement son envie de rire ; seul, le photographe demeurait impassible, étudiant de la tête aux pieds sa corpulente commanditaire. Il répondit avec déférence :

— Je vous remercie, Madame, mais je ne suis pas un professionnel.

M<sup>me</sup> Decluze ne fut pas le moins du monde démontée.

— Qu'êtes-vous donc, alors ? dit-elle, hautaine.

— Votre très humble serviteur, Madame, dit Lisle avec un profond salut.

Et il s'écarta.

— Il ne faut pas lui parler de photographie aujourd'hui, expliqua M. Derrien, de sa manière cordiale. Son domestique lui a joué hier un mauvais tour, pen-

dant qu'il était à la chasse. Prenant pour des verres sales les précieuses plaques auxquelles il tenait tant, il les a lavées consciencieusement et s'est montré très fier de son travail.

— Comment l'a-t-il châtié? demanda la dame, hale-tante.

— Il ne l'a pas puni, il l'a excusé à cause de la bonne intention.

M<sup>me</sup> Decluze se tourna vers le commandant :

— Il y a trois ans que vous n'avez pas vu votre fille. Elle promettait, dit-on, d'être jolie. Il n'y faut pas trop compter; les enfants trompent souvent.

— Pas toujours, Madame, protesta Derrien, amusé. Si je dois croire ce que l'on m'a dit, j'étais un très joli enfant; je me flatte de n'être pas devenu trop laid.

— Vous êtes l'exception qui confirme la règle, dit la dame, indulgente. Naturellement, commandant, votre fille va nous apporter les modes nouvelles et une quantité de jolies choses... si vous avez été généreux. Je crois bon de vous accompagner au bateau, pour lui montrer que la colonie lui fait bon accueil.

Les deux gentlemen désintéressés échangèrent un regard, pendant que le commandant bégayait quelques mots de remerciement... et de refus.

— Non? Vous préférez être seul? Je puis au moins me rendre chez vous pour voir si cette Fatima que vous avez engagée a su préparer convenablement la maison.

Encore une fois, le commandant déclina, avec plus de fermeté, la proposition bienveillante, pendant que ses deux compagnons prenaient hâtivement congé.

L'officier descendit à son bungalow. Il en avait tout le loisir avant que le paquebot ne jetât l'ancre. Les préparatifs nécessaires avaient été faits, et Fatima, la femme de chambre qui serait au service de la jeune maîtresse, avait mis des fleurs partout.

— C'est bien, approuva le commandant.

« Ce qui peut manquer, sans qu'un homme s'en aperçoive, au confort ou à l'agrément d'une maison, Hélène saura bien l'y ajouter », pensa-t-il.

En passant devant un miroir, machinalement il y jeta un regard. Il lui parut soudain que ces trois dernières années l'avaient beaucoup vieilli; il portait dix ans de plus que son âge. Qu'allait penser Hélène? Elle-même au seuil de la jeunesse, allait-elle le juger un vieillard?

Il aurait souhaité être pour elle un compagnon autant qu'un père.

Il appela son ordonnance, qui le servait avec une sorte d'affectueuse vénération depuis plusieurs années :

— Lamy, dit-il, arrange-toi pour que le dîner soit prêt dans une heure. Je vais chercher la nouvelle jeune maîtresse.

Le dîner attendit longtemps, car plus d'une heure encore s'écoula avant que le paquebot fût à l'ancre dans la rade, entouré d'une foule d'embarcations. Le commandant fut un des premiers à monter à bord. Son cœur battait vite quand, avant qu'il eût eu le temps de rien discerner parmi les passagers peu nombreux qui gagnaient la passerelle, un cri le fit tressaillir :

— Papa! Oh! papa!

Deux bras se nouèrent autour de son cou.

Au bout d'un instant, il écarta un peu la jeune fille. La femme tenait les promesses de l'enfant : grande et svelte, avec de grands yeux bleus et une masse de cheveux dorés ondés, encadrant un visage au teint éclatant et aux traits réguliers, Hélène ne passerait nulle part inaperçue. Le commandant se rappela sa mère, à laquelle elle ressemblait, et des larmes lui montèrent aux yeux.

La joie de l'enfant, qu'elle exprimait vivement, était communicative ; un chaud rayon d'amour inonda le cœur du père.

En quelques instants, les bagages de la voyageuse — M<sup>me</sup> Decluze eût été contente de voir qu'il y en avait beaucoup — furent déposés au fond du canot manié par huit rameurs.

La clarté de la lune reflétée par la mer jetait sur le quai une lumière douce. Le père et sa fille se dirigèrent vers leur demeure.

De leur côté, Derrien et Lisle remontaient la côte assez dure qui conduisait à leur chalet de Ross ; ils avaient maintenant un compagnon, le docteur Bourgeois, un petit homme au visage anguleux, aux cheveux déjà grisonnants. Depuis longtemps le docteur aurait pu rentrer en France, c'était par choix qu'il restait à Tahiti. Il y connaissait tout le monde et savait sur chacun tout ce qu'il y avait à savoir : l'âge, la situation de fortune, les amis, les ennemis, les liens de famille, la date de promotion ; c'était une sorte de *Bottin* mon-

dain vivant. Il était fort populaire et passait pour avoir acquis très honorablement une fortune rondelette.

Vers le milieu de la montée, il s'arrêta pour contempler le paysage — en réalité pour reprendre le souffle. Les mains dans les entournures de son gilet, il jeta :

— Davillier ne doit pas se reconnaître, ce soir, avec une femme assise à table en face de lui. Je souhaite qu'il n'ait pas de déception.

— C'est-à-dire que vous souhaitez qu'elle soit jolie! dit Derrien. Oh! Bourgeois, vous êtes incorrigible!

— Bêtise! Je voudrais seulement que sa fille soit pour ce vieux Davillier une consolation.

— En quoi le commandant a-t-il besoin de compassion?

— Il a navigué sur des eaux dures. Il n'est pas aussi âgé qu'il le paraît. En réalité, il est mon junior de cinq ans, et je ne suis tout de même pas un vicillard, n'est-ce pas?

— Oh! vous, docteur, vous êtes le plus jeune de nous tous : les années glissent sur vous.

— Vous savez ce qu'est le destin quand il s'acharne sur un homme. Le père de notre ami est mort en laissant un lourd passif que son fils se fit un point d'honneur d'acquitter. Il a été le soutien de ses frères et sœurs, qui ont profité de son bon vouloir pour le tondre. C'est pour l'augmentation de sa solde qu'il a choisi l'armée coloniale. La situation rétablie, ses sœurs bien mariées, il se maria lui-même : un mariage d'amour, une orpheline de noble origine, d'une beauté rare, avec des goûts princiers, et qui, n'ayant jamais eu le sou, ignorait totalement la valeur de l'argent. Là encore le pauvre homme se vit bientôt accablé de dettes et de soucis. Pourtant la carrière de la belle jeune femme fut courte. Sa perte mit Davillier au désespoir ; rien n'avait entamé son amour. Il ne lui restait qu'une petite fille que les obligations de sa carrière le contraignaient de laisser en France. Fâcheusement pour le cher homme, ses amis connaissaient le côté faible, ou si vous préférez le beau côté de son caractère, et continuèrent l'œuvre de sa famille en déposséillant l'agneau du dernier brin de sa toison d'or.

— Je voudrais connaître un agneau à toison d'or, soupira Derrien. Nous voici chez nous, docteur : vous allez partager notre dîner?

Le docteur répondit qu'il était attendu chez un malade, mais se laissa sans peine détourner de la route du devoir. D'ailleurs, le dîner bien préparé flatta ses goûts épicuriens et lui apporta une surprise. Le pensionnaire d'Apollon avait échangé ses habits négligés pour des vêtements de circonstance; chacun connaît la différence qui peut résulter d'un changement d'habits. Le docteur n'avait accordé qu'une très légère attention au « photographe ». Ce soir, l'étranger sans importance se révélait parfait homme du monde et même, qui l'eût cru? il semblait le maître de maison. C'est lui qui s'occupait du bien-être de l'invité, lui que les serviteurs silencieux consultaient du regard. Quand, le repas terminé, les cigares furent allumés, le silencieux M. Lisle se départit de sa réserve ordinaire. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup observé, et parlait de façon fort intéressante de ce qu'il avait vu. C'était, de toute évidence, un homme très cultivé et d'excellente éducation. De plus, il était très beau, non point à la manière d'Apollon, mais ses yeux profonds, très foncés, brillant ce soir d'un scintillement humoristique, exerçaient une fascination dont il était difficile de se défendre. M. Derrien, un peu animé, leva son verre :

— Messieurs, dit-il, je bois à la santé de M<sup>me</sup> Davillier.

— Bon, dit le docteur; et voici mon toast : Ne flirtez pas avec M<sup>me</sup> Davillier.

— Même si elle est jolie et aimable?

— Rappelez-vous que ce n'est qu'une pensionnaire sortant du couvent, la prunelle de l'œil de son père, la consolation de sa vieillesse. Si vous avez quelque sens de la chevalerie, vous l'épargnerez.

— L'épargner! — M. Derrien eut un geste théâtral.

— Ne dirait-on pas que je suis un boucher ou un exécuteur des hautes œuvres?

— Je connais vos penchants, rétorqua le docteur, et aussi vos gentilles manières : doux propos, envois de fleurs, billets galants. Beaucoup de cœurs trop tendres ont appris à leurs dépens que vous êtes charmant, mais volage.

— Persiflage ridicule! protesta Paul Derrien.

— Allons, allons, vous savez mieux que moi que vous ne pouvez résister à l'attrait d'un joli visage, jusqu'à ce qu'un autre plus joli ou plus nouveau l'ait chassé de votre cœur.

— Continuez, ricana la victime. Quelle perte pour l'Eglise que vous ne soyez point Frère Prêcheur!

— Si je vous jugeais capable d'un attachement sérieux, ou si cette jeune fille avait l'expérience du monde, je vous laisserais aller. Dans les circonstances présentes, je ne puis que vous crier : « Abstenez-vous ! »

— Docteur, votre éloquence est touchante, et vous êtes toujours le champion des dames. Vous exagérez la situation. Je suis absolument inoffensif,... ou, si vous préférez, je me frapperai la poitrine en confessant : « J'ai péché. » Mais vous devriez m'épargner devant M. Lisle.

M. Lisle, renversé sur sa chaise, fumait, indifférent.

Le docteur s'adressa à lui, brusquement :

— Vous ne recherchez pas la société des dames?

M. Lisle se redressa et secoua la cendre de son cigare :

— Non. Ici, je n'en connais qu'une, cela me suffit.

— Vous parlez de M<sup>me</sup> Decluze?

— D'elle-même.

Tous trois rirent ouvertement.

Le docteur se retourna vers Paul Derrien :

— Je reviens à la charge; vous ne m'avez fait aucune promesse, dit-il.

— Je vous promets ceci, docteur : je ne l'épouserai pas. J'irai demain faire une visite et constater si elle a hérité la beauté de sa mère.

— Vous êtes incorrigible; l'on pourrait aussi bien parler à un mur. Je ne vois qu'un faible espoir.

— Et ce faible espoir?

— C'est qu'elle ne s'éprenne pas, comme toutes ces têtes de linottes, du beau visage d'Apollon Derrien. Tiens, où Lisle est-il passé?

— Il est sous la véranda, ou dans son lit, ou au bord de la mer. Il est très chevaleresque, lui, il n'admet pas que l'on discute les femmes.

— Très vieux jeu?

— Du moyen âge.

— Dites donc, Derrien, vous allez dire que je suis aussi fouineur que M<sup>me</sup> Decluze, mais qui est ce garçon, et que fait-il ici?

— Oh! il chasse, il pêche et il aime extrêmement notre archipel. Qui il est? Un homme de bonne

société, vous avez vu, et qui s'appelle Gilbert Lisle.

En dépit de l'excellente occasion, le docteur Bourgeois retourna chez lui, pas plus renseigné que ses voisins.

### III

Le lendemain, après le premier déjeuner, le commandant Davillier étant appelé par son service, Hélène profita de ces quelques heures de liberté pour prendre une connaissance plus complète des autres.

Le bungalow, en retrait de la route encerclant l'île, était entouré de fleurs. Dans les arbres exotiques, des myriades d'oiseaux au plumage coloré bavardaient ; des parfums violents chargeaient l'air ; sous un ciel ardent, la mer étincelait. Hélène demeura longtemps dans une sorte d'extase.

Une voix l'arracha à son ravisement :

— Que penses-tu de notre île, jeune fille ?

C'était le commandant en uniforme blanc.

— Le paradis terrestre !

— Différent du pensionnat, j'imagine. Tu ne regresses pas ?

— Oh ! papa, je suis si heureuse d'être venue vous rejoindre dans ce pays enchanteur !

Le commandant aussi était infiniment heureux, en s'asseyant à table, d'avoir en face de lui ce jeune visage souriant. Il le regarda quelques minutes, pendant qu'avec une joie d'enfant sa fille le servait.

— J'apprends mon rôle, dit-elle gravement. C'est la première fois que je m'y exerce.

— Mais pendant les vacances, Hélène, quand tu étais chez tante Julia ?

— Oh ! vous savez, papa, mes cousines sont mes ainées et... et nous ne nous entendions pas toujours très bien. J'ai le caractère un peu... vif, et tout ne se passait pas pour le mieux. Cela n'allait pas mal les premiers jours, mais quand arrivait la fin des vacances,

toutes nous étions soulagées : tante Julia, mes cousines et moi. Elle n'est pas commode, tante Julia ; je suis contente que vous ne lui ressemblez pas, papa.

Le commandant rit :

— Comment sais-tu que je ne lui ressemble pas ? Tu te serais sans doute mieux entendue avec ma sœur Armelle, mais elle avait peu de santé et habitait en Bretagne, un coin perdu... Ici, toutes ces dames vont te faire bon accueil. Je crois que, dès cet après-midi, tu recevras des visites.

— Oh ! c'est bien vite, et ce serait plutôt à moi...

— Elles viendront par gentillesse. Elles sont ici une quinzaine de dames qui ne demandent qu'à être très aimables pour toi.

— Présentez-les-moi dès maintenant, papa, pour que je sois moins dépayisée. J'ai peur de ne pas leur plaire. Je n'ai pas l'habitude du monde et je n'ai pas de conversation.

Cette fois, le commandant s'esclaffa :

— Eh bien ! je ne m'en aperçois pas ! dit-il.

— Oh ! avec vous, c'est tout différent !

— Eh bien ! tu feras d'abord connaissance avec M<sup>me</sup> Decluze, qui habite Tahiti depuis bientôt trente ans. Elle y est venue dès son mariage avec le propriétaire du plus important domaine de l'île. Comme elle n'aime pas la campagne, elle garde à Papeete une maison de ville qu'elle ne quitte jamais. Son ancienneté dans la colonie et la charge de son mari lui confèrent une sorte d'autorité. Elle a vu se succéder plusieurs vagues de fonctionnaires. Un peu par obligeance, et surtout par besoin de commander, elle s'arroge sur les nouveaux venus un droit de possession ; s'ils sont mariés, elle se charge de mettre leurs femmes au courant des usages de l'île ; beaucoup se passeraient volontiers de sa tutelle ; mais le gouverneur actuel, célibataire, a souvent recours à ses bons offices pour ses réceptions. Puis tu verras M<sup>me</sup> Cordier, la plus jeune de ces dames ; son mari dirige, lui aussi, une vaste exploitation ; M<sup>me</sup> Cléry, la femme du trésorier-payeur, qui sera certainement pour toi une excellente amie ; M<sup>me</sup> Durand, la femme du président du tribunal...

— N'allez pas plus loin, papa. Je suis sûre de ne pas tout retenir et de m'embrouiller.

On sonnait vigoureusement à la porte.

## IV

— C'est M<sup>me</sup> Decluze ! s'exclama le commandant. Elle a tenu à être la première. Va, chérie, ne la fais pas attendre.

— Pas toute seule, papa ; je veux que vous soyez là. Déjà elle imposait sa volonté. D'ailleurs, la tâche était agréable de présenter cette perle rare et de jouir de l'étonnement de la dame.

Celle-ci s'avança vers la jeune fille, lui prit maternellement les mains :

— Chère petite ! Comment allez-vous ? N'avez-vous pas trop souffert de cette traversée qu'il vous a fallu faire toute seule ?

— Toute seule ? Oh ! non, Madame : j'ai toujours été très entourée et même choyée ; papa m'avait placée sous la garde du commandant, qui a été parfait. Je garderai toujours de ce voyage le plus charmant souvenir.

M<sup>me</sup> Decluze pinça les lèvres :

— Ah ! commandant, je vois que vous avez tenu à embellir votre maison pour votre fille. Elle est très belle, cette table neuve. Je suis sûre que vous l'avez payée très cher, trop cher, à n'en pas douter. Méfiez-vous de votre papa, chère petite : il jette volontiers l'argent par les fenêtres !

Héllène rit, joyeuse ; elle était très amusante, cette dame âgée (elle approchait de la cinquantaine) qui portait une robe de mousseline claire à grandes fleurs. De son côté, la vieille dame commençait à juger la petite fille assez intéressante.

— Allez, commandant, dit-elle. Je suis sûre que quelque affaire de service vous réclame. Nous nous entendrons très bien toutes les deux, votre fille et moi.

Ainsi congédié, l'officier se hâta de quitter la place.

— Maintenant que nous sommes à l'aise, dit M<sup>me</sup> Decluze, dites-moi, ma belle : n'avez-vous pas trouvé votre père bien changé ?

— Un peu, pas beaucoup; certainement pas aussi changé que lui-même m'a trouvée.

— Il vous a sans doute confié la direction de la maison?

— Nous n'avons pas encore eu le loisir d'agiter la question, déclara Hélène, rieuse. Je ne tiens pas à privée de son rôle ce bon Lamy, qui sert papa si fidèlement depuis quinze ans.

— Hum! hum!... Vous avez apporté beaucoup de jolies robes, je suis sûre?

— Quelques-unes. Deux pour le soir.

— Inutiles ici; nos réunions restent toujours intimes.

— Un costume d'amazone.

— Inutile aussi. Aucune de ces dames ne monte à cheval.

— Quelques robes légères, une de tennis.

— C'est mieux. Vous me les montrerez. Quand avez-vous l'intention d'ouvrir vos malles?

— Cet après-midi, je pense.

— Je pourrais vous aider... ou plutôt je reviendrai demain voir vos toilettes. Cela peut me donner de bonnes idées. Ici, nous sommes toujours un peu en retard sur la mode. Sur d'autres sujets, je puis vous donner des conseils, mon âge me le permet. Tous les jeunes gens vont tourner autour de vous, la dernière venue. Ne vous laissez pas monter la tête. Deux seulement sont en position de se marier : M. Derrien et le lieutenant Rodney. Les autres ne sont que des papillons... — Elle baissa la voix. — Je dois vous mettre en garde contre un M. Lisle.

Hélène eut un mouvement étonné :

— M. Lisle?

— Oui, retenez le nom. Il est le commensal de M. Derrien; il est dans la colonie depuis quelques semaines, sans que personne sache d'où il vient. Oh! il n'essaie pas de se pousser dans notre société, même il se tient à l'écart...

Puisque M. Lisle se tenait à l'écart, pourquoi M<sup>me</sup> Decluze la mettait-elle en garde contre lui? Hélène se le demanda.

On introduisait une seconde visiteuse. M<sup>me</sup> Decluze se leva :

— Vous viendrez au tennis ce soir, ainsi je vous dis seulement à bientôt.

En se retirant, elle poussa de côté la portière de la salle à manger et jeta autour de la pièce un regard inquisiteur.

— Rien n'a été renouvelé! dit-elle, un peu déçue. Allons, au revoir!

La nouvelle visiteuse était complètement différente. M<sup>me</sup> Cléry, la femme du trésorier-payeur, était une petite femme timide, habillée d'une robe de toile blanche très simple; elle était déjà mère de cinq enfants, ainsi qu'elle en informa presque tout de suite Hélène.

— Il m'a fallu en laisser trois en France pour leurs études, dit-elle, plaintive; je vis sur des charbons ardents, tremblant à chaque courrier de recevoir quelque fâcheuse nouvelle. Je n'ai ici que les deux derniers, Maurice et André, que votre père aime beaucoup. Ils voulaient que je les emmène, mais pour une première visite...

— Ils auraient été très bien venus, dit Hélène, gracieuse.

Et, avisant une boîte de chocolats qu'elle avait apportée, elle la mit dans les mains de la maman.

— Mon cadeau d'arrivée, dit-elle.

Le geste gagna le cœur de la tendre mère.

— Votre père est pour nous un excellent ami, et cela semble me créer une sorte de droit sur vous. Vous viendrez nous voir souvent, j'espère. Je suis à Papeete depuis longtemps, et si je puis vous être utile de quelque manière, ce sera pour moi une vraie joie. Venez dîner avec votre père demain soir, nous ferons plus ample connaissance.

Hélène remercia et accepta. Les manières simples et affectueuses de M<sup>me</sup> Cléry lui avaient plu; elle sentait que cette petite femme, d'apparence effacée, deviendrait une amie sur laquelle elle pourrait s'appuyer.

Le commandant et Hélène étaient prêts à sortir pour se rendre au tennis quand Lamy apporta une autre carte, celle-ci portant le nom de Paul Derrien. Presque aussitôt, un jeune homme n'ayant pas atteint la trentaine, d'une correction impeccable, entra. Il serra cordialement la main de l'officier et s'inclina respectueusement devant sa fille, puis disserta agréablement sur l'île, son climat, etc., ne cessant de scruter la jeune fille d'un œil connaisseur.

« Bien plus jolie que je ne m'y attendais, pensa-t-il; pas la beauté classique, mais toute charmante. Le regard presque trop limpide et trop gai la montre prompte à la raillerie. Son teint est parfait; mais risque de se durcir ici... Elle est bien habillée, son chapeau est coquet. Avec cela, fraîche comme une source, une joie pour le voyageur dans le désert. »

Poliment, il s'enquit de ses hôtes, de leur intention de se rendre au tennis du gouverneur, et demanda la permission de les accompagner.

Paul Derrien, chaperonnant M<sup>me</sup> Davillier, se trouvait une nouvelle importance et pensait sincèrement que la jeune demoiselle ne pouvait se lancer dans la société sous un meilleur patronage.

## V

La jeune fille reçut un accueil flatteur. Le gouverneur vint au-devant d'elle et la conduisit, point de mire de dix paires d'yeux masculins, à M<sup>me</sup> Decluze. Celle-ci, majestueusement assise, au milieu d'une rangée de dames, dans un vaste fauteuil d'osier, se leva, fit deux pas au-devant de la nouvelle venue et lui prit affectueusement les mains :

— Charmée de vous souhaiter la bienvenue dans la colonie, chère enfant! dit-elle de la voix onctueuse qui convenait à l'occasion.

Hélène sourit. Était-ce cette même dame qui, il y a quelques heures, l'avait questionnée, exhortée, avertie? Elle avait peine à le croire, ne faisant pas encore la différence entre la visite à titre privé et la réception quasi officielle de la dame occupant la plus haute position de Tahiti.

La main d'Hélène dans la sienne, la « mairesse » présentait l'arrivante à son entourage immédiat :

— M<sup>me</sup> Davillier, M<sup>me</sup> Faulquier.

La grosse dame salua, murmura quelques mots incohérents et se renfonça dans son siège.

— M<sup>me</sup> Cordier... M<sup>me</sup> Cordier est notre musicienne. Elle joue et chante à ravir.

M<sup>me</sup> Cordier, une gentille brune aux dents éblouissantes, serra la main d'Hélène en souriant, comme pour dire : « Ne croyez pas ce que dit M<sup>me</sup> Decluze ! »

Les présentations continuèrent :

— M<sup>me</sup> Roy, mère de quatre jolies petites filles... M<sup>me</sup> Roze, notre femme-auteur...

— Oh ! madame Decluze !

M<sup>me</sup> Roze s'était un jour permis la fantaisie d'écrire quelques vers et avait eu la folle imprudence de les lire en confidence à une amie... Le lendemain, à son horreur, elle avait été saluée « femme-auteur, sur la route de la célébrité ».

M<sup>me</sup> Decluze croyait avoir présenté tout le cercle, lorsqu'elle « s'aperçut avoir oublié M<sup>me</sup> Faulquier, la fille de la grosse dame presque impotente. M<sup>me</sup> Faulquier s'approcha, serra les doigts d'Hélène et la regarda hardiment :

— Que je suis heureuse de votre venue, chère Mademoiselle ! C'était si ennuyeux pour moi d'être la seule jeune fille de la colonie ! Je vous attendais avec impatience.

Louise Faulquier était une petite personne très bien tournée, point jolie, mais très vivante et tenant une bonne place dans la société restreinte de l'île.

N'ayant rien de mieux à faire, Apollon Derrien la courtisait. Elle était amusante et faisait avec esprit la critique des autres femmes. Son joli filet de voix permettant d'étudier avec elle des morceaux de chant fournissait une excellente occasion de rencontres fréquentes. Naturellement, M. Derrien n'attachait pas d'autre importance à ces relations agréables et ne pensait pas au mariage. Louise Faulquier le savait bien et ne songeait elle-même d'abord qu'à passer le temps ; pourtant, le cœur parlant bientôt plus haut que la raison, elle tomba passionnément amoureuse du beau courtisan aux yeux tendres et essaya de se convaincre que le sentiment était partagé. Elle savait que l'élu apporterait son tribut d'hommages à la nouvelle venue ; tous le feraient ; mais, le charme de la nouveauté épuisé, Apollon lui reviendrait.

La beauté d'Hélène lui causa une surprise désagréable, et de constater que Paul Derrien avait déjà

commencé son siège la vexa. Elle sut bander sa volonté et dissimuler son irritation sous un sourire aimable. Il serait de bonne guerre de gagner la confiance de cette rivale.

La partie s'organisa, et bientôt tous ne pensèrent plus qu'au jeu. Même M<sup>me</sup> Decluze s'y montrait ardente et presque juvénile. Hélène était adroite et prompte. Les yeux aigus de Louise Faulquier l'eurent vite constaté. Un besoin invincible la saisit de la défier.

— Je propose un match à nous deux, dit-elle.

Hélène, étonnée, se récusa. M<sup>me</sup> Decluze avait entendu et elle intervint, autoritaire comme d'habitude :

— Oui, oui, c'est une très bonne idée : un match entre ces deux jeunes filles ! dit-elle. Il reste juste le temps avant le thé.

Les spectateurs se rassemblèrent, et bientôt l'intérêt grandit ; les deux joueuses paraissaient de force égale. Hélène avait le bras plus long, Louise était plus agile. Hélène remporta le premier set, Louise le second. Pour le troisième, celle-ci, plus excitée, redoubla d'efforts ; les yeux brillants, les dents serrées, elle bondissait sur le court comme une panthère dans sa cage. Sa fougue fatigua son adversaire et finalement emporta le succès.

— Je vous ai vaincue, dit-elle ; je savais que je vaincrais, car je *voulais* vous vaincre.

La chaleur de la déclaration stupéfia Hélène. Elle ne pouvait se douter que son adversaire avait fait de cette épreuve une sorte de signe. Si elle triomphait en ceci, elle serait, sur un autre terrain, invincible.

Le thé fut servi dans un pavillon d'été. Louise passa son bras sous celui de la nouvelle venue.

— Maintenant que nous ne nous disputons plus, dit-elle d'un ton amical, dites-moi ce que vous pensez de notre île.

— Oh ! le pays est très beau, affirma Hélène avec enthousiasme. Je n'en ai vu aucun qui puisse lui être comparé ; il est vrai que je connais peu le monde.

— Oh ! vous en rabattrez : il y a la mousson, la saison des pluies... Et les gens, vous plaignent-ils ?

— Je ne les ai encore que bien peu vus.

— Du moins, vous connaissez M. Derrien ?

— Oui, depuis une heure, riposta Hélène avec un rire.

— Il est gentil, mais tellement épris de lui-même ; vous avez dû déjà vous en apercevoir ?

Hélène évita le piège :

— Vraiment ? dit-elle.

— Vous avez vu ce soir à peu près tous les messieurs. Ils ne sont pas venus exprès pour vous.

— Je le pense bien ! dit Hélène avec la même bonne humeur.

— Ils venaient prendre leur courrier ; c'était faire d'une pierre deux coups. Ils ont dû vous paraître un peu... vulgaires.

— Mais non ; et puis je ne suis pas très bon juge : je sors à peine du pensionnat.

— Ce sera un changement. Nous avons le docteur Bourgeois, très bon médecin, et très amusant. Vous verrez avec M. Derrien un personnage assez mystérieux qui vit à ses dépens. Je vous dirai en confidence que ce M. Lisle est mon admirateur, mais le sentiment n'est pas réciproque. Méfiez-vous de lui.

C'était la seconde fois qu'on l'avertissait.

Le gouverneur s'approchait, des jumelles à la main :

— Nous ne pouvons permettre à ces deux jeunesse de s'isoler ainsi. Mademoiselle Davillier, voulez-vous vous servir de mes jumelles pour étudier les îles ? Par ce temps clair, vous pourrez en distinguer plusieurs.

Le gouverneur causait agréablement ; il parla à Hélène des mœurs des indigènes, lui fit délicatement l'éloge le plus chaleureux de son père. La jeune fille l'écoutait et lui répondait, le cœur tout chaud de tendresse.

Un chien se glissant dans ses jambes interrompit le gouverneur, lui arracha une exclamation :

— Sale bête ! insupportable ! On ne peut s'en débarrasser !

— Je voudrais le tenir au bout de mon fusil ! s'exclama le docteur.

— De qui parlez-vous ? demanda en s'approchant la maîtresse du chien. Vous dites, j'en suis sûre, du mal de votre prochain.

Tous rirent.

— Non, non, chère Madame : une plaisanterie seulement, affirma audacieusement le gouverneur.

Et, baissant la voix :

— Je désire donner un dîner en l'honneur de M<sup>me</sup> Davillier ; faites-moi la faveur de vos conseils.

D'être consultée, et par le gouverneur, était du goût de M<sup>me</sup> Decluze. Marchant aux côtés du haut personnage, elle se livra à une longue dissertation sur les mets possibles.

Il était tard, les joueurs se dispersaient. Le docteur et M. Derrien escortèrent Hélène ; le commandant fermait la marche avec une compagne, M<sup>me</sup> Faulquier. M. Derrien conduisit la jeune fille jusqu'à l'entrée de la véranda, espérant qu'on le retiendrait à dîner. Espoir déçu. Hélène n'y pensa même pas, et le commandant lui souhaita le bonsoir en quelques mots banaux.

Plus tard, Hélène, assise devant la fenêtre de sa chambre, se remémorait les événements de la journée, les choses nouvelles vues, les personnes rencontrées. Avec une perversité féminine, son esprit s'attarda plus longtemps sur une personne contre laquelle, deux fois dans la journée, on l'avait mise en garde : M. Gilbert Lisle, l'ami de M. Derrien.

Ce dernier avait remonté la côte conduisant à son bungalow, se sentant en excellent appétit, et l'esprit plein de pensées agréables. Il aurait à répondre à beaucoup de questions et prendrait plaisir à piquer la curiosité de son compagnon sur la nouvelle venue.

Hélas ! celui-ci ne prononça même pas le nom de M<sup>me</sup> Davillier. Il avait totalement oublié qu'elle était attendue et ne parla que de la pêche quasi miraculeuse qu'il avait faite. Il n'avait l'esprit occupé que d'appâts, d'hameçons, de filets.

Paul Derrien en fut légèrement froissé. Une telle indifférence pour les événements de la colonie était presque outrageante — indifférence qui allait jusqu'à ne pas même demander : « Comment est-elle faite ? »

## VI

Hélène Davillier était déjà à Papeete depuis trois semaines qui avaient passé comme trois jours. Elle avait fait connaissance avec tout le cercle français, avait visité le pays en de délicieuses promenades qui l'avaient remplie d'enthousiasme, avait assisté à plusieurs pique-nique et joué presque chaque jour au tennis. Elle commençait à réaliser qu'elle était la souveraine du coquet bungalow sous les palmiers, au flanc de la colline.

Des relations d'amitié s'étaient nouées avec madame Cléry. Elle voyait Louise Faulquier tous les jours, et M<sup>me</sup> Decluze presque à chaque heure du jour. Toutes ces dames, d'ailleurs, revenaient avec une aimable fréquence. Paul Derrien trouvait souvent un prétexte pour une visite, et, chose remarquable, Louise Faulquier se présentait invariablement dès qu'il était entré. Elle se montrait toujours d'excellente humeur, riait, plaisantait, bavardait avec entrain et ne songeait pas à accaparer à son profit l'attention de son admirateur défaillant. Simplement, elle montait la garde. M. Derrien supportait sa présence avec ennui. Comment faire de la poésie ou se montrer sentimental sous ces yeux qui l'observaient? D'ailleurs, Louise ne se gênait pas pour assaisonner la conversation de pointes railleuses ou d'insinuations fort gênantes.

Hélène était musicienne, mais elle n'avait pas de piano, et la privation lui était pénible. Son père lui avait promis de lui en faire venir un de Sydney pour son cadeau de Noël, mais il fallait attendre.

Paul Derrien s'étonnait que ses progrès dans la sympathie de M<sup>me</sup> Davillier ne fussent pas plus rapides. Il s'expliquait ce fait surprenant par le caractère qu'il lui prêtait : elle n'était pas sentimentale et poussait le scepticisme jusqu'à tourner en ridicule les compliments les mieux élaborés. Naturellement, elle l'aimait — sa

vanité n'admettait pas qu'elle eût pu ne pas le faire, — mais il était difficile de l'amener à l'avouer. Il eut l'idée d'un coup de maître : il préterait à M<sup>me</sup> Davillier son propre piano.

M<sup>me</sup> Decluze n'avait pas manqué de remarquer les assiduités de l'ingénieur de Ross ; elle se scandalisait de constater que, dans les réunions, aucun autre n'avait le droit de s'approcher de M<sup>me</sup> Davillier. Mais ce qu'elle vit ce jour-là lui emporta le souffle. Elle se précipita chez Hélène.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-elle, presque agressive. M. Derrien vous envoie son piano ? J'ai vu son domestique surveiller les coolies qui le transportent. Je crois vraiment que vous auriez pu m'en dire un mot, petite cachottière !

Hélène ouvrit de grands yeux. Jamais elle n'avait vu M<sup>me</sup> Decluze si agitée. A quelle occasion parlait-elle d'un piano ? Avait-elle perdu l'esprit ?

— Un piano, Madame ? Quel piano ?

— Un piano à queue. J'ai vu une lettre à votre adresse dans les mains du domestique de M. Derrien, et ses commissionnaires sont en route.

— Il y a une erreur. Je ne sais ce que dirait papa.

— Votre père ? Vos désirs sont sa loi. D'ailleurs, il sait que ce serait un très bon parti.

— Madame, interrompit Hélène, froissée, il n'est pas question de... de ce que vous dites.

— En tout cas, voici le piano qui arrive, rétorqua la dame, triomphante.

Les porteurs, succombant sous la charge du meuble lourd, recouvert d'un tapis rouge, s'étaient arrêtés devant la porte. Un serviteur indigène présenta une lettre, en s'inclinant profondément.

— Attendez ! s'exclama Hélène, déchirant l'enveloppe. Ne faites pas entrer ce meuble.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le commandant, qui venait de rentrer.

M<sup>me</sup> Decluze se hâta de prendre les devants :

— M. Derrien envoie un piano à votre fille.

Hélène tendit le billet à son père :

— Voyez, papa. Que faut-il répondre ?

— Je crois que le mieux, c'est de garder ce piano, puisqu'il est là. Le tien arrivera bientôt.

M. Derrien écrivait le plus aimablement du monde,

s'excusant presque de demander l'hospitalité pour l'instrument qui, faute de servir, s'abimait chez lui. Il sollicitait la permission d'apporter quelques morceaux de chant qu'il aimerait étudier. Sa manière de solliciter la faveur rendait presque impossible de la lui refuser.

Hélène reprit machinalement la lettre des mains de son père et vit que M<sup>me</sup> Decluze tendait la sienne pour la prendre. Elle la lui donna ; la dame la lut lentement, comme si elle en classait chaque mot dans sa mémoire, puis la plia et la rendit à sa destinataire :

— Alors, vous allez le garder ?

— Je ne crois pas possible de faire autrement.

— Ce n'est qu'un prétexte de sa part ; vous aurez ce joli garçon ici tous les jours : retenez ma parole !

Sur cette menace, elle prit congé, majestueuse, toute prête à répandre la nouvelle des fiançailles de M<sup>me</sup> Da-villier et de M. Derrien.

On n'accordait pas toujours foi entière aux assertions de M<sup>me</sup> Decluze, mais plusieurs personnes avaient été témoins du transport. Louise Faulquier éprouva une rage folle. C'est ainsi que se conduisait ce volage, ce sans-cœur ! Ah ! elle ne se laisserait pas facilement supplanter. Il verrait avec qui il lui faudrait compter !

Quand elle vit l'infidèle sonner à la porte du bungalow, elle passa sa plus jolie robe, se coiffa de son chapeau le plus seyant et se présenta, tout sourires, chez sa rivale. Elle écouta patiemment plusieurs duos et quelques soli et loua les chanteurs.

Paul Derrien se sentait les nerfs à fleur de peau.

— J'aime beaucoup les duos, mademoiselle Faulquier, dit-il d'un ton significatif, mais les trios ne sont pas de mon goût ; ils sont rarement harmonieux.

Louise devint toute pâle. Hélène, elle, ne comprit pas ; elle aimait que Louise fût là ; sa présence émoussait les remarques trop personnelles de son visiteur. Elle n'éprouvait pour celui-ci, en dépit de ses prévenances et sans qu'elle s'en expliquât le motif, qu'une complète indifférence.

Louise voulut punir sur-le-champ l'insolent et l'humilier devant sa nouvelle dulcinée :

— Monsieur Derrien, vous êtes sans-gêne. Que dira M. Baine quand il apprendra que vous avez disposé de son piano ?

M. Baine était le propriétaire du chalet que M. Derrien louait meublé.

— M. Baine? Il n'a rien à voir...

— Ce piano lui appartient.

Hélène fut très mal à l'aise. Elle eut pour la première fois l'impression d'une hostilité chez celle qu'elle croyait une amie.

Paul Derrien ne se laissait pas facilement démonter.

— Vous vous trompez. Je l'ai acheté à M. Baine, un jour qu'il se trouvait à court d'argent. Vous n'êtes pas aussi bien renseignée que vous le pensez, mademoiselle Faulquier.

Louise n'en crut pas un mot, mais jugea plus prudent de ne pas le dire. Seul son regard, plein d'ironie, se chargea de la réponse. Elle se retira aussitôt.

— Quelle odieuse fille — vieille fille, plutôt! — s'exclama M. Derrien. Je regrette qu'elle vous favorise tant de sa société : sa présence m'irrite les nerfs.

— Je vous croyais de grands amis, répondit Hélène avec calme. Elle m'a dit un jour que vous la recherchiez beaucoup.

— Oh! je me suis présenté en tout trois fois chez elle. Je ne prends aucun souci de ses commérages. Ne perdons pas notre temps à en parler. Voulez-vous essayer l'accompagnement de ce morceau de Debussy?

Sous prétexte d'études musicales, Apollon se présenta chez M<sup>me</sup> Davillier trois ou quatre fois par semaine. Gilbert Lisle en plaisanta. Derrien lui répondit, très sérieux :

— Vous avez raison de râiller quand je mets en avant une heure de musique ou un échange de livres. Le vrai motif de mes visites, c'est M<sup>me</sup> Davillier elle-même.

— Je m'en doute bien.

— Je vais vous faire un aveu, Lisle. Cette fois, je suis absolument sincère. Et le bizarre, c'est que c'est justement la froideur de l'aimée qui a emporté la citadelle.

— Quelle citadelle?

— Mon cœur.

— Peuh! votre cœur! Il a été pris aussi souvent qu'il y a de jours dans l'année.

— Pour une occupation temporaire! Cette fois, la capitulation est complète. Sur mon honneur, si elle avait de l'argent, je l'épouserais demain!

M. Lisle lança en l'air une volute de fumée et jeta un seul mot :

— Bah!

— Vous êtes horrible! s'exclama Apollon, indigné. Vous ne savez pas reconnaître un sentiment; vous êtes aussi dur qu'une semelle de vieux cuir. Tout ce dont vous vous souciez, c'est la chasse, la pêche, votre dîner. Après quoi, vous dormez comme un chien!

— Je voudrais pouvoir dormir comme un chien! rit Gilbert, et j'envoie au diable les clairons et les tambours qui m'empêchent de fermer l'œil pendant les meilleures heures du matin.

— Je n'approuve pas votre genre de vie, chicana Paul Derrien. Vous vous habillez n'importe comment, vous errez toute la journée, un fusil à l'épaule, ou vous vous grillez dans un bateau à poursuivre les requins. Tandis que vous pourriez...

— ... Jouir du charme raffiné de la société des dames, chanter des duos et prendre quelques tasses de thé en murmuran de doux propos à une jolie fille,acheva Lisle, railleur. Merci. Vous m'avez dit, je crois, qu'elle est jolie? Laissez-moi vous dire, Derrien, que votre divertissement est beaucoup plus dangereux que les miens; si j'en crois le docteur Bourgeois, vous vous êtes déjà brûlé les doigts plusieurs fois.

— Laissez le docteur en dehors. Je ne vous parle que d'Hélène Davillier.

— M<sup>me</sup> Davillier se soucie-t-elle d'entendre parler de vous?

Paul Derrien eut un sourire plein de suffisance. Comment une femme n'aurait-elle pas été conquise par son beau visage, ses yeux d'un bleu céleste et sa voix harmonieuse?

— Naturellement, elle ignore que ce n'est pas votre première incursion dans le royaume du Tendre. Mais M<sup>me</sup> Faulquier se gardera de la laisser dans sa douce ignorance.

— Vous êtes insupportable, Lisle. Je voudrais Louise Faulquier dans un sac au fond de la mer!

— Parce qu'elle représente pour vous une sorte de conscience. Prenez garde qu'il n'en soit de même un jour pour M<sup>me</sup> Davillier.

— N'ayez . . . Ce n'est encore qu'une enfant,

pleine de la joie de vivre, aussi ignorante d'un flirt que...

— Que moi, compléta l'autre.

— Je m'en voudrais d'associer son nom au vôtre. Cela me fait souvenir qu'elle m'a posé des questions sur M. Lisle.

— Elles le font toutes.

— Elle a entendu parler de vous.

— Par mon excellente amie, M<sup>me</sup> Decluze, qui m'a présenté sous des couleurs aussi noires que le diable, je gage.

— Eh bien ! accompagnez-moi demain, et vous prouverez à M<sup>me</sup> Davillier que vous n'êtes pas l'ours que l'on dit.

— A quoi bon ? Si elle est telle que vous dites, je pourrais, moi aussi, devenir amoureux ! Ce serait une situation gênante.

Paul Derrien le regarda un instant, puis éclata de rire.

— Ma parole, vous êtes l'homme le plus original que j'aie jamais rencontré : vous ne pouvez rester sérieux cinq minutes ! Il faut pourtant que je vous parle de mes affaires d'argent. Mon père est un cher vieux ; quand il reposera dans le caveau de famille, il me laissera un joli magot, mais pour le présent je n'arrive pas à me suffire ; je pourrais encore moins entretenir une femme. J'ai un besoin irrépressible de dépenser, et je contracte des dettes sans même m'en douter. Mais avec le bien de famille je pourrai les liquider et m'arranger pour vivre honorablement.

— Vous le pourriez, acquiesça son confident.

— Mais, mon cher, papa peut vivre jusqu'à cent ans.

— Il le pourrait, admit l'autre de nouveau.

— Pour l'amour de Dieu, Lisle ! vous me rendez fou avec vos « vous le pourriez », « il le pourrait ». Donnez-moi plutôt un conseil.

— Mon cher, je n'en ai pas à offrir. Si vous étiez un sauvage, vous pourriez mettre votre père en péril à un arbre pour que les vautours viennent le manger. Mais comme vous êtes un civilisé...

Gilbert Lisle n'acheva pas sa phrase. Paul Derrien s'était levé, dominant un instant son compagnon de toute sa hauteur, comme s'il voulait le frapper.

Brusquement, il tourna les talons et sortit en jetant la porte avec violence.

## VII

Quand M<sup>me</sup> Cléry rendait les politesses qui lui avaient été faites, c'était sous forme de pique-nique, la forme que ses enfants préféraient, et elle s'entendait admirablement à l'organisation de ces petites fêtes.

Elle avait aujourd'hui lancé des invitations pour une excursion à la Pointe de Vénus, la pointe avancée de l'île, formant un magnifique paysage, où ses invités pourraient à leur gré flâner sur la plage ou faire de la botanique dans la jungle. Deux grandes embarcations emportèrent la petite société. M. Derrien n'appréhendait pas ces plaisirs rustiques. Il se contenta de surveiller l'embarquement des excursionnistes et lança à M<sup>me</sup> Davillier, qui s'y était jointe avec enthousiasme, un regard chargé de reproches — regard que Louise Faulquier saisit et qui lui mit la rage au cœur.

La chaleur était lourde; à quatre heures de l'après-midi, le ciel était de plomb et la mer comme de l'huile.

— Vous risquez d'être pris par l'orage, avertit Paul Derrien. Ne vous attardez pas trop.

— De l'orage! se moqua M<sup>me</sup> Cléry. M. Derrien nous en menace parce qu'il ne vient pas. Je l'ai pourtant invité, et lui ai même dit qu'il pouvait emmener M. Lisle, que l'on tient à l'écart.

— Si on le tient à l'écart, c'est de sa faute, avança Louise Faulquier. S'il était un peu plus sociable, personne ne tiendrait compte de sa pauvreté.

— De sa pauvreté! protesta M<sup>me</sup> Cléry, incrédule.

— En tout cas, même invité, il s'est abstenu, continua la même informatrice. Je doute qu'il ait des habits convenables. Son élément, c'est la mer, et son domaine, la brousse.

Le prétendu pauvre ne pouvait attendre de M<sup>me</sup> Faulquier aucune miséricorde. Depuis que M. Derrien l'avait accepté comme commensal, Apollon avait ralenti ses visites. Sans doute cet aventurier l'avait-il détourné de ses projets matrimoniaux.

M<sup>me</sup> Cléry prit avec quelque chaleur la défense de l'étranger, d'air si distingué, et parfaitement libre de garder pour lui-même ce qui le concernait. M<sup>me</sup> Cordier se mit à chanter, et la politesse commanda de clore la discussion.

De la jetée de Papeete à la Pointe de Vénus, le trajet est assez long; il était cinq heures quand les passagers débarquèrent. Heureux de se détendre les jambes, ils se dispersèrent sur la plage.

Un coup de sifflet les ramena autour d'une nappe élégante étendue sur la mousse, à l'ombre d'un goyavier, et couverte d'un goûter appétissant; les convives surent montrer qu'ils l'appréciaient en devisant galement. Puis chacun, suivant ses goûts, s'étendit paresseusement sur le sable chaud, chercha des coquillages ou s'enfonça dans la jungle à la cueillette d'orchidées qui feraient en France la fortune d'un horticulteur. Hélène, au bout d'un moment, remarqua qu'elle était seule avec Louise Faulquier et continua de s'absorber, ravie, dans le choix de ses fleurs. Elle demeurait aussi en extase devant les oiseaux de paradis, les geais bleus et la multitude de jolis êtres ailés qui passaient devant elle, ignorant la peur.

Louise Faulquier ne prenait pas la peine de répondre aux exclamations de sa compagne; son enthousiasme à elle était épuisé depuis longtemps. C'était à dessein qu'elle avait amené sa rivale à l'écart; ici, elle pourrait librement se livrer à sa rancune et formuler ses griefs: les arbres n'ont pas d'oreilles.

En passant devant une belle mare à la surface lisse, toutes deux se penchèrent, leur image se refléta dans l'eau limpide: celle d'Hélène, pleine de fraîcheur et de jeunesse; par contraste, le visage crispé de Louise paraissait fané.

« Je suis à l'été de ma vie, pensa l'envieuse, elle n'en est qu'au printemps. »

Un sentiment d'amertume lui fit monter des larmes aux yeux.

— Qu'avez-vous? demanda Hélène. Etes-vous souffrante?

— Un peu de migraine seulement. Venez vous asseoir sur ce tronc d'arbre, nous nous reposerons.

— Très bien; j'en profiterai pour faire un choix dans mes fleurs.

— Pendant que vous le ferez, je vais vous dire une histoire.

— C'est gentil; j'adore les histoires.

— La mienne est une histoire d'amour. Il y avait une fois une jeune fille qui vivait à Papeete avec sa mère; elle s'appelait Louise.

Hélène, à genoux devant le tronc qui lui servait de table, leva les yeux.

— Elle s'appelait Louise Faulquier, répéta la narratrice; ce n'était pas une beauté comme d'autres jeunes filles — le ton âpre soulignait l'allusion, — mais tout de même elle était agréable à regarder. Un jeune homme vint à Tahiti, il accorda à Louise une attention marquée et en devint amoureux. Louise aussi l'aima; il lui faisait de menus cadeaux, lui offrait des fleurs, des morceaux de musique, lui écrivait à chaque instant des billets tendres; enfin il lui déclara qu'il ne pourrait plus vivre sans elle. Il s'appelait Paul Derrien.

Elle s'arrêta, les yeux sur Hélène qui s'était levée, le cœur battant, les joues en flamme. L'autre continuait :

— Une jeune fille vint à Papeete; elle s'appelait Hélène Davillier; et lui, par amour de la nouveauté, la courtisa, passa chez elle la moitié de sa journée, faisant d'elle l'objet des bavardages de la colonie entière.

Elle se leva brusquement et, abandonnant la forme du récit pour une forme plus agressive, poursuivit :

— C'est un hypocrite! Pour ce piano, il vous a menti : il appartient à son propriétaire. Il vous a affirmé qu'il me connaissait à peine; la vérité, c'est qu'il ne quittait pas notre maison. Regardez : il ne pourrait renier son écriture. — Elle produisit un paquet de lettres. — Vous pouvez lire si vous voulez. Non? Vous ne voulez pas?

Avec violence, elle jeta à terre les feuillets, qui s'éparpillèrent.

Après cet éclat, la délaissée se tut un instant, ses lèvres tremblaient convulsivement. Hélène était atterrée. Jamais l'idée ne l'avait effleurée qu'elle avait conquis l'amoureux de cette furie. Bouleversée, elle restait muette.

— Il y a trois mois, j'étais sa très chère Louise, comme maintenant vous êtes sa très chère Hélène.

— Vous vous trompez. Je ne suis pour lui qu'une simple relation. Je vois que vous-même ne l'aimez pas.

ou vous ne le traiteriez pas d'hypocrite et de menteur. Je regrette que Papeete fournisse si peu de sujets de conversation que l'on en vienne à parler de moi.

Du mépris, du dégoût, agitaient le cœur d'Hélène.

— Vous lui répéterez tout ce que je vous ai dit, bien entendu? reprit la jalouse.

— Oh! c'est entendu, ironisa Hélène.

Louise Faulquier eut soudain la terreur d'avoir dépassé le but. Elle n'avait voulu d'abord qu'écartier Hélène de Paul Derrien, pour reprendre elle-même son empire sur lui.

— Vous lui répéterez ce que je vous ai dit sur lui? insista-t-elle.

— Votre suggestion prouve que vous le feriez vous-même, coupa froidement Hélène. Je vous engage à reprendre vos lettres — elle les poussa de la pointe du pied — pour qu'elles ne servent pas à l'amusement de quelque partie de plaisir. Je vous prie aussi de ne plus mentionner devant moi le nom de votre ami, M. Derrien.

Hélène prit sa gerbe de fleurs, tourna le dos à sa compagne et, d'un pas résolu, s'enfonça dans la jungle. Louise Faulquier avait perdu sa sympathie. Quant à M. Derrien, jamais le regard rêveur de ses yeux bleus ne lui avait inspiré confiance. Maintenant qu'elle y repensait, elle avait souvent relevé dans ses propos des inexactitudes, pour ne pas les qualifier plus sévèrement, et dans la musique qu'il lui avait envoyée, elle avait vu une dédicace griffonnée au crayon : « A L. F., avec les tendres sentiments de P. D. »

Absorbée et ne résistant pas au plaisir d'ajouter à sa gerbe des fleurs de plus en plus rares ou belles, Hélène s'était avancée dans la forêt. D'ailleurs, elle ne se souciait pas de se retrouver en tête à tête avec cette désagréable jeune fille. Une certaine fraîcheur, un très léger brouillard, lui firent penser qu'il était temps de revenir sur ses pas. Elle était allée beaucoup plus loin qu'elle ne le croyait, et il lui fallut une grande demi-heure pour se retrouver dans l'espace ouvert dominant le rivage.

La baie était déserte. Ses yeux la trompaient-ils, ou étaient-ce bien les deux bateaux pesamment chargés qui s'éloignaient? L'un d'eux n'était plus qu'un point sur l'eau. Elle, en l'honneur de qui était donnée la par-

tie, avait été laissée en arrière. Elle avait été oubliée, abandonnée. Il lui faudrait passer la nuit seule sur cette côte affreusement déserte. De toute sa voix, elle lança des appels, elle agita frénétiquement son ombrelle au-dessus de sa tête. Les embarcations étaient hors de portée de sa voix, ses gestes aussi étaient inutiles : les toiles des tentes étaient baissées.

Hélène demeura longtemps sur la pointe rocheuse, le regard fixe, désespéré. Enfin elle se retourna vers la forêt, que l'obscurité avait envahie. Elle eut peur ; non, ce n'était pas là qu'elle chercherait un abri. Elle revint au rivage, s'assit sur un rocher et, de nouveau, tint les yeux sur les bateaux jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue.

### VIII

Gilbert Lisle, sorti pour une promenade en mer, avait dépassé la Pointe de Vénus, mais la chaleur lourde et le silence de la nature qui précèdent l'orage l'avaient averti de reprendre le chemin de la maison. Il savait que, dans ces régions, de terribles tornades soulèvent la mer en montagnes d'écume, et qu'en moins d'une heure un vent assoupi s'éveille en ouragan.

Le ciel était maintenant d'un noir d'encre, le tonnerre grondait derrière les nuages et, par intervalles, de longs éclairs traversaient le ciel. La brise prenait de la force et la mer se couvrait de rides. La nuit s'annonçait mauvaise, le promeneur voyait qu'il était grand temps de rentrer.

En passant dans la baie de la Pointe de Vénus, un point blanc sur un roc attira son attention. En le regardant mieux, il vit que ce point remuait. Était-ce un être humain ? A cette heure, c'était impossible. Il prit ses jumelles. Oui, c'était une femme en robe blanche.

Quoique les moments fussent précieux, il gouverna pour s'approcher de la côte. Quelques coups d'aviron amenèrent le bateau près du rivage. M. Lisle sauta à terre.

Hélène était restée sur la falaise. La jungle plongée dans la sombre nuit des tropiques et peut-être peuplée de bêtes sauvages l'épouvantait, la solitude l'oppressait. En se raisonnant, elle pensait qu'à Papeete on s'apercevrait de son absence et que dès le jour, le lendemain, on viendrait la chercher. En fouillant l'obscurité, elle vit un bateau, un bateau européen, avec trois hommes à bord. Elle reprit espoir, agita les bras frénétiquement et courut sur la crête comme une démente. Oh ! quelle détente après ces heures d'angoisse ! Pour la première fois, des larmes coulèrent sur ses joues.

Un homme avait sauté du bateau, escaladait les rocs et s'approchait d'elle. Elle s'élança vers lui, lui saisit le bras et, sanglotant convulsivement, essaya vainement de parler.

— Allons, allons, dit une voix encourageante, qu'est-ce que c'est ? Que s'est-il passé ?

— C'est... c'est une partie de plaisir... Je cueillais des fleurs, et l'on m'a laissée en arrière. Emmenez-moi, je vous en prie ! Emmenez-moi à la maison !

— Allons, venez : je vais vous conduire à Papeete ; mais calmez-vous.

Cette jeune personne allait-elle avoir une crise de nerfs, s'évanouir dans ses bras ? Ce serait une jolie affaire !

Sans un mot, tout de suite obéissante, Hélène le suivit le long du bord de la mer ; une intuition lui disait que c'était le fameux M. Lisle.

— Il vaut mieux que je vous porte pour franchir le ressac, dit-il.

Il passa son bras autour d'elle et allait la soulever quand elle protesta vivement :

— Je vous remercie, je le ferai seule.

Il acquiesça avec indifférence :

— Comme vous voudrez, dit-il, quoiqu'il ne serve à rien que deux personnes se mouillent les pieds.

Hélène eut de l'eau jusqu'aux genoux.

Gilbert Lisle monta le premier à bord, l'aida à embarquer et fit signe à ses deux rameurs de hisser la voile.

— Nous allons avoir un petit de vent, je crains, dit-il à sa passagère, mais il nous favorise et nous serons au port avant longtemps.

Le bateau glissa sur l'eau, poussé par la brise assez

forte. Hélène se ressaisit et raconta son aventure d'une voix d'abord mal assurée, mais qui se raffermit vite.

Elle comprenait que son père et M<sup>me</sup> Cléry, chacun la croyant dans l'autre bateau, ne s'étaient pas inquiétés d'elle. Elle ne se doutait pas que Louise Faulquier avait facilité l'erreur.

— Permettez-moi de me présenter, Mademoiselle, dit le pilote du bateau sauveur, qui, la barre en mains, regardait le ciel avec inquiétude. Mon nom est Gilbert Lisle, et vous êtes, n'est-ce pas, M<sup>me</sup> Davillier, la fille du commandant?

Hélène fit de la tête un léger signe affirmatif.

— Vous avez froid, et vous avez les pieds mouillés... de votre faute. Prenez ceci.

Il lui jeta un vêtement sur les genoux où il demeura, en dépit de ses protestations.

M. Lisle avait le don du silence. « Qu'il paraît sérieux ! » pensait Hélène, qui n'éprouvait elle-même aucun besoin de parler.

La violence du vent augmentait. Une vague lança par-dessus le bord des embruns qui inondèrent la passagère. La surprise lui arracha une exclamation. Ce fut sa seule manifestation d'émotion. Elle demeurait immobile et ne protesta pas quand une rafale emporta son chapeau et dénoua ses cheveux, qui se répandirent sur ses épaules. Le vent rugissait en tempête; le tonnerre y ajouta soudain un roulement qui sembla soulever la mer elle-même; un éclair aveuglant déchira l'obscurité. Hélène, d'instinct, se tourna vers Gilbert; leurs yeux se rencontrèrent. En une seconde, leurs deux âmes se reconnaissent. Dans le regard de l'homme, la femme lut l'intrépidité, le sang-froid. Il était brave, elle pourrait se trouver en pire compagnie. Lui, de son côté, vit une jeune fille très calme, les mains jointes, les lèvres fermes. Elle n'était plus la créature désemparée qu'il avait prise à bord, il y avait moins d'une heure. C'était une âme forte, capable de regarder en face la mort... qui peut-être n'était pas loin. Une autre aurait crié, se serait accrochée à lui: celle-ci acceptait son sort sans chercher un appui; il respecta son recueillement. L'ouragan était déchaîné. Peut-être n'atteindraient-ils jamais Papeete... Pourtant le bateau était solide et la voile neuve.

Les lumières du port étaient en vue, semblant rassurer

les quatre personnes qui luttaient pour leur vie.

Entre deux rafales, Hélène se glissa près du barreur :

— Vous êtes bon nageur, monsieur Lisle. Si vous échappez, voulez-vous vous charger d'un message... — un sanglot la secoua — pour mon pauvre papa ?

— Non, dit-il brièvement, je ne le puis pas.

— Mais... si je me noie...

— C'est que je me noierai moi-même, vous pouvez en être sûre. Je ne me sauverai pas seul. Si nous sommes, ne perdez pas la tête. Fiez-vous à moi, je m'occuperai de vous... J'espère bien que nous n'en arriverons pas à cette extrémité...

Quelques minutes plus tard, Lisle poussait une exclamation joyeuse :

— Grâce à Dieu, nous sommes sauvés ! Nous gagnons l'abri de la rade.

Un quart d'heure plus tard, le bateau accostait la jetée, où attendait une foule anxieuse. La première personne que vit Hélène, ce fut son père, un homme vieilli, incapable d'articuler un mot.

Il serra Hélène sur sa poitrine :

— Mon enfant... ma petite bien-aimée... Cela m'a presque tué...

Le bateau s'apprêtait à remettre à la voile.

— Vous n'allez pas retourner à Ross ce soir ? s'écria le commandant, saisissant Lisle par l'épaule. Etes-vous fou ?

— Il n'y a aucun danger dans la rade, dit Gilbert, et c'est le plus court chemin. Bonsoir, commandant.

— Papa, retenez-le ! protesta Hélène. Ne vous rembarquez pas, monsieur Lisle ! Je vous en prie, ne vous rembarquez pas, restez chez nous !

Déjà le bateau blanc s'éloignait.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, dit le docteur Bourgeois, M. Lisle ne court maintenant aucun risque. Quelle frousse vous nous avez donnée, et quel pénible voyage vous avez fait !

Hélène, épisée, ne répondit pas. Chancelante, elle s'accrocha au bras de son père, ses vêtements trempés et ses cheveux tombant en mèches épaisses sur ses reins.

— Ramenez-la chez vous, dit le docteur, et qu'elle se couche tout de suite. Donnez-lui une boisson chaude avant que je sois passé chez vous. Pas de questions ce

soir; elle nous racontera son histoire plus tard.

Le commandant suivit à la lettre les instructions du docteur. Hélène dormit d'un lourd sommeil... et rêva de Gilbert Lisle,... chose que le docteur n'avait pas prescrite.

## IX

Les heures pénibles de la veille n'avaient, le lendemain, laissé aucune trace sur la rescapée. Il lui fallut faire le récit détaillé de son aventure à M<sup>me</sup> Decluze et la répéter aux autres plusieurs fois. Personne ne comprenait comment la chose avait été possible, et tous discutaient avec volubilité. M<sup>me</sup> Decluze était enchantée que la jeune fille fût rentrée saine et sauve, mais se félicitait beaucoup moins que son sauveur eût été M. Lisle, sa bête noire.

— Naturellement, ma chère Hélène, vous n'avez pas à le remercier. Vous devez en laisser la charge à votre père, qui pourrait lui faire passer un mot par M. Derrien; ce sera très suffisant.

M. Lisle était rentré à Ross exténué; la tension morale des trois dernières heures avait eu raison de sa vigoureuse résistance physique. Il se laissa tomber sur un rocking-chair dans la véranda, avec un sens d'infinité soulagement, et suivit distraitemment des yeux la lune essayant de se dégager des nuages. M. Derrien dinait au dehors, rien ne le pressait. Il demeura ainsi près d'une heure, absorbé dans des pensées différentes de son cycle habituel. Depuis combien de temps n'avait-il pas parlé à une femme? (M<sup>me</sup> Decluze ne comptait pas.) Il revécut en pensée sa journée depuis le matin, demeura quelques instants sur la difficulté du voyage de retour et s'attarda sur la passagère d'occasion. Il la revoyait distinctement sur le quai, après le débarquement, sa robe mouillée collée à son corps, ses longs cheveux tombant sur le dos, son visage tout pâle dans la lumière des torches apportées, les mains tendues, lui jetant un appel :

— Restez ici, monsieur Lisle, restez chez nous!

Il se disait, avec un sourire cynique, que c'était la première invitation qui lui était faite à Papeete, et les circonstances lui semblaient amusantes.

Après quelque temps, il s'aperçut qu'il n'était qu'un sot de rester ainsi à rêver à la lune, dans ses habits mouillés. Il se leva, changea rapidement de vêtements et prit son repas solitaire.

Le lendemain, il se retrouva comme d'habitude en tête à tête, pour le déjeuner, avec Paul Derrien. Celui-ci, généralement, était trop occupé de ses propres affaires pour s'inquiéter de celles des autres. Les goûts de chasse et de pêche de son compagnon ne le troublaient guère. Lui-même aimait trop son confort pour se livrer à des jeux qui compromettaient ses aises.

— Quel ouragan, hier au soir! dit-il, se servant copieusement de son plat favori. Les festoyeurs du pique-nique de M<sup>me</sup> Cléry ont dû éprouver quelque émotion. J'espère pour eux qu'ils étaient rentrés avant que n'éclatait la tempête.

— Ils l'étaient, répondit l'autre brièvement.

Peut-être allait-il ajouter quelque chose, mais on introduisait un des rameurs de la veille, qui, sur le seuil de la véranda, saluait profondément. Il tenait un objet dans ses mains.

— Que nous apportes-tu là? demanda M. Derrien.

— L'ombrelle de la demoiselle.

L'homme présenta les débris d'une ombrelle jetée par Hélène dans le bateau et oubliée là.

— C'est l'ombrelle que M<sup>me</sup> Davillier a laissée dans le bateau, dit froidement M. Lisle. Je l'ai ramenée à Papeete hier au soir.

Paul Derrien ne répondit pas sur-le-champ, il se retourna à demi sur sa chaise et, pendant quelques secondes, étudia son compagnon.

— Vous l'avez ramenée? dit-il, incrédule. Et pourquoi?

— Pour l'excellente raison qu'elle m'a demandé de la reconduire.

— Je déteste les énigmes.

— Celle-ci est très simple. M<sup>me</sup> Davillier, ayant été oubliée à la Pointe de Vénus par ses amis, m'a hélé au passage. Je l'ai prise à bord.

— Très romanesque, vraiment! — Paul Derrien eut un rire forcé. — Maintenant que vous l'avez vue, qu'est-ce que vous en pensez?

— Que puis-je vous dire? La nuit était noire comme charbon. Je ne l'apercevais que de temps à autre, à la lueur d'un éclair.

— Et dans cet éclair?

— J'ai eu la vision d'une masse de cheveux. Elle n'a pas poussé de cris, n'a pas fait d'embarras; elle s'est tenue tranquille, ce dont je lui ai été reconnaissant.

— Et vous avez causé?

— Causé! Mon cher ami, vous doutez-vous que nous étions dans la tempête entre sept et huit heures, et que c'est par la miséricorde de Dieu que nous avons échappé à la catastrophe!

— J'ose dire que vous ferez plus ample connaissance maintenant que vous l'avez rencontrée. Allons, avouez!

Gilbert Lisle ne répondit pas. La question avait touché un point sensible. Cette jeune fille l'avait bizarrement intéressé. Mais il avait la certitude qu'une journée de vingt-quatre heures effacerait l'impression. En tout cas, il n'avait pas l'intention de s'y arrêter.

Paul Derrien se présenta dans l'après-midi chez le commandant Davillier. En le recevant, Hélène éprouva une légère déception: elle avait espéré que son hôte l'accompagnerait. Aujourd'hui, elle ne riait pas avec sa facilité habituelle, et son visiteur, à l'esprit prompt, remarqua qu'elle ne répondait que distraitemment à ses condoléances. Il ne devinait pas que sa pensée allait à M. Lisle, ou qu'elle revoyait Louise Faulquier, assise sur un tronc d'arbre, le visage convulsé, et semant sur la mousse une douzaine de lettres d'ameur.

Deux jours plus tard, le commandant Davillier, rencontrant M. Lisle, insista pour l'emmener chez lui et le présenter à sa fille.

— Elle désire vous remercier elle-même, dit-il; elle croit que sans vous elle eût perdu la tête; passer la nuit seule sur la côte eût été une dure épreuve.

Son captif se défendit vainement, murmurant des excuses: « Ce n'est rien... Heureux d'avoir eu l'occasion... » Le commandant ne céda point et l'emmena, bon gré mal gré, faire plus ample connaissance avec la jeune beauté de l'île.

Hélène était à l'entrée de la véranda, donnant à

manger à un paon apprivoisé. Voyant que son père amenait un visiteur, elle se redressa. Lisle jugea qu'avec sa robe de mousseline claire, ses cheveux roublés en nattes épaisses autour de la tête, elle était merveilleusement jolie. A côté de son paon, avec pour fond la mer et le bois de palmiers, elle ferait un délicieux tableau.

Naturellement, elle vit sur-le-champ que cet étranger au visage brun de soleil était le «sauvage» qui, depuis deux mois, défrayait les conversations et qu'elle n'avait jamais rencontré face à face, excepté le fameux soir.

Tous entrèrent dans le salon frais, et, après quelques minutes de conversation sur le temps et sur le pique-nique, le commandant se retira dans son bureau. Les visites de M. Derrien lui en avaient donné l'habitude.

Lamy apporta le thé.

— Aimez-vous Tahiti, Mademoiselle? demanda le visiteur. Sans doute êtes-vous fatiguée d'entendre vous poser la question?

— Oh! je l'aime extrêmement. Je m'y plais tant que je voudrais y passer toute ma vie.

M. Lisle souleva légèrement les sourcils.

— Oui, appuya Hélène. Où trouverais-je un pays plus beau? C'est une sorte de paradis terrestre.

— Un pays de soleil et de fleurs, approuva Lisle. Mais dans six mois vous en serez fatiguée et serez heureuse de déployer vos ailes.

— Oh! non, non! protesta Hélène, indignée. J'ai ici tout ce que je désire, mes vœux sont comblés!

Elle s'arrêta, rougissant de s'être ainsi livrée.

— Vous me remplissez d'étonnement, Mademoiselle; vous êtes la seule personne que j'aie encore rencontrée qui ne garde quelque vœu inassouvi. Peut-être êtes-vous facile à contenter.

— Oh! non. Je n'ai guère été heureuse jusqu'à présent. Ici, j'ai une maison, mon cher papa, des amis...

Intérieurement, Gilbert Lisle pensa :

« ... Et Paul Derrien. »

— ... Puis ce climat délicieux, et tout ce bel entourage, et... la liberté. Chaque matin, en me réveillant, je pense que la journée m'apportera sa joie.

« La visite de Paul Derrien, pensa encore Gilbert. Un signe sûr qu'elle est éprise. »

Et il dit tout haut :

— Vous mentionnez la liberté. Votre vie était-elle si différente?

— Oui : je n'avais pas de foyer, je ne quittais guère le pensionnat, et je n'avais avec mon père qu'un échange de lettres... J'oubiais que je ne vous ai pas encore offert une tasse de thé.

M. Lisle la suivait des yeux pendant qu'elle maniait les tasses, les soucoupes, les cuillers. Une enfant exquise! Quel crime de permettre à un Paul Derrien de lui prendre le cœur... pour le lui briser!

— Vous voyez beaucoup M. Derrien? demanda-t-il brusquement.

Elle ne rougit pas, et sa main n'eut pas le plus léger tremblement en versant le liquide bouillant. Elle rencontra avec une tranquillité complète le regard interrogateur de son visiteur. Comme celui-ci, sans chapeau, était différent! Etrange que personne n'eût jamais vu qu'il était beau. Elle remarquait son profil bien coupé, son visage expressif, bien plus sympathique que celui de l'irrésistible Apollon.

— Je vais servir papa dans son bureau, dit-elle en se levant; il a toujours du travail.

Quand elle revint, M. Lisle était près du piano, maintenant celui d'Hélène.

— Je suppose, dit-il, montrant le morceau de musique sur le support, que c'est la nouvelle romance de M. Derrien. Je reconnaissais ses goûts : *Confidences au clair de lune*. Je suis sûr qu'il est heureux de vous écouter chanter.

— Je crois qu'il aime surtout s'entendre lui-même, répondit Hélène, rieuse. Etes-vous musicien?

— Oui, musicien-né, dit-on. Mais je ne joue d'aucun instrument, je ne sais même pas tirer un air d'un peigne.

Des livres étaient sur la table.

— Puis-je vous demander, Mademoiselle, où vous puisez cette littérature?

— Quelques livres sont de la bibliothèque de papa; les autres viennent de M. Derrien.

— Ah! j'ose dire que sa contribution est plus amusante qu'instructive. Lisez-vous nos romanciers français?...

— Non, je ne lis pas de romans. M. Derrien me prête

des livres de poésie ou des journaux illustrés. Je trouve ailleurs de la lecture plus sérieuse.

— Pourquoi lisez-vous des livres sérieux?

— Parce qu'ils me montrent ma déplorable ignorance. Ainsi, je croyais jusqu'à la semaine dernière que l'Amérique avait été découverte par Christophe Colomb en 1492.

— J'imagine que beaucoup de personnes le croient aussi.

— Erreur. Les prêtres bouddhistes la connaissaient dès le IV<sup>e</sup> siècle. L'auteur de mon livre n'a là-dessus aucun doute.

— Mademoiselle, vous me faites peur. La prochaine fois, vous me direz que Charlemagne n'est qu'un mythe, ou que ce sont les Japonais qui ont peuplé la Bretagne.

Hélène rit de tout son cœur.

— Pourquoi la Bretagne, s'il vous plaît?

— Parce que c'est, un peu comme le Japon, le pays des légendes et des mystères.

— Vous le connaissez?

— Très bien. J'y suis allé souvent, chez un oncle qui est excellent pour moi et m'accable de ses lettres.

— Eh bien! j'ai là aussi un oncle, le mari d'une sœur défunte de mon père, qui, lui, n'écrit pas; il ne répond jamais aux lettres de papa.

— Nous pourrions faire un échange de parenté! dit Gilbert, gaiement.

Le commandant, entendant rire, revint au salon. Quelques minutes plus tard, Gilbert Lisle prit congé. Sa visite avait duré plus d'une heure.

— Un homme très agréable, apprécia l'officier, n'est-ce pas, Lène?

— Oui, papa.

— Et je ne crois pas qu'il ait dû quitter la France pour avoir, aux cartes, malmené les rois et les as, comme le prétend M<sup>me</sup> Decluze, dit le commandant en dépliant un journal et s'enfonçant dans un fauteuil.

M. Lisle raconta le soir à son hôte sa visite de l'après-midi.

— Eh bien! maintenant que vous l'avez vue au grand jour, qu'est-ce que vous pensez d'elle? demanda Derrien, légèrement anxieux.

— C'est une charmante jeune fille, que le monde n'a

pas encore gâtée, qui est contente de tout et de tous, réjouie de se trouver une grande personne et maîtresse d'une maison qui remplace la maison de ses poupées.

— Pensez-vous... que je lui plaise?

— Certainement. Bien entendu, je ne lui ai pas posé la question, vous ne m'en aviez pas chargé. Dans son intérêt, je souhaite qu'elle n'aille pas plus loin.

— Vous êtes la franchise même. Pourquoi votre souhait?

— Parce qu'elle est trop bonne pour vous, et vous le savez bien. Vous avez été amoureux déjà cinquante fois pour votre seul agrément; vous n'allez pas offrir les débris de votre cœur à cette enfant très pure. Si elle les acceptait, si elle vous prenait au sérieux, elle se donnerait sans retour. Vous, une fois votre petite comédie jouée, mettons dans trois mois, vous vous retirez... et l'oublieriez. De votre propre aveu, vous l'avez fait une douzaine de fois. Pourquoi pas une de plus?

Paul Derrien ne riait plus; son ton âpre montra son irritation :

— Que vous raisonnez bien! Vous devenez éloquent pour défendre M<sup>me</sup> Davillier. Votre sévérité dépasse même celle de notre vieux Bourgeois. Ne dirait-on pas que je suis une sorte de Barbe-Bleue, tout prêt à la manger?... Ou que...

— Ou quoi? demanda Lisle, très calme.

— Ou que vous songez à entrer vous-même dans la lice?

Du pouce, Gilbert fit tomber de la table une miette de pain et laissa le provocateur continuer :

— Vous savez aussi bien que moi que si une telle idée vous entrait dans la tête, vous pourriez tout de suite aller vous pendre à un de nos grands arbres.

Cette fois encore, M. Lisle ne répondit pas et continua de fumer. Enfin il se leva, jeta sa serviette sur la table et dit d'une voix posée :

— Si pour une fois vous êtes sincère, Derrien, et si, ayant gagné le cœur de cette jeune fille, vous l'épousez, c'est bien; je crois que la chance aura continué de vous servir et vous aura apporté le bonheur. Mais si vous avez seulement l'intention de saisir une occasion de vous distraire et de jouer votre jeu accoutumé...

— Eh bien? dit Paul d'un ton de défi.

— J'y mettrai bon ordre, répondit Lisle, debout et le

regardant en face, ses mains appuyées sur le dossier de sa chaise.

Il demeura ainsi une pleine minute pendant laquelle aucun ne parla. Alors Lisle quitta la salle, traversa la véranda et sortit sur le bord de la mer.

Paul Derrien enleva son cigare de sa bouche, écouta le bruit de ses pas. Quand il ne l'entendit plus, il reprit son cigare et haussa les épaules :

— Je crois que ce Lisle m'a menacé, dit-il.

La chose ne pouvait guère être mise en doute.

## X

A partir de ce jour, Gilbert Lisle accompagna de temps à autre Paul Derrien à Papeete; il assistait à la musique sur la promenade et même on le vit aux réunions de tennis, en dépit des gros yeux de M<sup>me</sup> Decluze et des sarcasmes de Louise Faulquier. Hélène ne perdait pas une occasion de lui adresser quelques mots, mais ces occasions étaient rares. Paul Derrien avait acquis par une longue pratique l'art d'écartier les gêneurs, sans cesse il interposait sa personne entre Hélène et ceux qui recherchaient sa société : il la monopolisait.

M. Lisle avait à peu près abandonné la photographie, la chasse et la pêche, pour le rôle ingrat d'observateur désintéressé. Il lui parut bientôt que l'artillerie de Paul Derrien avait emporté la citadelle. Il ne devinait pas que la malheureuse Hélène était prise dans une toile d'araignée dont elle se jugeait incapable de se dégager. Elle eût donné le monde pour être délivrée de ces attentions obsédantes. Sa bonne éducation ne lui permettait que de timides avertissements polis, et Paul Derrien n'avait jamais tenu compte des souhaits d'autrui. Il n'aurait pas compris qu'il était importun, même si Hélène s'était exprimée dans les termes les plus clairs. Il plaisait aux femmes; pourquoi M<sup>me</sup> Davillier

serait-elle différente des autres? Maintenant, toute la société de l'île le tenait pour le chevalier servant de la fille du commandant, sans que personne y trouvât à redire. Il se chargeait de sa raquette de tennis, lui offrait le programme de la musique, lui présentait sa tasse de thé et faisait chez elle de fréquentes visites. Elle s'efforçait en vain de rompre ces chaînes. M. Lisle ne pouvait se douter qu'elle aurait de beaucoup préféré sa société. Le monde est plein de malentendus.

M. Derrien recherchait Hélène parce qu'elle se montrait difficile à conquérir. Hélène appréciait chez M. Lisle une dignité qui écartait la familiarité. Celui-ci fut étonné de s'apercevoir qu'il enviait son ami et jugeait M<sup>me</sup> Davillier au-dessus de toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées. Aucune pensée déloyale ne traversait son esprit. Il regrettait seulement d'arriver trop tard.

C'était le jour de la musique dans le jardin public, attraction où il était de convention de se retrouver. La réunion était aujourd'hui plus nombreuse, incluant M. Derrien et C<sup>ie</sup>, comme disait en plaisantant M<sup>me</sup> Decluze. Ceile-ci fit signe à Hélène de venir s'asseoir près d'elle.

Soudain, elle s'exclama :

— Tiens! M. Lisle est ici! Il est même, pour une fois, bien habillé; regardez donc!

Et, sans se gêner, elle montra du doigt Gilbert Lisle, causant avec trois messieurs.

— André! — c'était un des petits garçons de M<sup>me</sup> Cléry — va dire à M. Lisle que je désire lui parler.

Quand celui-ci fut devant elle, elle l'interpella rudement :

— Vous n'êtes pas venu me saluer!

Gilbert s'inclina avec une déférence exagérée.

Hélène comprit le bien-fondé d'une assertion de Louise Faulquier que, parfois, la politesse de M. Lisle frisait l'insolence. M<sup>me</sup> Decluze continuait :

— Je crois que vous ne connaissez M<sup>me</sup> Davillier que depuis peu de temps. Vous ne vous êtes pas pressé de lui souhaiter la bienvenue à Papeete.

— J'ai eu l'honneur de faire la connaissance de M<sup>me</sup> Davillier. Lui souhaiter la bienvenue dans l'île eût

été de la présomption de ma part. Elle a trouvé un excellent accueil dans d'autres quartiers.

Il s'inclina de nouveau devant M<sup>me</sup> Decluze. Hélène, rencontrant le regard de M. Lisle, eut peine à réprimer un rire. Le chevalier trop déférent lui demanda :

— Voulez-vous faire un tour de promenade, Mademoiselle?

— Mais oui, se hâta d'acquiescer M<sup>me</sup> Decluze, elle veut bien, et moi aussi, pour nous dégourdir les jambes.

Lisle se vit encadré des deux dames. Il se fût bien passé du complément d'honneur.

Le gouverneur et M. Cléry, qui venaient d'entrer dans le jardin, abordèrent le trio.

— Avez-vous obtenu des nouvelles de cet évadé? demanda M. Lisle au bout d'un instant.

— Non. J'imagine qu'il s'est réfugié dans la brousse, dit le gouverneur.

— De qui parlez-vous? s'enquit M<sup>me</sup> Decluze.

— D'un indigène qui a été arrêté ces jours derniers pour un meurtre et qui s'est évadé hier de la prison. On ne sait trop où le chercher... peut-être dans la jungle. Les bateaux exercent aussi, dans ces cas, une grande attraction. Ces pauvres diables s'imaginent que s'ils peuvent gagner une autre terre, ils seront à l'abri de la justice.

— Pourquoi les appelez-vous de pauvres diables? récrimina M<sup>me</sup> Decluze.

— Parce que la plupart du temps ces criminels sont victimes de leur manque d'éducation première, Madame, répondit gravement le gouverneur.

Puis, se tournant vers M<sup>me</sup> Davillier :

— Venez jusqu'à la terrasse, Mademoiselle. Le coucher de soleil présente ce soir un tableau admirable.

Hélène fut éblouie et, quelques minutes plus tard, dépeignit avec enthousiasme à M. Lisle le phénomène maintenant évanoui. La lune brillante sortait de la mer comme un ballon de feu.

— Ces nuits du Pacifique sont splendides, déclara Hélène.

Puis, rieuse :

— Je me demande pourquoi l'on parle de la lune toujours au féminin?

— Oh! la réponse est facile : c'est parce qu'elle est

si changeante; elle ne se présente pas deux jours sous le même aspect, avança M. Lisle.

— Une remarque impertinente, Monsieur, et mal fondée. Les hommes sont bien plus changeants que les femmes.

— « Comme la plume au vent... », chantonna Lisle.

— Votre opinion est-elle basée sur votre propre expérience?

— Oh! non. Je suis personnellement mal instruit. Je profite de l'expérience des autres.

— Les témoignages de seconde main n'ont pas de valeur, déclara Hélène.

M. Lisle approuva :

— Là nous sommes d'accord, dit-il. Quel était notre point de départ? Ah! la lune! Si vous n'étiez si savante, je vous citerais des poèmes...

La musique cessait ses flots-flots. C'était le signal du départ, et l'heure du dîner...

## XI

Une des parties de plaisir qui obtenaient à Papeete le plus de succès, c'était la recherche des coquillages sur la plage voisine. Ces coquillages étaient des plus variés et beaucoup réellement très beaux; en faire collection était une mode répandue.

Aujourd'hui, les Cléry, le docteur Bourgeois, mademoiselle Faulquier et d'autres partaient en expédition. Naturellement, M<sup>me</sup> la Mairesse n'aurait pas permis que l'on se passât de son patronage. Le commandant Davillier et sa fille descendirent au dernier moment les marches de la jetée.

— Bonté divine! s'exclama M<sup>me</sup> Decluze, s'adressant à Hélène, vous n'allez pas ramasser des coquillages avec cette robe!

— Non, dit Hélène, montrant un bloc et une boîte de peinture. Avez-vous oublié que vous devez me laisser sur l'épave pour que j'y prenne une esquisse?

— Allons, pressez-vous ! Vous nous faites attendre.

En deux minutes, les canots furent remplis et quittèrent le port. L'épave était celle d'un navire que, d'après ses formes, on pensait être un bateau hollandais. Personne n'aurait su dire à quelle date remontait le naufrage, ni quel avait été le sort des matelots.

Même dans le brillant soleil de l'après-midi, l'énorme carcasse gardait un aspect sinistre ; ses hublots sans vitres paraissaient autant d'yeux vides, et les algues revêtaient sa coque d'un manteau sombre. Le pont et les cabines, habités maintenant par les rats, étaient intacts.

Quand le canot passa sous la haute étrave, Hélène éprouva un vague regret d'avoir demandé à être laissée seule à bord pendant deux heures. Maintenant son amour-propre lui défendait de reculer, le docteur Bourgeois s'étant amusé, pendant tout le trajet, à parler des monstres marins et des revenants qui hantaient le navire.

— Maintenant que vous êtes au but, je crois que vous avez peur ! ricana Louise Faulquier.

Sans répondre au défi, Hélène se leva, et, à son extrême étonnement, M<sup>me</sup> Decluze se leva aussi.

— Je vais vous tenir compagnie, dit-elle. *Nip* adore fureter dans les vieilles choses, et il a, comme sa maîtresse, horreur de la pêche aux coquillages.

Pour une fois, Hélène fut très contente de la société de M<sup>me</sup> Decluze. Les deux dames furent mises à bord, *Nip* emporté par la peau du cou.

— Vous en aurez assez au bout d'un quart d'heure, prophétisa le docteur Bourgeois.

Hélène secoua la tête en riant et montra son album.

Ayant choisi son point, elle contempla un instant le merveilleux paysage et presque tout de suite se mit au travail ; il ne lui fallait pas s'attarder, car le soleil, dont l'ardeur était maintenant gênante, déclinait rapidement.

Le travail n'est guère facile quand une voix vous corne sans cesse aux oreilles :

— Vous n'avez pas donné à ce pic toute sa hauteur... Vos arbres ne sont pas assez rapprochés... Est-ce le village que vous avez prétendu représenter par ces tâches ?

Hélène se sentait à bout de nerfs, quand enfin l'atten-

tion de la tourmenteuse se porta ailleurs. M<sup>me</sup> Decluze et son chien commencèrent à fureter partout. Pendant le délicieux répit, sa victime l'entendit s'écrier :

— Je vois un petit bateau qui vient dans cette direction, avec deux hommes à bord. Non, un homme et un chien. Ce doit être M. Arbois. Je vais lui faire signe, car je commence à m'ennuyer.

M<sup>me</sup> Decluze agita son mouchoir, et le navigateur fut bientôt à portée d'appel.

— N'est-ce pas cet odieux Lisle ! s'exclama la dame. Nous n'avions pas besoin de lui ici.

Gilbert Lisle, le long du bord, demandait :

— Vous m'avez appelé, Madame ? Puis-je vous être utile ?

— Je ne croyais pas que c'était vous, répliqua cruellement M<sup>me</sup> Decluze ; pourtant vous pouvez monter à bord. M<sup>me</sup> Davillier a voulu venir ici pour prendre une esquisse.

Gilbert, qui avait déjà les mains sur les avirons pour s'éloigner, répondit d'un ton détaché :

— Je vais vous rejoindre, puisque cela vous fait tant de plaisir.

Il fut bientôt sur le pont, escorté d'un grand chien fauve. M<sup>me</sup> Decluze leva les mains au ciel :

— Vous avez amené cette méchante bête ! Sûrement, elle va se battre avec Nip.

— Non : je réponds de sa bonne conduite. Vous réussissez votre aquarelle, Mademoiselle ?

— Pas trop bien ; j'aurais honte de vous la montrer, mais je veux conserver quelques souvenirs de ce pays si beau.

— Vous avez raison, et je serai heureux de vous offrir quelques photos, mais il y manque la couleur.

Il se pencha sur l'aquarelle esquissée.

— Ce n'est pas si mal ! La perspective manque un peu, et vous n'avez pas bien rendu la couleur de la mer.

— Je suis sûre, monsieur Lisle, que vous savez peindre. Ayez la charité de faire les retouches.

Sans autre réponse, Gilbert prit le bloc, le posa sur le bord du navire et donna quelques coups de pinceau que même M<sup>me</sup> Decluze jugea d'un maître. La couleur avait pris de la richesse, le promontoire se détachait en

relief hardi et la mer cessa d'être une tache verte sur du papier.

— C'est ça, c'est ça ! approuvait la critique. Vous voyez, Hélène, je vous avais bien dit que votre perspective était mauvaise ; je m'y connais. (Que le mensonge lui soit pardonné !) Vraiment, monsieur Lisle, vous êtes presque aussi capable qu'un maître de dessin... Où est Nip ? Il a dû suivre votre affreux chien dans l'entrepont.

— Nip y est allé de sa propre impulsion, puisque *Héros* est ici.

— Nip ! Nip ! appela la maîtresse du tontou.

Et elle partit à la recherche de son chien.

— Pas de crainte qu'il soit perdu, malheureusement ! dit M. Lisle. Que le monde est étrange, mademoiselle Hélène ! Si, il y a à peine un an, on m'avait parlé des îles de la Société, j'aurais peut-être demandé dans quelle partie du monde cet archipel se cachait. Vous, du moins, vous êtes une jeune personne bien informée.

— Je n'aurais peut-être pas beaucoup entendu parler de Tahiti si papa n'y était venu.

— L'île vaut pourtant une visite. On y vit avec une simplicité archaïque, à loisir et libéré de tout souci. Cela me paraît merveilleux.

— Je conclus que vous êtes naturellement paresseux, aimant faire tout le jour le lézard au soleil, avec un serviteur pour chasser les mouches et un autre pour penser à votre place.

— Mademoiselle Davillier, je n'ai pas mérité que vous me traitiez comme un des animaux les plus inutiles de la création. Je repousse l'accusation de paresse. Mon serviteur pourra vous dire que je suis sorti tous les matins à cinq heures et demie et que je ne reste jamais inactif ; seulement j'aime employer mon temps à ma fantaisie, sans souci des cornes d'auto, des appels de tramway, des coups de téléphone. Je jouis de ma libération du joug social.

Hélène ne répondit pas ; le menton dans sa main, elle réfléchissait. Deux fois, son compagnon leva les yeux et la vit absorbée.

— Avez-vous la générosité de partager vos pensées, Mademoiselle ? dit-il.

— Peut-être ne vous plairaient-elles pas.

— Je vous jure par le ciel et l'eau de ne pas m'offen-

ser. Je serais trop honoré si vous m'en aviez accordé seulement une, bonne ou mauvaise. C'est surtout la mauvaise que je voudrais connaître.

— C'est très présomptueux de ma part de vous critiquer, puisque vous êtes de beaucoup mon ainé. Je me disais qu'en ce monde chacun a sa place, chacun a des devoirs à remplir.

Il leva les yeux sur elle; elle ne le vit pas, car elle tenait les siens sur la mer. Elle continuait :

— Il n'est pas juste de refuser sa part de travail, même sa part de la lutte; il n'est pas permis d'oublier l'aide que l'on doit à tous, surtout aux plus dénués; faire du plaisir d'être délivré de tout ennui le but de sa vie, c'est de l'égoïsme.

Toute rougissante, elle chercha son regard.

Gilbert Lisle était devenu très sérieux.

— Vous me jugez bien hardie? demanda Hélène, timide.

— Je pense que vous avez un très noble cœur, Mademoiselle, et vous venez de me donner une leçon dont je tiendrai compte. Je suis venu ici pour six semaines et je m'y suis endormi, oubliant ma place dans le monde et mes devoirs, car ailleurs j'ai des devoirs, et je vous remercie de me l'avoir rappelé. Mes parents doivent s'imaginer que je suis devenu la proie des cannibales!

Dommage que, pour une fois qu'il parlait de lui-même, M<sup>me</sup> Decluze ne l'ait pas entendu. Elle n'était pas loin et appelait de sa voix stridente, qui se rapprochait de plus en plus :

— Nip! Nip! où es-tu?

## XII

M<sup>me</sup> Decluze gémissait :

— Il doit être dans les cabines ; descendez le chercher, s'il vous plaît, monsieur Lisle ; moi, je n'ose pas.

La tâche ne fut pas du goût de M. Lisle. Il aurait de beaucoup préféré continuer la conversation avec Hélène. Il n'avait pas le choix. Il fut étonné quand la jeune fille déclara :

— Je vais descendre avec vous. Je voudrais visiter l'intérieur.

— Vous allez salir votre robe, l'avertit M<sup>me</sup> Decluze.

Mais Hélène était déjà engagée dans l'escalier, à la suite du chargé de mission.

Leurs yeux s'habituant peu à peu à la demi-obscurité, ils se virent dans une longue coursive étroite sur laquelle s'ouvriraient de nombreuses cabines.

— Ceci me rappelle le paquebot qui m'a amenée ! s'exclama Hélène.

— Nip ! Nip ! appelait l'infortunée maîtresse du roquet, engagée dans l'escalier à la suite des jeunes gens. Oh ! qu'est-ce qui m'a frôlée ? Je suis sûre que c'est un rat !

— C'est probable, dit M. Lisle, râclant du bout d'un bâton la cloison du couloir.

M<sup>me</sup> Decluze, retroussant ses jupes, remonta précipitamment, répétant son cri plaintif :

— Nip ! Nip !

Hélène s'était arrêtée à contempler à travers un hublot la mer, maintenant éclairée par la lune, et la rive boisée. Elle fut bientôt rejointe par son compagnon d'exploration.

— Voyez ce que j'ai trouvé, dit-il. La planchette d'une table de toilette a basculé, et ceci a roulé. C'est une bague-cachet.

— Oui, une bague en or, je crois. Je me demande

quelle histoire pourrait nous raconter la femme à qui elle appartenait.

Hélène glissa l'anneau à son doigt; il lui allait parfaitement.

— Peut-être une bague de fiançailles, dit Gilbert. Ma mère en portait une qui ressemblait à celle-ci.

— Où êtes-vous tous les deux? cria M<sup>me</sup> Decluze. Vous ne faites que bavarder au lieu de m'aider.

Ainsi rappelés au devoir, M. Lisle et Hélène inspectèrent les cabines, chacun d'un côté. Après quelques visites, Hélène se heurta à une porte fermée.

— Prenez garde! l'avertit M. Lisle gaiement. C'est peut-être le cabinet de Barbe-Bleue!

Hélène rit, tourna la poignée, et poussa une exclamation de terreur. Un homme était là qui, sur-le-champ, la saisit à la gorge et la cloua contre la cloison. Elle ne pouvait crier ni remuer, elle crut sa fin venue.

— Eh bien! qu'avez-vous trouvé: Nip ou Barbe-Bleue? demanda une voix proche.

M. Lisle poussait la porte.

En une seconde, Hélène recouvra sa liberté, et elle put respirer librement. Un coup bien assené avait envoyé le bandit — le meurtrier évadé de la prison — rouler à l'autre bout de la cabine. L'homme était armé d'un couteau. Souple comme une panthère, il s'élança sur le sauveur d'Hélène.

Les deux lutteurs roulèrent à terre; quoique blessé au bras, Gilbert Lisle tenait fermement le bras droit de l'agresseur. A un moment, celui-ci parut avoir l'avantage.

M<sup>me</sup> Decluze avait cessé d'appeler Nip. De toutes ses jambes elle était remontée sur le pont, et de tous ses poumons criait :

— A l'assassin! A l'assassin!

La terreur tenait Hélène rivée sur place. Cet homme allait tuer M. Lisle, sous ses yeux. Un bruit d'avirons qui se rapprochait la ramena à ses sens. Elle bondit elle-même sur le pont et appela :

— A l'aide! A l'aide!

Les canots approchaient, mais leurs occupants, chantant joyeusement, n'entendaient ni les cris de M<sup>me</sup> Decluze, ni les appels de la jeune fille. La terreur de ce qui se passait dans la cabine la précipita de nouveau dans l'escalier; elle entendit le bruit d'une chute pe-

santé; en deux bonds elle fut au bas des degrés.

M. Lisle, glissant sur les planches humides, était tombé à terre; le poids de son adversaire l'empêchait de se relever. Le bandit, ayant laissé choir son couteau, tendait le bras pour le reprendre. Hélène, prompte comme l'éclair, le saisit avant lui et le lança à la mer par le hublot sans vitre.

Le danger écarté et le bandit de nouveau prisonnier, Hélène restait très émue et s'accrochait à son père pendant que M<sup>me</sup> Decluze, au centre d'un cercle anxieux, racontait ce qui s'était passé, employant presque constamment le premier pronom personnel.

M. Lisle, le bras en écharpe et les vêtements déchirés, remontait de la cabine avec le docteur Bourgeois. Il fut inondé d'une pluie de questions, de marques de sympathie. Il alla droit au commandant Davillier :

— Vous savez, commandant, que votre fille m'a sauvé la vie.

— Non,... non... Je croyais plutôt que c'était vous qui aviez sauvé la sienne.

— Ce monstre l'a presque étranglée. Je crains qu'elle n'ait subi un choc terrible.

Lisle se tourna vers Hélène :

— Les mots sembleraient bien faibles après un acte comme le vôtre. Croyez que jamais je n'oublierai ce que votre courage et votre présence d'esprit ont fait pour moi.

— Non, c'est vous,... vous qui...

Les mots s'éteignirent dans sa gorge; elle cacha son visage sur le bras de son père et fondit en larmes.

— Quelle petite personne nerveuse! ricana Louise Faulquier, s'adressant au docteur Bourgeois. Toute cette scène parce que M. Lisle a arrêté un bandit et que ce coquin lui a déchiré ses vêtements!

— C'était plus sérieux que cela, dit le docteur. L'histoire est encore confuse, mais M<sup>me</sup> Davillier est certainement une jeune fille très déterminée.

— Oui, très déterminée, cela se voit! dit Louise avec un rire ironique.

— Quant à M. Lisle, continua le docteur, sans tenir compte de l'interruption, j'ai toujours eu de lui la meilleure opinion.

— C'est M<sup>me</sup> Decluze qui a joué le plus grand rôle.

— Personne n'en doute ! rit le docteur, malicieux. Je puis vous dire pourtant qu'il est heureux pour ces dames que leur compagnon à bord n'ait pas été Paul Derrien.

Louise encaissa sans sourciller.

— Amusant de constater que M<sup>me</sup> Davillier s'est trouvée deux fois en danger et que les deux fois M. Lisle ait eu la bonne chance de la sauver, dit-elle ; c'est une coïncidence remarquable.

— Oui, dans les deux occasions, la rencontre a été très heureuse.

— Eh bien ! qu'elle le garde : je ne le lui envie pas.

« Les raisins sont trop verts », pensa le docteur.

### XIII

Les quelques jours qui suivirent, toute la ville fut au courant de l'aventure héroïque de M<sup>me</sup> Decluze, racontée par elle-même, et chacun sut aussi que M<sup>me</sup> Davillier, les nerfs ébranlés, devait garder un repos complet et ne recevoir aucune visite.

M. Lisle fut un des premiers visiteurs que reçut la recluse.

— J'espère, Mademoiselle, dit-il, que vous êtes complètement remise.

— Oui, je vous remercie. Et votre bras ?

— Oh ! cette écharpe, c'est une exigence du docteur Bourgeois. Je vous rapporte ceci.

Il montra un petit paquet, enveloppé d'un papier blanc.

— Mon album à dessin. Je l'avais oublié.

— J'ai été le reprendre sur l'épave, pensant que vous n'aimeriez pas le perdre.

— Je suis contente de le retrouver. Comment avez-vous eu le courage de remonter à bord de cet horrible navire ? Sans vous, je ne serais pas en vie.

— Aucun homme n'aurait supporté de voir étrangler une femme sous ses yeux. Votre intervention était bien

plus audacieuse. Ma vie ne tenait plus qu'à un fil; j'étais à dix secondes de mon éternité. Je dois la vie à votre présence d'esprit, à votre courage.

— Mon courage! Si vous saviez combien je suis devenue poltronne! Je tremble dans l'obscurité. J'ai peur d'ouvrir une porte, peur de regarder dans les coins. Partout je revois le visage de ce bandit.

— C'est la réaction inévitable. Vous aurez bientôt oublié.

— Je le voudrais — excepté oublier votre rôle. Cela, je ne l'oublierai jamais.

— Moi, je me souviendrais toujours que, au moment le plus critique de ma vie, vous vous êtes trouvée à mes côtés. Si vous étiez un homme, je vous demanderais de me regarder toujours comme un ami. Dans les circonstances...

Les circonstances... C'était la seule femme qu'il aurait pu aimer, et elle aimait Paul Derrien.

— Je serai toujours heureuse de votre amitié.

Elle l'avait affirmé avec grande chaleur; elle s'en aperçut et rougit violemment.

— Eh bien! concluons un pacte. Si jamais vous avez besoin d'un ami, n'oubliez pas que j'en suis un.

Un peu émue du tour qu'avait pris leur conversation, Hélène changea de sujet.

— J'ai, moi aussi, quelque chose à vous rendre, dit-elle.

Elle chercha dans sa corbeille à ouvrage un objet menu: la bague trouvée sur l'épave. Il la prit en silence, la retourna plusieurs fois sur la paume de sa main. Puis, avec un effort évident :

— Me jugeriez-vous trop présomptueux si je vous demandais de la garder?

Hélène tressaillit, rougit de nouveau et le regarda. Que voulait-il dire?

Il vit son trouble et dit d'un ton simple :

— En souvenir de jeudi dernier, non pour faire revivre cet incident pénible, mais pour vous rappeler... un ami.

— Je vous remercie; je la garderai toujours. Je vais la montrer à papa.

Le commandant entraît dans la pièce.

— Voyez, papa : M. Lisle m'a donné une bague!

Le commandant fut visiblement troublé. Certes, il

n'éprouvait aucune sympathie pour Apollon, qui le traitait en accessoire, mais, jusqu'à ce jour, jamais il n'avait pensé à M. Lisle, cet étranger sans position connue, comme à un mari possible pour sa fille. Et celle-ci lui annonçait avec un étonnant sang-froid qu'il lui avait donné une bague.

Le prétendant supposé lut comme en un livre ouvert la pensée de l'officier et comprit que cet homme, toujours bienveillant et de caractère que l'on jugeait facile, savait dire « non », quand il le jugeait nécessaire.

Il se hâta d'expliquer :

— Ce n'est qu'un bijou que j'ai trouvé dans une cabine du vieux navire. Je l'ai fait tomber en déplaçant une planchette. Dans la confusion qui a suivi, cette bague-cachet est restée entre les mains de votre fille ; elle m'a offert de me la rendre. Je lui ai demandé de me faire l'honneur de la garder en souvenir de l'incident.

— Certainement, certainement, interrompit le commandant, très soulagé ; elle peut la garder.

— Elle est juste à la taille de mon doigt, dit-elle en avançant la main.

Les deux hommes pensèrent sans doute que ce bijou original n'avait jamais orné une plus jolie main.

Quand le visiteur se fut retiré, le commandant, prenant son journal, déclara :

— J'aime beaucoup ce garçon. On sent une nature droite. D'ailleurs, chose bizarre, il me rappelle beaucoup un ami de jeunesse qui a été tué à la guerre. Il ne portait pas ce nom de Lisle ; pourtant cette ressemblance extraordinaire dans les yeux et dans le rire me fait penser à un lien de parenté.

— Je crois bien que vous n'avez pas souvent entendu rire M. Lisle, papa. Mais certainement c'est un homme de très bonne éducation.

Elle s'arrêta un moment de polir la bague avec son mouchoir de batiste.

— Savez-vous ce qu'il y a à l'intérieur de cette bague, papa ?

— Un doigt, dit-il distrairement, sans lever la tête.

— Mais non, mon cher vieux papa : une devise. Je vais arriver à la rendre lisible. Ecoutez.

Cette fois, le commandant posa son journal.

— La première lettre est un A majuscule... « Aime... Aime... et... reste... fidèle. »

— Montre-moi. Oui, c'est une devise, mais qui n'a pas été gravée pour toi.

— Je sais bien, papa, et M. Lisle ne l'a pas vue.

— Quand tu m'as dit qu'il t'avait donné une bague, j'ai cru une seconde... une sottise.

## XIV

Les choses continuèrent de suivre leur cours à Papeete. Dans les réunions d'amis, ces dames se demandaient si Louise Faulquier réussirait à mettre la main sur le docteur Bourgeois, pour lequel elle faisait des frais, et à quel moment M. Derrien et M<sup>me</sup> Davillier feraient part de leurs fiançailles.

Le gouverneur donnait ce jour-là une fête à sa maison de campagne, à une courte distance de la ville. Les invités avaient usé de divers modes de locomotion. Quelques-uns étaient venus à pied, d'autres en voitures légères. M. Derrien s'était servi de sa motocyclette.

Arrivé à la maison de campagne avec un peu de retard, il avait vu Hélène Davillier déjà accaparée par le lieutenant Rodney, un parti éligible. De dépit, il s'occupa ostensiblement de Louise Faulquier, comptant exciter la jalousie de M<sup>me</sup> Davillier. Il manqua son but : Hélène fut enchantée d'être, pour une fois, délivrée de ses attentions.

Au moment du retour en ville, elle déclara, malgré plusieurs offres qui lui furent faites, qu'elle préférait marcher. La promenade, par cette splendide soirée des tropiques, sous un ciel sans lune, mais rayonnant d'étoiles, serait délicieuse.

Elle fut même plus agréable qu'elle ne l'avait espéré. Hélène ne devait jamais oublier cette promenade à travers le sous-bois embaumé, éclairé par le rayonnement des torches de quelques porteurs. Gilbert Lisle était aussi parmi ceux qui avaient choisi le plaisir de la

marche, et tout naturellement il se trouva le compagnon de la jeune fille.

Il lui fallait bien s'avouer que, pour la première fois, il se trouvait sous le joug de l'amour. Il aimait Hélène Davillier; il l'aimait de toute la force d'un cœur intact; il l'aimait passionnément... et sans espoir. Jamais il n'aurait le droit de lui parler d'amour; il ne serait jamais que le confident de Paul Derrien.

Il ne devinait pas que la jeune fille à son côté n'éprouvait pour Derrien que la plus complète indifférence; s'il l'avait vue rougir quand il se présentait avec Derrien, il s'était trompé sur la cause. Il ne savait pas que sa présence à lui effaçait toutes les autres; Hélène ne se l'était jamais avoué à elle-même.

Ce soir, il eut un éclair de la vérité quand la jeune fille se tourna vers lui avec un sourire. Était-ce imagination? C'est ainsi, lui parut-il, qu'une femme sourit à l'homme qu'elle aime.

Une joie immense l'inonda. Peut-être, après tout, n'aimait-elle pas Paul Derrien.

Celui-ci se chargea de lui enlever cette illusion. Il avait, en passant sur sa moto, vu Gilbert Lisle près de M<sup>11</sup> Davillier, et la vue lui avait été désagréable. Il ne pouvait plus se fier à Gilbert Lisle, l'invulnérable. Il était nécessaire de l'avertir de ne pas s'aventurer sur le terrain d'autrui. M<sup>11</sup> Davillier lui appartenait exclusivement.

Quels étaient les sentiments réels d'Apollon, favori des dames? M<sup>11</sup> Davillier lui plaisait, mais il n'avait pas l'intention de l'épouser. Sa flamme des premiers jours s'était éteinte; découragé par sa froideur, il n'était plus amoureux. Et si quelque autre femme attrayante, plus disposée à répondre à ses avances, était entrée dans le champ, il eût été prompt à brûler son encens devant ce nouvel autel. Mais se voir relégué au second plan, surtout abandonné pour un autre, lui était insupportable. Sa réputation d'invincible lui était aussi chère que le souffle.

Il saisit dès le lendemain l'occasion de donner à Gilbert Lisle l'avertissement utile.

— Je vous ai vu hier vous occuper beaucoup de la belle Hélène Davillier, dit-il avec une jovialité affectée. Il ne faut pas vous montrer trop empressé, mon cher.

— Pourquoi pas? demanda Gilbert, avec un calme exaspérant.

— Pourquoi? Est-ce vous, vous, mon ami, qui me posez une telle question? Vous savez très bien pourquoi.

— Dois-je comprendre qu'elle s'est engagée envers vous?

Paul Derrien haïssait les questions positives, et le regard inquisiteur de Gilbert le gênait.

— Cela vous intéresse? dit-il, évasif.

Il se pencha, les coudes appuyés sur la table, et regarda l'autre avec son sourire le plus insinuant.

— Répondez d'abord à ma question.

— Si vous y tenez.

Paul Derrien avait l'élocution facile et pour parler aux femmes n'éprouvait jamais un moment d'embarras. C'était plus laborieux en face d'un homme que l'amour ou l'admiration n'aveuglait pas.

Lisle n'était pas un auditeur facile à éblouir ou à tromper. Derrien ne pouvait se sauver que par l'audace. Il plongea hardiment.

— Ce que je vais vous dire, c'est en stricte confiance, commença-t-il; je sais pouvoir compter sur votre discréption. Il n'y a pas entre M<sup>me</sup> Davillier et moi d'engagement formel, mais une entente.

— La différence est trop subtile pour moi; expliquez-la plus clairement.

— Eh bien! je ne puis faire une démarche officielle près de son père tant que ses affaires d'argent sont dans un état que chacun sait lamentable. Jusqu'à ce que cette démarche me soit possible, nous nous en tenons à un accord. Vous saisissez?

— Une chose que je ne vois pas, en tout cas, c'est M<sup>me</sup> Davillier vous traiter comme si elle vous était attachée; même, dernièrement, cela m'a frappé qu'elle semble plutôt vous éviter.

Paul Derrien sauta hardiment l'obstacle.

— Très facile à expliquer, dit-il. C'est la jeune fille la plus réservée que vous ayez jamais vue — en public.

L'homme habile connaissait l'art des insinuations et celui des nuances de la voix. C'était un acteur-né.

Gilbert Lisle demeura silencieux et, entre ses dents serrées, coupa presque en deux son cigare. Le ton des confidences de Paul Derrien l'avait écœuré. Un long

silence suivit. Ce fut Lisle, se ressaisissant, qui demanda :

— Ainsi, elle vous a donné sa parole ?

— Pas formellement; pourtant, notre position est telle qu'un homme d'honneur, la connaissant, ne pourrait en prendre avantage.

— Non... sans doute.

Sur cette admission, la conversation tomba. Paul Derrien avait remporté un succès. Il avait affirmé que, sans être lié par des fiançailles, un projet de mariage existait. En l'expliquant, il s'en était presque convaincu lui-même.

« Non, monsieur Gilbert Lisle, pensait-il, exultant en regardant le visage contracté de son commensal, je ne vous permettrai pas de me supplanter. Bas les pattes ! »

## XV

Un groupe d'hommes flânaient sur le quai. Parmi eux, M. Derrien et le docteur Bourgeois

— Imaginez, disait celui-ci, se penchant sur le garde-fou de la jetée, qu'ils y sont tous allés, les Decluze, les Davillier, les Cléry et les autres, prendre le thé chez M<sup>me</sup> Cordier.

— Une heure sur l'eau pour une tasse de thé ! ricana Paul Derrien. Les femmes iraient n'importe où pour un goûter ! Où sont Rodney et Bergeot ?

— Où, vous devriez être, jeune homme : ils sont en train de décorer la salle du cercle pour le bal de ce soir.

— J'ai fait porter par mon domestique une brassée de fleurs.

— Si nous le faisions tous, je me demande quel serait l'aspect. Où est le jeune Verdier ?

— A la pêche avec Lisle, dit Derrien. Les voici qui rentrent.

Il montrait une voile qui venait vers le port.

— Je n'ai pas vu Lisle depuis des jours, dit le doc-

teur. — Il se tourna vers Paul Derrien. — Que devient-il?

— Oh ! vous savez, il a des lunes et ne se mêle à la société que lorsque ça lui chante.

Le canot à voile blanche accostait la jetée.

Le docteur Bourgeois se pencha :

— Salut, jeunes gens ! De la chance ?

— De la chance ? Nous ramenons une quantité de monstres marins !

— C'est tout ?

— Non, Verdier rapporte une douzaine de crabes.

— J'étais seulement chargé des avirons, protesta Verdier, un jeune sous-lieutenant tout récemment arrivé à Papeete.

— Une sorte de veau marin nous a pris en remorque et entraînés presque jusqu'à Sydney, dit Lisle en montant les marches du quai ; finalement il a emporté notre ligne.

— Le serpent de mer, je suppose ! renchérit le docteur Bourgeois. A propos, Lisle, on ne vous a pas vu depuis toute une semaine de dimanches. Vous viendrez au bal, ce soir ?

— Au bal ? Quel bal ? Il n'y a pas ici assez de danseuses pour un bal.

— Bêtise, compagnon ! Nous en avons dix-sept : M<sup>me</sup> Decluze, d'abord...

— Ah ! ah ! ironisa Lisle.

— M<sup>me</sup> Decluze est une danseuse de choix ; vous la verrez dans les bras de votre humble serviteur avant que vous soyez plus vieux de quelques heures. Si tous font leur devoir, nous aurons une soirée de premier ordre. Vous viendrez, naturellement.

— Non, coupa Paul Derrien. Comment pouvez-vous le lui demander ? A-t-il l'air d'un homme qui danse ?... Voici le poisson que l'on a déchargé.

— Et voici quelque chose d'autre, dit le docteur, montrant une embarcation qui approchait du port. Il est facile de deviner pourquoi vous êtes ici, mon camarade ! acheva-t-il, jetant un coup d'œil malicieux à Apollon, qui répondit d'un sourire de connivence.

— M. Derrien est un homme heureux, dit le jeune Verdier, s'adressant à Lisle avec la candeur de l'ignorance. Tout lui réussit. Si notre cercle de beautés est peu nombreux, du moins nous comptons parmi elles une

merveille : aucune femme ne peut être comparée à la « Belle Hélène ».

M. Lisle tourna brusquement les talons.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda le jeune Verdier, abasourdi, à Paul Derrien qui, la cigarette aux lèvres, surveillait l'arrivée du second bateau.

— Il lui déplaît que l'on mette les femmes en cause, dit-il brièvement.

— Je n'ai rien dit qui pût le blesser ! protesta le jeune homme.

— Qui sait ce qu'il a pensé ? Il a paru tenté de vous jeter aux requins pour un léger souper, dit le docteur.

— Très léger, rit à son tour Verdier. Rien que des habits et des os ! Voici M<sup>me</sup> Faulquier, en foudre de guerre ! Elle va nous mitrailler pour notre péché de n'avoir pas décoré la salle.

Avec Louise Faulquier arrivait une jeune femme, M<sup>me</sup> Arbois, retour depuis la veille d'un congé en France.

— Eh bien ! quelle manière de se comporter ! s'exclama M<sup>me</sup> Faulquier. Des paresseux, des inutiles, des bons à rien !

Le docteur Bourgeois, qui avait ponctué chaque adjectif d'une inclination de tête de mandarin, acquiesça, gravement :

— C'est ce qu'ils sont, Mademoiselle ; je suis d'accord avec vous.

La jeune fille lui lança un regard faussement courroucé et clama :

— Monsieur Derrien, il y a longtemps que je vous ai abandonné ! Je ne puis vous faire de reproches, monsieur Verdier, puisque vos ainés vous donnent un si mauvais exemple. Vous étiez en mer aussi, monsieur Lisle ? Quelle excuse avez-vous à fournir ?

— Mon excuse, c'est que je ne saurais pas mieux préparer une salle de fête que l'antre d'un lion. Mon génie est destructif plutôt que constructif. En revanche, j'ai toujours apprécié le travail des autres.

— Eh bien ! vous avez de l'aplomb ! A votre tour, docteur.

Le docteur, le menton appuyé sur sa raquette de tennis, étudia un instant, d'un air songeur, la questionnée, puis :

— Je pensais que lorsque M<sup>me</sup> Faulquier se trouvait

dans une salle de bal, aucune autre décoration n'était nécessaire.

Du bout de son ombrelle, Louise, flattée, lui frappa les phalanges des doigts :

— Mauvais plaisant !

Le groupe s'empressait autour de M<sup>me</sup> Arbois et lui souhaitait la bienvenue. Il était facile de voir qu'elle était très appréciée à Papeete. C'était une femme d'une trentaine d'années, d'un extérieur agréable. Son rire ouvert et prompt montrait une rangée de très belles dents blanches.

— Les grands événements ne se présentent jamais seuls, déclara le docteur. Aujourd'hui nous avons l'arrivée du courrier, la pleine lune, un bal, et M<sup>me</sup> Arbois.

M. Derrien s'avança pour saluer la nouvelle venue, sa large personne cachant son ami. Quand il s'écarta, les yeux de la dame tombèrent sur Gilbert Lisle. Elle les ouvrit tout grands et, la main tendue :

— Est-ce que je rêve ? C'est vous, Gilbert ! Qu'est-ce qui vous a amené ici ?

C'était précisément ce que chacun désirait savoir.

M. Lisle, sur lequel tous les yeux étaient fixés, soupira, lui serra les mains, murmura quelques mots incohérents et s'arrangea pour écarter la dame du centre du groupe.

— Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie ! insistait celle-ci. Quelle idée vous a passé dans la tête de venir à Tahiti ?

— Le désir de faire un voyage original et le besoin de m'élargir les idées.

— Je ne me doutais pas qu'elles en avaient si grand besoin. Nous, nous venons à Tahiti parce que l'on nous y expédie.

— C'est un terrain de première classe pour la chasse et la pêche, et le pays est merveilleux.

— Depuis quand êtes-vous arrivé ?

— Depuis juillet.

— Quatre mois !... Puis-je vous demander quelles autres attractions vous retiennent ?

— La vie simple, l'éloignement de la politique, la suppression des coups de téléphone, des télégrammes, des trains express, des relations sociales...

— Chacun son goût. Vous aimez Papeete, donnez-moi Paris. Quant à la politique, n'avez-vous pas décou-

vert que nous vivons ici sous le régime de la monarchie absolue?

— Je sais, et je ne suis pas en faveur à la cour.

— Moi non plus : je suis de l'opposition — elle rit en montrant toutes ses dents. — Je rentre, j'ai beaucoup à faire chez moi. Souvenez-vous que je veux vous voir très souvent. Cette belle jeune fille, c'est M<sup>me</sup> Davillier? Charles dit qu'elle est très jolie et charmante. En élargissant votre esprit, avez-vous donné votre cœur?

— M'avez-vous jamais jugé de nature inflammable?

— Non, juste l'opposé : garanti contre l'incendie. Je me retire, ou je n'échapperai pas à M<sup>me</sup> Decluze. Je pense que nous nous reverrons ce soir?

Gilbert Lisle la reconduisit jusqu'au bout du quai, lui parlant avec une vivacité inaccoutumée, remarqua Louise Faulquier.

Un nouveau canot abordait à la jetée. M<sup>me</sup> Decluze en descendit la première, M<sup>me</sup> Davillier la dernière; celle-ci fut aussitôt entourée par M. Derrien, le docteur Bourgeois et le jeune Verdier, tous abandonnant M<sup>me</sup> Faulquier avec un bel ensemble.

— Oh! Mademoiselle, s'exclama le sous-lieutenant, je suis heureux de voir que vous n'avez pas oublié ma demande de me rapporter une fleur pour ma boutonnière!

Hélène prit avec insouciance la fleur attachée à son corsage.

— Je ne l'ai pas cueillie pour votre ornement, dit-elle en riant, mais si vous y tenez...

Elle tendit la fleur et vit la main de M. Derrien déjà avancée.

— Ne voulez-vous pas..., commença celui-ci.

D'un geste prompt, Hélène lança la fleur dans le port :

— C'est à la mer que j'en fais l'offrande.

— Oh! Mademoiselle, gémit Verdier, vous vous jouez de mes sentiments! Vous me faites entrevoir le bonheur et me plongez dans le désespoir.

— C'eût été créer un précédent, dit-elle avec gaieté. Je vous connais trop bien : la prochaine fois, vous m'auriez demandé un bouquet.

Ses yeux tombèrent sur M. Lisle, revenu dans le cercle, et qu'elle n'avait pas vu depuis plus d'une quin-

zaine. Elle devint toute rose et ne lui accorda qu'un petit salut un peu raide. Il ne s'approcha pas.

Hélène s'était une fois enquise de lui près de Paul Derrien. Celui-ci avait répondu avec brusquerie que Lisle était un original, l'homme le moins sociable du monde.

— Imaginez, lança soudain Louise Faulquier, que M<sup>me</sup> Davillier n'a jamais assisté à un bal. Elle n'a jamais dansé qu'avec des jeunes filles, des pensionnaires comme elle.

M. Derrien se tourna avec affectation vers Hélène, pour le bénéfice de Louise :

— N'oubliez pas que vous m'avez promis la première danse.

Et il ajouta, cette fois pour le bénéfice de M. Lisle, en se tournant vers lui :

— Attendez-moi quelques instants, en bon garçon que vous êtes. Je reconduis M<sup>me</sup> Davillier chez elle.

Tous se séparaient. M<sup>me</sup> Decluze lança un avertissement :

— Tâchez de ne pas être en retard ce soir, surtout les messieurs.

M. Lisle fit quelques pas sur le môle maintenant désert. Là, il jeta sur l'eau un regard absent. Soudain ses yeux se fixèrent sur un point : une fleur flottante. Il appuya les bras sur le garde-fou et sembla combattre une tentation. Il n'y aurait aucun mal à s'approprier cette fleur rejetée. Même Paul Derrien ne pourrait le lui reprocher. Nerveux, il étudia les alentours et ne vit personne. Il ne lui fallut qu'un instant pour descendre les marches de la jetée et détacher un canot ; il rama. Que poursuivait-il ? Une fleur qu'une jeune fille avait lancée.

Penché par-dessus le bord, il saisit la fleur, la secoua pour en faire tomber l'eau, puis la glissa dans une poche intérieure de son veston.

« Ces Français sont fous », pensa un indigène, témoin du sauvetage.

## XVI

La nuit était tombée et la pleine lune, comme l'avait annoncé le docteur Bourgeois, jetait sur l'île une brillante lumière argentée.

Les invités se pressaient à la porte du cercle, les messieurs trois fois plus nombreux que les dames. A l'entrée de la salle, M<sup>me</sup> Decluze trônait, couronnée d'un diadème de brillants, drapée dans une robe de satin pourpre.

Hélène Davillier, dans une toilette de soyeux tissu blanc, était rayonnante. C'était son premier bal! Ses yeux brillaient, ses joues avaient pris un éclat inaccoutumé. Ce soir, la vie lui semblait agréable à vivre, elle avait dix-huit ans et nourrissait un espoir. Peut-être M. Lisle, qui s'était montré si brave, si intéressant, et depuis se tenait à l'écart, assisterait-il à la fête?

M<sup>me</sup> Faulquier, dans une toilette rose qui lui seyait à ravir, se tenait près de l'entrée, entourée d'un cercle d'hommes, causant et riant bruyamment, répondant avec entrain aux brocarts du docteur Bourgeois.

M. Derrien n'était pas arrivé; il savait l'importance d'une entrée tardive. Enfin sa haute silhouette se profila dans la porte. Il n'était pas seul : M. Lisle l'accompagnait, M. Lisle très distingué et très à l'aise dans son habit de soirée.

Louise Faulquier, ayant murmuré à son entourage : « Plumage emprunté! » s'arrangea pour aborder l'arrivé.

— Une surprise, monsieur Lisle; je croyais vous avoir entendu dire que vous ne viendriez pas.

— L'ai-je dit? C'est possible. Fâcheusement, je suis la victime d'un caractère oscillant.

— En langage clair, vous changez souvent d'avis.

— Jamais sur M<sup>me</sup> Faulquier, dit-il en s'inclinant profondément.

Et il passa.

Les spectateurs rirent. L'impertinente n'avait pas eu le meilleur rôle.

M<sup>me</sup> Decluze n'eut pas la patience d'attendre que M. Lisle vint la saluer, elle se jeta au-devant de lui.

— Je viens de recevoir une lettre où l'on me parle de vous, dit-elle.

Le teint brun de M. Lisle se fonça davantage et ses yeux noirs cherchèrent avec une ombre ceux de la dame.

— Oui, continua celle-ci, d'un ton de triomphe : je sais qui vous êtes et tout ce qui vous concerne ; je me ferai un devoir d'en informer chacun.

Il l'interrompit vivement :

— Ne le faites pas ! De grâce, Madame, accordez-moi la faveur de garder pour vous ce que vous avez appris !

M<sup>me</sup> Decluze secoua sa tête couronnée et allait répondre avec virulence quand le gouverneur s'approcha.

Elle le suivit pour se joindre aux couples dansants.

Quand M. Derrien vint l'inviter, Hélène était en proie à une vive anxiété. Elle avait entendu M<sup>me</sup> Corrier chuchoter à M<sup>me</sup> Cléry :

— M<sup>me</sup> Decluze a trouvé en rentrant chez elle une lettre qui lui donne de mauvais renseignements sur M. Lisle.

Elle sut à peine ce qu'elle répondait à M. Derrien. Celui-ci, en dansant, commençait :

— J'ai reçu ce soir une fâcheuse nouvelle.

Le cœur d'Hélène fit un bond.

— Je suis envoyé pour deux mois à... — sa partenaire respira plus librement — Nouméa. J'ai reçu l'ordre ce soir par le paquebot que je devrai prendre dès demain, au chant du coq.

— Réellement, vous êtes obligé de partir ?

— Il le faut bien, je n'ai pas le choix.

— Que va faire M. Lisle ?

— Oh ! il ne demande qu'à voir de nouveaux pays : il m'accompagne. Je m'ennuierais mortellement si j'étais seul.

Elle jugea Paul Derrien profondément égoïste ; ce premier bal ne lui apportait pas le plaisir attendu. Le fruit convoité avait un goût de cendre.

M. Lisle, appuyé contre une porte, gardait un air sérieux, même triste. Il demeura au même poste plus

d'une heure, suivant des yeux les danseurs, plus particulièrement Hélène Davillier et Paul Derrien. Un moment, le couple s'arrêta près de lui.

— Je ne croyais pas que vous viendriez ce soir, monsieur Lisle, dit Hélène.

— Moi non plus; je ne m'y suis décidé qu'à la fin de l'après-midi. Je suppose qu'il ne me reste pas le plus léger espoir d'obtenir une danse?

Hélène secoua la tête; elle était engagée pour toute la soirée.

Personne ne s'adonnait plus joyeusement au plaisir que le docteur Bourgeois et M<sup>me</sup> Decluze. Ils tournaient et tournaient sans arrêt. En dépit de ses formes un peu massives et de son âge, M<sup>me</sup> Decluze était une danseuse de premier ordre; elle dansait avec légèreté, et le docteur l'enlevait comme une plume. M. Lisle avait abandonné sa garde et valsait avec M<sup>me</sup> Arbois. Ils semblaient se connaître beaucoup et usèrent de la facilité de sortir pour respirer un peu d'air frais.

Les attentions de M. Lisle pour M<sup>me</sup> Arbois se remarquèrent et provoquèrent quelques sourires. Hélène ne put manquer de les constater elle-même; elle en éprouva un pincement au cœur. Elle essaya de réagir; était-il possible qu'elle fût jalouse parce que M. Lisle s'occupait d'une autre femme, M. Lisle qui l'évitait, qui avait un passé douteux et allait quitter la colonie?

Elle redressa la tête et serra les lèvres; non, elle n'était pas encore tombée si bas. M. Lisle et ses amis lui étaient indifférents.

Le souper fut un grand succès, et M<sup>me</sup> Decluze proposa que l'on remit au cuisinier et au personnel une généreuse gratification. La bonne chère l'avait mise en haute bonne humeur et elle éprouvait le besoin de confidences. Son voisin de table, le docteur Bourgeois, ne manquerait pas de lui prêter une oreille complaisante; pourtant elle procéda par insinuations, faisant entendre qu'elle avait reçu sur M. Lisle de très fâcheux renseignements et que celui-ci l'avait suppliée de garder sa langue.

— Je ne le ferai pas, conclut-elle. C'est mon devoir de le dénoncer. Nous ne devons pas accepter dans notre bergerie un loup couvert d'une peau de brebis.

Et sur cette déclaration elle se leva, majestueuse, et

revint dans la salle de bal, où tous la suivirent.

Un peu plus tard, Louise Faulquier trouva moyen de s'approcher d'Hélène.

— Je suppose, dit-elle, que vous avez entendu aussi ce qui se raconte sur M. Lisle? M<sup>me</sup> Decluze a fini par apprendre la vérité sur lui.

— Vraiment?

— Il était dans l'armée et a été constraint, à cause d'une histoire de jeu — on l'a surpris trichant, — de donner sa démission. Il n'a pas dû manquer aussi d'avoir des histoires de femmes : c'est facile à voir à la manière dont il se comporte avec M<sup>me</sup> Arbois. C'est elle qui l'a entraîné à venir au bal, et il n'a dansé qu'avec elle.

En s'écartant de M<sup>me</sup> Faulquier, Hélène se trouva face à face avec M. Lisle, qui venait à elle.

— Je vous cherchais, Mademoiselle ; le docteur Bourgeois, appelé d'urgence auprès d'un malade, a pensé que je pourrais le remplacer pour la valse que vous lui avez promise.

Hélène fut sur le point de refuser. Pourtant, sans un mot, elle posa sa main sur le bras de l'invitéur.

Le valseur était excellent, mais elle-même fut bientôt hors de souffle et contrainte de s'arrêter.

— Je voudrais danser aussi bien que M<sup>me</sup> Arbois, dit-elle.

Paul Derrien n'eût pas manqué de lui affirmer qu'elle dansait à la perfection. Gilbert Lisle, lui, répondit tranquillement :

— Vous manquez seulement d'entraînement. M<sup>me</sup> Arbois a une grande habitude ; déjà nous dansions ensemble quand nous étions enfants.

Gilbert proposa :

— Voulez-vous que nous sortions un peu?

Hélène acquiesça. Elle profiterait de l'occasion pour lui glisser un mot des propos de M<sup>me</sup> Decluze. L'avertir de se tenir sur ses gardes et de se défendre serait un acte d'amitié, et elle avait accepté d'être son amie.

Paul Derrien, assis à l'écart près de Louise Faulquier, vit le couple sortir dans le clair de lune. Le regard dont il les suivit fut pour sa compagne une révélation, ou plutôt une confirmation de ses craintes.

## XVII

Hélène Davillier et son compagnon suivirent l'allée bordée de palmiers jusqu'à la terrasse d'où l'on découvrait une vue magnifique sur la mer. C'était une des nuits admirables des tropiques, et rien ne rompait le silence qu'un bruit lointain de voix humaines ou d'avions plongeant dans l'eau.

Les coudes sur l'appuie-main, Hélène baissait les yeux sur la mer.

— Vous êtes, comme d'habitude, plongée dans de graves pensées? dit son compagnon.

— Oui, dit-elle lentement, je pense à quelque chose que je voudrais vous dire et que je ne sais comment exprimer.

— Est-ce bien pis que la dernière fois?

— Oh! c'est très différent.

« Elle va m'annoncer ses fiançailles avec Derrien », pensa Gilbert.

— Et c'est très difficile à dire?

— Oui, très difficile, mais je crois qu'il le faut. Je vous dois beaucoup... et je suis une amie... Il est utile de vous avertir...

Gilbert attendait. Elle ajouta, très bas :

— M<sup>me</sup> Decluze a reçu une lettre qui lui parle de vous.

— Et lui fait d'épouvantables révélations?

— Oui, de fâcheuses informations... Oh! pardonnez-moi.

— Sont-elles trop terribles pour être répétées?

Hélène arracha un fragment de bois de la barre d'appui, puis, après un long moment, demanda sans lever les yeux :

— Dois-je vous répéter?

— Je vous en prie.

— Elle... elle dit... que vous avez appartenu à l'armée.

— Exact. Je suis encore officier de réserve. Je ne

crovais pas que ce fût un opprobre. M<sup>me</sup> Decluze est meilleur juge.

— Elle affirme que vous avez été contraint de... démissionner.

Hélène fut tout étonnée de le voir sourire.

— L'avez-vous cru? dit-il, se redressant et la regardant dans les yeux.

— Non,... je n'ai pas cru... Non, je ne crois pas, dit-elle, d'une voix plus ferme.

— Pourquoi ne croyez-vous pas?

— Je ne puis vous donner d'autre raison... qu'une intuition.

— Je vous suis reconnaissant, Mademoiselle. Votre confiance n'est pas mal placée. Je ne suis pas le personnage en question. Pour une fois, la perspicacité de M<sup>me</sup> Decluze est en défaut. Je sais de qui il est question. Fâcheusement, c'est mon homonyme et même mon parent. Je suis reconnaissant de la sollicitude de cette bonne dame qui fait de moi le thème de sa correspondance.

Puis, sur un ton tout différent :

— Vous savez que notre départ a lieu dès demain matin?

— Oui, dit-elle dans un souffle.

— Je suis seulement un oiseau de passage, et je devrais être parti depuis plusieurs semaines. Vous-même prendrez sans doute votre vol... avant longtemps.

Il pensait à son mariage avec Derrien, mais comment s'en serait-elle doutée?

— Oh! pas avant une année au moins. Papa ne peut pas rentrer en France avant ce délai. Je suis très fâchée de vous voir partir,... je veux dire vous et M. Derrien, corrigea-t-elle précipitamment.

— Oh! je suis un vieux voyageur... Je veillerai sur lui par amour,... par amitié pour vous.

— Vous veillerez sur qui? demanda-t-elle, étonnée.

— Sur Paul Derrien. Je sais tout, je suis dans le secret, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je vous serais reconnaissante de parler clairement.

— Je le fais, et j'estime Paul Derrien le plus heureux des hommes.

— Enchantée de l'apprendre... Sur quelle cause se fonde son bonheur?

— Pourquoi vous défendre ainsi? dit-il avec un geste d'impatience. Vous pouvez avoir confiance en moi. Derrien me fait ses confidences : il m'a parlé de vos fiançailles.

— Nos fiançailles? Monsieur Lisle, vous plaisantez!  
— Ai-je l'air disposé à plaisanter? dit-il d'un ton amer.

— La chose ne s'y prête pas. C'est la première fois que j'en entends parler. — La voix d'Hélène vibrait d'indignation. — Comment a-t-il osé?

Gilbert Lisle fut bouleversé, il lui était permis d'entrevoir une merveilleuse possibilité. Pourtant, qui croire? Derrien avait été très affirmatif, et jamais il ne l'avait surpris à mentir. La jeune fille criait : « Non! » et jamais lèvres plus pures n'avaient proclamé la vérité.

— Vous ne me croyez pas? demanda-t-elle avec force.

— Je vous crois, dit-il à voix basse.  
Et, cédant à une soudaine impulsion :  
— Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi je me tenais à l'écart. La loyauté me scellait les lèvres.

Hélène baissa ses yeux, jusque-là fixés avec passion sur les siens. Le voile qui lui avait dérobé la vérité se soulevait.

— Hélène, dit-il d'une voix ardente, n'avez-vous pas deviné mon secret?... Je vous aime...

C'était plutôt dans un souffle qu'il avait murmuré les trois mots magiques; pourtant la brise les emporta, les répéta aux fleurs sommeillantes, aux vagues assoupies.

Ils étaient aussi tombés dans l'oreille d'Hélène et avaient fait vibrer chaque fibre de son cœur.

— Vous souvenez-vous, continuait Gilbert, du jour où, sur l'épave, vous m'avez dit que je menais ici une vie oisive, inutile? Savez-vous ce qui, depuis, me retenait de retourner à mes occupations normales? Vous ne vous doutiez pas que vous me gardiez prisonnier.

Hélène ne répondit pas et garda ses yeux sur la mer.  
Il attendit un instant, puis reprit :

— Je vois que j'ai été un sot plein de présomption. Je n'ai aucun titre à votre amour. Vous pensez que mon âge...

— Vous... vous trompez. Je... — Elle s'arrêta, à demi

effrayée, un sourire pourtant jouant sur ses lèvres. — Mais... que dira papa ?

— Vous, vous, Hélène, vous dites « oui » ?

Cette fois encore, elle ne répondit pas, mais Gilbert avait compris ce que disait son cœur. Il se rapprocha d'elle.

Mme Decluze était venue dans le jardin avec le docteur Bourgeois. Les yeux prompts eurent vite discerné le couple, sur la terrasse, contemplant la mer. Cette grande jeune fille, c'était Hélène Davillier : sa taille la trahissait. Qui était le cavalier ? N'était-ce pas le capitaine Arbois ? Le capitaine Arbois qui se penchait sur la jeune fille et lui prenait la main qu'il portait à ses lèvres.

— Fi ! Une jolie chose ! Un homme marié ! Attendez que je voie sa femme...

— De qui parlez-vous, chère Madame ?

— Du capitaine Arbois.

— Peuh ! Le clair de lune vous a joué un mauvais tour !

— Vous croyez ?...

Gilbert restait penché sur la jeune fille et continuait de lui parler :

— Ne voulez-vous rien me dire, Hélène ? plaida-t-il.

— N'allez pas à la Nouvelle-Calédonie.

— Il le faut. Je l'ai promis à Derrien, je ne puis reprendre ma parole.

— Je voudrais que vous laissiez tomber ce voyage. J'ai un fâcheux pressentiment. Croyez-vous aux pressentiments ?

— Non, et pourtant je devrais y croire. Le soir de la tempête où je vous ai ramenée à Papeete, vous avez couru au bout du môle et m'avez supplié de ne pas partir. J'eus, à cet instant, la pensée que mon destin était tracé... Je ne puis croire encore que vous m'aimez ; je n'ai aucun titre à votre amour ; d'après les apparences, je suis un paresseux, sans amis, sans position, sans fortune...

— Si vous êtes paresseux, il faudra vous corriger.

— Et travailler pour vous autant que pour moi, dit-il en riant.

— Si vous n'avez pas d'amis, nous partagerons les miens. Mais je n'en ai que très peu. Pourtant...

— Pourtant vous acceptez de devenir, pour le meilleur ou le pire, la femme de Gilbert Lisle?

— Oui... quelque jour.

— Je sais que je ne suis pas aussi fascinant que Paul Derrien; franchement, Hélène, qu'est-ce qui peut vous plaire en moi?

— Attendez-vous que je gonfle votre vanité? dit-elle, espiègle.

— Non, je désire seulement entendre la vérité.

— Eh bien! puisque vous voulez le savoir et que vous obtenez ordinairement ce que vous voulez, je vais vous le dire; d'abord, du premier moment — oui, du premier, — j'ai su que vous étiez un homme auquel on pouvait se fier, et depuis, sur l'épave...

— Et depuis, sur l'épave... Continuez, Hélène.

— J'ai compris que je n'aurais peur de rien avec vous à mes côtés, que je passerais volontiers ma vie avec vous. — Elle devint toute rouge. — Là, j'en ai trop dit, beaucoup trop.

Le visage de Lisle s'illumina.

— Hélène, vous vous donneriez à moi avec une confiance absolue? Combien peu je me doutais, en venant dans cette île lointaine, que j'y trouverais une perle sans prix! Vous ne pouvez comprendre la valeur que j'attache à votre amour pour Gilbert Lisle, tel qu'il est, obscur et sans fortune... Je veux voir votre père ce soir même. Je vais le trouver. Je me demande comment il m'accueillera.

— Peut-être vaut-il mieux que je lui parle d'abord, commença Hélène, un peu nerveuse. Je sais qu'il vous estime, mais...

— Vous paraissiez attacher à ce mot « mais » beaucoup d'importance. Pourtant, j'espère qu'il m'écouterera. Je tiens à lui parler moi-même, Hélène.

— En tout cas, ne lui demandez pas que je l'abandonne avant... bien longtemps.

— Qu'est-ce que vousappelez « bien longtemps »?

— Deux ou trois ans; il se trouvera si seul!

— Deux ou trois ans! Et moi, que deviendrai-je?

— Vous n'avez pas de famille?

— J'ai d'abord mon père, qui attend avec impatience le jour où je lui amènerai une fille.

— Le dites-vous sérieusement? J'ai entendu parler

de mères qui désiraient établir leurs filles, mais de pères désireux de marier leur fils, jamais.

— Eh bien ! vous voyez, vous en ferez l'expérience.

— Alors, parlez-moi de votre père. Comment est-il ?

— Il a dépassé la soixantaine. De beaux cheveux blancs encadrent son visage encore frais ; il est plutôt court de taille et de tempérament prompt.

— Vous n'en parlez pas très respectueusement.

— Vous me reprenez toujours, Hélène ; tout à l'heure j'étais paresseux, maintenant je suis un mauvais fils.

— Pardonnez-moi ; je ne sais pas retenir ce que je pense.

— Ne vous en excusez pas : j'aime vos réprimandes. D'ailleurs, la vérité, c'est que j'adore mon père et que nous nous entendons très bien.

— Où habite-t-il et que fait-il ?

— Il habite Paris... la plupart du temps. Je suis sûr qu'il vous aimera.

— Je plais aux vieux messieurs.

Gilbert la regarda avec un scintillement dans les yeux.

— Citez un exemple.

— Le gouverneur, M. Cléry, le docteur Bourgeois.

— Vous lesappelez des vieux messieurs ? Heureux qu'ils ne vous entendent pas. Ce sont des hommes dans la force de l'âge. Peut-être aussi me considérez-vous comme un vieux monsieur ?

— Quelle sottise !... Parlez-moi maintenant de votre mère ?

— Ah ! ma mère ! dit-il avec une expression soudain changée. Ma mère, je l'ai perdue il y a cinq ans. C'était la meilleure mère du monde ; je regrette qu'elle soit morte sans vous avoir connue.

— Je n'ai pas eu, moi, la joie de connaître la mienne ; je garde précieusement sa photographie. Elle était charmante.

— Je sais, dit Lisle, pensif, après un court silence, que le monde attribue volontiers aux gens la valeur qu'ils se donnent. Quand je suis venu à Papeete, uniquement pour le plaisir du voyage et quelques semaines de vacances, je ne me doutais pas que j'allais être pris pour de la fausse monnaie par la directrice de la Propagation du Scandale.

— Vous parlez de M<sup>me</sup> Decluze ?

— Oui. Parce que je me suis dérobé quand elle a voulu savoir tout ce qui me concernait : mon âge, ma position de fortune, ma religion, elle m'a pris pour un « hors-la-loi » et a jugé que je ne pouvais être admis dans la bonne société. Je m'en suis amusé. Croyez-vous que si j'étais le personnage qu'elle imagine, j'aurais l'effronterie de me présenter à votre père et de lui dire : « Je n'ai ni profession, ni fortune, ni avenir, donnez-moi votre fille unique, votre trésor » ? Je mériterais qu'il me livrât à la police. Le gouverneur est au courant de tout ce qui me concerne ; Paul Derrien aussi. Vous avez le droit de savoir... Oh ! que je regrette que la Nouvelle-Calédonie ait jamais été découverte ! continua-t-il avec véhémence. Ces six semaines vont me paraître un siècle, surtout en la société de Derrien. Il me faudra avoir avec lui une explication formelle. Je me dégagerais de ma promesse si je ne constituais une sorte de bouclier entre lui et...

Il s'arrêta court, puis :

— Je voudrais être déjà de retour.

— Vous reviendrez ?

Il la regarda avec reproche, puis, étendant la main vers l'est :

— Aussi sûr comme le soleil se lèvera demain là, je reviendrai. Pourquoi doutez-vous de moi, vous qui avez eu confiance avec tant de générosité ?

— Je ne doute pas de vous ; pourtant un pénible pressentiment que je ne puis chasser me serre le cœur. Vous riez de moi, monsieur Lisle ?

— Gilbert, corrigea-t-il.

Elle répéta docilement :

— Gilbert...

— Souvent, j'ai été tenté de me confier à vous, Hélène. Je suis...

— Une voix glapissante l'interrompit :

— Tiens, ce n'est pas M. Arbois ! C'est Hélène et M. Lisle. Qu'est-ce que vous faites ici, tous les deux ? Que pensez-vous ? Il y a une demi-heure que les musiciens se sont retirés.

M. Lisle se redressa de toute sa hauteur et parut sur le point de faire rouler M<sup>me</sup> Decluze jusqu'au bas de la terrasse. Puis il se rapprocha d'Hélène dans une attitude protectrice. Mais la bonne dame, se glissant

entre les deux, l'écarta de sa main grasse et passa le bras de la jeune fille sous le sien.

— Allons, venez ; il est grand temps, pour une jeune personne comme vous, de rentrer chez elle.

Finie, l'heure d'amour au clair de lune. Au revoir, Gilbert et le jeune rêve de bonheur. Hélène fut entraînée le long de l'allée de palmiers, au bras de son mentor, les deux représentants du sexe fort les suivant, Lisle comme un lion dompté, le docteur Bourgeois très amusé de la scène. Il était encore presque jeune lui-même et devinait que l'étranger avait conté fleurette à la belle de l'île.

Une rage sourde dévorait Gilbert. Comment, maintenant, verrait-il ce soir le commandant Davillier ? Toutes les dames quittaient le vestiaire et sortaient en groupe. Il s'arrangea pour être le dernier à souhaiter le bonsoir à son aimée et marcha près d'elle pendant quelques pas.

— Je viendrai demain matin, ou plutôt ce matin, de bonne heure, s'il m'est possible, murmura-t-il. En tout cas, au revoir, chère aimée ; je serai de retour dans six semaines.

Il brûlait de l'embrasser, mais comment le faire sous une batterie de quarante paires d'yeux ?

Bon commandant Davillier ! A trois pas en arrière, il ne se doutait pas des propos que Gilbert Lisle tenait à sa fille ; il ne devinait pas qu'il était le ravisseur prêt à lui enlever son trésor, son unique brebis.

Le brave soldat sans soupçon souhaita au voleur un amical bonsoir, monta en bâillant les marches de son bungalow. D'une voix somnolente, il demanda :

— Eh bien ! petite fille, es-tu contente de ta soirée ?

La « petite fille » le regarda avec affection.

— Oh ! oui, papa, très heureuse !

— Très bien. — Il lui donna le baiser du soir. — Dépêche-toi, maintenant, de te mettre au lit ; il est deux heures : une heure indue pour une enfant et pour un vieux comme moi.

Hélène ne tint pas compte de l'injonction paternelle. Elle entra dans le salon, enleva ses gants et s'enfonça dans un fauteuil. Trop heureuse pour songer à dormir, elle savoura le délicieux présent, revécut chaque moment de la soirée, se répeta chacun des mots échangés avec Gilbert. Dire que cette joie avait été retardée parce

qu'il la croyait fiancée avec Paul Derrien. Paul Derrien ! Elle eut un sourire de mépris.

Elle demeura ainsi une heure, regardant les étoiles, écoutant le bruit de la mer, comblée du bonheur que l'on ne goûte qu'une fois dans la vie.

Elle fut arrachée de sa béatitude par la voix de sa servante lui demandant d'une voix somnolente :

— Mademoiselle ne compte pas se mettre au lit ce soir ?

## XVIII

Paul Derrien ne rentra chez lui qu'à quatre heures du matin. Il avait bu beaucoup de champagne, trop de champagne. L'entretien avec Gilbert Lisle, qui avait eu la patience de l'attendre, en fut d'autant plus orageux.

— Bonsoir, dit-il, voyant Lisle fumant dans un fauteuil ; vous n'êtes pas encore au nid, mon vieux corbeau ?

— Non. Je désire d'abord m'expliquer avec vous.

— Vrai ? dit l'autre, avec un rire forcé. Vous n'allez pas me fusiller, au moins ?

— Non. Je veux seulement vous demander pourquoi vous m'avez dit que vous êtes fiancé avec M<sup>me</sup> Davillier.

— Et qui dit que je ne le suis pas ?

Il se jeta dans un fauteuil et étendit ses longues jambes.

— Elle-même.

— Comment avez-vous eu l'audace de le lui demander et de vous mêler de mes affaires ?

— Audace est un mot dont vous n'avez pas à vous servir vis-à-vis de moi, Derrien. Je n'ai aucun désir de querelle, mais je désire savoir pourquoi vous m'avez trompé. Pour quel motif ?

Le ton ferme et le regard direct de Gilbert l'avaient dégrisé, lui avaient produit l'effet d'une douche d'eau froide. En un éclair, il pesa la situation. Tous deux partaient à la marée, dans quelques heures. Il y avait

dix chances contre une que Gilbert Lisle ne revoie pas Hélène Davillier avant son départ, et sans doute le voyageur rentrera directement de la Nouvelle-Calédonie en France.

— Nous sommes fiancés, affirma-t-il.

— Elle m'a dit que vous ne l'êtes pas. J'ai sa parole contre la vôtre.

— Et laquelle croyez-vous?

— Celle de M<sup>me</sup> Davillier, répondit Lisle, crûment.

— Croire à sa parole contre la mienne! Une jeune fille à laquelle vous n'avez pas parlé dix fois, tandis que vous et moi nous vivons comme des frères depuis des mois! Oh! Gilbert Lisle!

Sa voix exprimait une tristesse infinie et ses yeux bleus s'étaient embrumés.

Gilbert Lisle fut presque ébranlé. L'autre continuait :

— Ne connaissez-vous pas les manières des femmes? Même les plus simples et les plus jeunes ne voient pas de mal à travestir la vérité. N'est-il pas plus flatteur de se faire courtiser par plusieurs amoureux que de les repousser en parlant d'un engagement déjà pris? Si vous avez attaché quelque importance à la petite cachotterie de M<sup>me</sup> Davillier, c'est fâcheux pour vous.

Gilbert n'était pas convaincu. Derrien s'en aperçut et crut utile d'appuyer. Le *Neptune* partait à neuf heures, les deux parties ne seraient plus mises en présence.

— Je vois que vous ne vous fiez pas à ma parole. Si je vous promets de vous donner une preuve avant notre départ, cela vous contentera-t-il?

Gilbert ne répondit pas.

— Je me retire maintenant, dit Derrien; il est quatre heures et je suis rompu. Ne vous laissez pas abattre, mon cher : aucune femme n'en vaut la peine. Elles sont toutes les mêmes, c'est dans leur nature.

Dans sa chambre, Paul appela son serviteur pour lui enlever ses chaussures, se jeta dans un fauteuil et alluma un cigare. Il avait fait front et impressionné Gilbert Lisle. Mais où trouver la preuve qu'il s'était engagé à fournir? Il n'avait en sa possession ni une photographie ni un billet. Il fit travailler son imagination pendant un quart d'heure. Ce fut son serviteur, tournant autour de lui, qui lui fournit une idée.

Abdul était le mari de Fatima, la femme de chambre d'Hélène Davillier. On pouvait en général se fier à

Abdul, quand ses intérêts n'étaient pas en contradiction avec les vôtres.

— Ecoute-moi, Abdul, dit son maître; j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Oui, maître.

— Tu vas sortir tout de suite et te rendre chez le commandant Davillier. Tu verras Fatima — pour une fois, Paul Derrien fut un peu honteux de lui-même, mais il avait brûlé ses vaisseaux. — Tu lui diras qu'elle te remette la bague de M<sup>me</sup> Hélène, pas une bague avec des pierres : celle tout en or qui ressemble à celle-ci — il montrait une chevalière. — J'en ai besoin pour servir de modèle pour un cadeau que je veux faire à « Mademoiselle » ; je la rendrai aujourd'hui. Fais bien attention, Abdul, que « Mademoiselle » ne sache rien. Si la commission est bien faite, tu auras deux grosses pièces d'argent. Si toi où Fatima vous dites un mot, vous n'aurez rien.

Abdul fut ébloui ; son maître n'était pas toujours si généreux.

— Le maître peut compter : moi jamais parler de ses affaires.

— Va tout de suite. Il faut que tu sois rentré pour sept heures. Je ne veux pas te revoir les mains vides, ou tu n'auras rien pour la commission.

— Le maître sera content.

La commission, avec son air de mystère, était du goût d'Abdul, surtout l'appât des deux grosses pièces d'argent était puissant. A sept heures, l'émissaire était de retour, sa tâche accomplie. Il réveilla son maître endormi.

— Abdul apporte le bijou.

— Parfait ! — Paul Derrien se souleva sur son coude, prit la bague tendue, la glissa à son petit doigt.

— Prends toi-même dans mon tiroir les pièces que je t'ai promises.

Abdul ne se le fit pas dire deux fois.

« Une idée de première classe ! pensait le traître. Je vous dois bien cela pour la manière dont vous m'avez traité, mademoiselle Davillier ! Je prendrai soin que vous ne mettiez pas la main sur ce beau M. Lisle, tout disposé à faire l'âne. »

Sur cette résolution, il se leva, s'habilla et se rendit dans le fumoir, où Lisle, prêt à partir, attendait avec

impatience, gardant le faible espoir qu'il pourrait peut-être, avant l'embarquement, échanger un mot avec Hélène.

— Je vous attends depuis longtemps, dit-il.

— A quoi bon? Nous n'avons pas besoin de nous mettre en route avant huit heures et demie. On sait à bord que nous embarquons.

— Je ne pensais pas au *Neptune*, mais à la promesse que vous m'avez faite, à la preuve dont vous m'avez parlé.

— Ah! oui, dit Derrien d'un ton détaché. J'ai quelque chose qui vous convaincera... Ceci vous suffit-il?

Il tendit sa main, en un geste nonchalant.

Lisle jeta un coup d'œil. Sa bague, la bague de l'épave, au petit doigt de Derrien! Il tressaillit comme s'il avait été frappé. Son cadeau à Hélène, la bague dont elle avait promis de ne se séparer jamais, elle l'avait donnée à Paul Derrien! C'était assez c'était trop, beaucoup trop.

— Vous êtes satisfait? demanda Derrien.

— Oui, dit Lisle d'un ton bref.

Derrien vit sa pâleur, l'expression de ses yeux, et pensa que ce bijou emprunté était une maîtresse carte, jouée hardiment. La courte syllabe tombée des lèvres du vaincu lui apporta un immense soulagement; il avait passé la nuit dernière un quart d'heure déplaisant.

Lisle ne passa pas devant la maison du commandant Davillier. Hélène l'avait guetté, toute frémisante de l'attente joyeuse. Souvent elle s'élança à l'entrée de la véranda, chaque fois qu'elle entendait sur la route un pas viril.

Ce fut Louise Faulquier qui vint.

— Le *Neptune* est parti, dit-elle. Venez au séma-  
phore, nous le verrons sortir de la rade.

Mme Decluze, Mme Cordier, Mme Arbois, Mme Cléry, avaient eu la même pensée. Toutes parlaient avec animation de la fête de la veille. Hélène, ordinairement gaie et causante, restait silencieuse. Elle suivait des yeux le paquebot et se disait :

« S'il allait ne jamais revenir! »

Non, non, Gilbert était un homme d'honneur, il n'oublierait pas sa parole.

Elle s'arracha la dernière à la contemplation de la

fumée s'aminçissant; elle avait peine à retenir ses larmes.

M<sup>me</sup> Cléry, la mère de famille au cœur tendre, vint lui prendre le bras en marque de sympathie.

— Il reviendra, chérie, lui promit-elle.

— Oui, il reviendra, murmura Hélène, devenant écarlate.

Mais elle et M<sup>me</sup> Cléry ne pensaient pas à la même personne.

## XIX

Il est inutile de dire que M<sup>me</sup> Decluze avait jugé un devoir de faire circuler sans retard dans la société de Papeete les renseignements reçus sur M. Lisle. Si quelqu'un émettait un doute, elle tirait triomphalement une lettre de son sac à main en expliquant :

— J'ai toujours été bon juge des caractères; en se fiant à moi, on ne peut se tromper.

Après ce préambule, elle lisait :

*Vous me demandez des renseignements sur un M. Lisle, mystérieusement arrivé à Tahiti ces temps derniers, très brun, âgé d'environ trente ans, de taille moyenne et svelte, qui parle avec assurance, mais garde en ce qui le concerne une réserve absolue. Chère Madame, je connais le personnage dont vous tracez si bien le portrait. C'est un capitaine Lisle qui, après une fâcheuse histoire de jeu, a dû quitter l'armée; sa réputation est détestable. Le voilà rendu à Papeete, l'île lointaine lui sert de refuge. Ne lui prêtez pas d'argent et faites savoir aux jeunes fleurs de votre jardin qu'il est marié...*

— Là! qu'est-ce que vous en pensez? concluait la dame.

Dans une de ces occasions, Hélène s'insurgea. M<sup>me</sup> Decluze fut scandalisée :

— Laissez-moi vous dire, Hélène Davillier, que la modestie d'une jeune fille devrait lui interdire de prendre la défense d'un réprouvé.

— M. Lisle n'est pas un réprouvé. Je sais que vous vous trompez, Madame.

La dame s'enflamma :

— Alors, expliquez-moi sa fuite dès qu'il a su que j'étais renseignée. Je le lui ai dit en face. Je ne dis jamais dans le dos des gens ce que je ne dirais pas devant eux. (Hum ! hum !) C'est une coïncidence frappante que, moins de douze heures après, il ait quitté les lieux. Il ne se montrera plus ici, vous pouvez me croire. Après tout, nous devons nous féliciter de ce qu'il n'ait pas causé grand dommage. Il ne laisse pas de dettes, autant que je sache, et ni vous ni Louise Faulquier n'avez perdu votre cœur.

Hélène devint très pâle, et sa voix tremblait quand elle affirma :

— Eh bien ! je ne le juge pas comme vous, Madame, et je ne le ferai jamais. Avez-vous oublié comment il s'est conduit sur l'épave ?

— Oublié ? Jamais rien ne sort de ma mémoire. Si je ne m'étais enroulée à crier au secours, vous auriez été assassinés, M. Lisle et vous, dans cette cabine. Je vous avais bien dit de ne pas descendre ; vous avez vu ce qui est arrivé.

Le gouverneur et M<sup>me</sup> Arbois étaient les seuls qui n'avaient pas entendu l'histoire. Le gouverneur se vantait d'une promptitude de mouvements toute militaire, même s'il s'agissait de battre en retraite. Chaque fois que M<sup>me</sup> Decluze avait voulu exhiber la fameuse lettre, maintenant presque en pièces, il s'était esquivé. Les Arbois étant des amis de M. Lisle furent les derniers à entendre parler du scandale.

Une quinzaine après le départ du *Neptune*, le gouverneur donna un de ses dîners habituels qui réunissaient une vingtaine de convives. Après le dîner, pendant que les hommes s'arrêtaient au fumoir, les dames se rendirent au salon.

Les sujets courants épuisés, la conversation revint au thème toujours en faveur : M. Lisle. M<sup>me</sup> Cordier, assise près de M<sup>me</sup> Arbois, mit sans le vouloir le feu aux poudres en exprimant le regret que M. Lisle fût un personnage si différent de ce qu'elle s'était imaginé.

Encouragée par quelques questions de sa voisine, elle dévida l'histoire entière. M<sup>me</sup> Arbois écoutait, gardant une attitude glaciale. Quand la conteuse s'arrêta, elle demanda d'un ton grave :

— Comment savez-vous ceci?

— Oh ! tout le monde le sait : l'histoire a fait le tour de la place. M<sup>me</sup> Decluze a tout appris par une lettre.

— Madame Decluze, dit M<sup>me</sup> Arbois, d'une voix claire et pénétrante, d'où tenez-vous cette histoire que vous racontez à chacun sur M. Lisle ?

Cette déclaration de guerre arracha la dame à la somnolence qui la gagnait dans son vaste fauteuil. Elle répondit, de sa voix claironnante :

— Je n'ai dit que la vérité, Madame, et vous êtes bienvenue à l'entendre, quoiqu'il s'agisse d'un de vos amis.

— Dans ce cas, je vous serais reconnaissante de me la répéter, dit M<sup>me</sup> Arbois avec une froide politesse.

Les autres dames échangèrent des regards : elles allaient avoir le plaisir d'assister à un duel. M<sup>me</sup> Arbois n'avait jamais baissé pavillon devant M<sup>me</sup> Decluze ; elle ne le ferait pas ce soir.

— Je me suis toujours doutée que M. Lisle avait des torts à se reprocher, dit l'informatrice. Les gens qui n'ont rien à cacher n'ont pas honte de parler de ce qui les concerne ; personne n'a jamais arraché un mot à ce monsieur, quoique les encouragements ne lui aient pas manqué. Je sais qu'il a été dans l'armée ; je sais qu'il est sans ressources, couvert de dettes ; je sais...

M<sup>me</sup> Arbois, toujours calme, coupa le flot des dénonciations :

— Citez-moi les faits sur lesquels vous vous appuyez.

Du regard, M<sup>me</sup> Decluze pulvérisa son ennemi :

— J'ai reçu une lettre que vous pouvez lire : c'est un tricheur, un noceur, et, pour tout finir, il est marié.

— C'est faux, déclara M<sup>me</sup> Arbois avec calme. Toutes ces accusations sont fausses. Je puis vous dire que notre ami n'est pas l'original de votre portrait flatteur.

— Et moi je vous dis qu'il l'est ! J'en ai la preuve.

M<sup>me</sup> Decluze s'était échauffée. On osait la contredire ! Il fallait réduire en poussière l'adversaire hardie :

— J'ai tous les détails ici — elle frappait son sac de sa main grasse. — Et qu'avez-vous à dire là contre, je vous prie ?

— Je vous oppose ma parole, et je crois qu'elle suffit, répliqua M<sup>me</sup> Arbois, gardant le même calme.

M<sup>me</sup> Decluze eut un rire décisif :

— Les paroles ne comptent pas.

— Dois-je comprendre que vous ne croyez pas à la mienne ?

— Oh ! je n'ai jamais douté que vous pourriez nous dire beaucoup de choses sur un homme... qui est votre ami.

M<sup>me</sup> Arbois se contenta de sourire.

— Vous dirai-je qui est M. Lisle ? Je n'en avais pas l'intention, car il m'avait demandé le silence. Je le connais depuis des années : c'est un ami d'enfance et l'ami de mes frères.

— De vos frères ! répéta M<sup>me</sup> Decluze, les yeux au plafond.

— Ce n'est plus à vous que je m'adresse, Madame, c'est à toutes ces dames, déclara M<sup>me</sup> Arbois, gardant une merveilleuse possession d'elle-même. Mes frères étaient à Saint-Cyr en même temps que lui. C'est le vicomte Gilbert Lisle de Keroual, le fils du comte de Keroual, un des grands propriétaires fonciers de Bretagne.

M<sup>me</sup> Decluze était devenue couleur carotte, et ses yeux semblaient lui sortir de la tête. Elle articula péniblement :

— Alors, pourquoi cette mascarade ?

— Il n'y a eu aucune mascarade, et Gilbert Lisle vivait sous son propre nom. Il a donné sa démission de l'armée pour aider son père vieillissant dans la gestion très lourde de ses propriétés. Il s'occupe lui-même et dirige très activement l'exploitation de ses domaines ; il vit tout près de ses fermiers, qui le regardent comme un ami ; il les guide dans leurs travaux ; tous, autour de lui, vivent dans une aisance que sans lui ils n'auraient jamais connue. Il aime les voyages, qui sont souvent des voyages d'études. Tahiti était un monde nouveau ; il y est venu pour quelques semaines, et, retenu par son charme, il y est resté plusieurs mois.

— Et qui est l'autre Lisle, je vous prie ?

— Un parent éloigné... Il y a souvent dans les familles une brebis galeuse.

— Pourquoi ne nous a-t-il pas fait connaître sa position ?

— Parce qu'il n'y attache pas lui-même une très haute importance; il estime que la valeur personnelle compte beaucoup plus. Il a pu le constater ici, n'est-ce pas, Madame? — M<sup>me</sup> Arbois eut un rire ironique. — Pour une fois, il a vécu dans le palais de la vérité.

— Je me demande quel agrément il trouvait dans cette île perdue, dit M<sup>me</sup> Cordier.

— L'agrément de la liberté absolue. Ici, il n'avait personne à ses trousses. A Paris, où son père, qui aime le monde, habite l'hiver un très bel hôtel, vous pouvez vous imaginer si l'on courrait après lui, un jeune vicomte à marier, très riche. Les invitations pleuvaient; il aurait pu dîner hors de chez lui chaque jour de l'année. Ici, il était délivré de ces poursuites. En tout cas, je puis dire qu'il gardera un excellent souvenir de Tahiti et des amis qu'il y a rencontrés.

Pauvre M<sup>me</sup> Decluze, humiliée et navrée! Elle avait pour les gens titrés et riches une particulière considération, et elle avait perdu l'occasion de nouer des relations d'amitié avec un futur comte, grand propriétaire. Elle lui avait offert de payer ses photographies.

M<sup>me</sup> Faulquier aussi pensait avec remords à l'occasion perdue. Le docteur Bourgeois se frottait les mains et se vantait d'avoir toujours deviné que le « photographe » était un prince déguisé.

M<sup>me</sup> Decluze donnait l'impression d'un pantin désarticulé. Aussitôt que son amour-propre jugea le délai suffisant, elle se leva :

— Gouverneur, votre café trop fort m'a donné une affreuse migraine. Je suis obligée de rentrer.

Le gouverneur l'escorta poliment jusqu'à la porte, sachant bien, comme tous, que le café n'était pas la cause du malaise.

## XX

Paul Derrien ayant donné à son compagnon la preuve qu'un engagement existait entre lui et Hélène Davillier sut avoir atteint son but. Ce qui lui déplut davantage, ce fut de voir Lisle s'approprier tranquillement la bague et la mettre dans sa poche de gilet.

— Ah ! mais, protesta-t-il, rendez-moi ma propriété !

— Non, dit Lisle d'un ton déterminé ; c'est à moi que cette bague appartenait d'abord, et puisqu'elle me revient dans les mains, je la garde.

Derrien devint rouge de colère.

— Je l'ai trouvée sur l'épave, continuait l'autre, et je l'ai donnée à M<sup>me</sup> Davillier, qui paraissait y tenir ; mais puisqu'elle vous l'a passée, je vois que c'était un caprice d'un instant. Si elle vous demande ce que vous en avez fait, vous lui direz que vous me l'avez montrée et que je l'ai reprise.

Cette main-mise sur le bijou déconcerta Derrien. Il n'avait pas eu la pensée de se l'approprier et comptait bien, après s'en être servi pour ses fins, la faire rendre par la même voie à Hélène avant qu'elle se fût aperçue de sa disparition. L'acte de Lisle faisait de lui un voleur.

Il s'emporta, injuria ; il eût aussi bien pu s'adresser à un roc : Lisle restait impassible ; de plus, le temps pressait, le départ du bateau était imminent.

Quand Hélène Davillier s'aperçut dans la matinée de la disparition du bijou, elle le rechercha fiévreusement. Fatima fut désolée quand elle vit « Mademoiselle » pleurer ; elle regretta surtout de ne pouvoir empocher la forte récompense promise à qui lui rapporterait le précieux bijou. Elle savait bien, en bouleversant la chambre, que la peine était inutile. La bague était sur la route de la Nouvelle-Calédonie.

Les passagers à bord du *Neptune* ne manquèrent pas

de voir l'attroupement au pied du sémaphore. Des signaux furent échangés, des mouchoirs agités, des chapeaux soulevés. Celui de Gilbert Lisle ne quitta pas sa tête, sa main restait crispée sur sa poche. La devise « Aime et reste fidèle » lui semblait une amère moquerie. Cette chevalière était un gage qui portait malheur. La nuit dernière, Hélène Davillier lui avait paru l'incarnation de la simplicité, de la loyauté, en contraste frappant avec les sirènes de Paris qui courtisaient son nom et sa fortune. Jamais, jamais plus il ne se fierait à une femme, à des yeux candides...

La Nouvelle-Calédonie ne lui offrit aucun intérêt, et la société de Paul Derrien lui était devenue insupportable. Jusqu'à présent, il avait tiré de chacun de ses voyages un enrichissement de l'esprit. Dans ses dispositions actuelles, il n'avait qu'un désir : rentrer chez lui, reprendre des occupations qui lui apporteraient peut-être l'oubli... Après tout, pensait-il, il n'avait rien perdu. La perle qu'il avait cru découvrir n'était qu'une perle fausse, le bijou précieux n'était que du toc. Il aurait pu pardonner de la coquetterie, mais un mensonge délibéré, proféré sans rougir ni hésiter, jamais !

Le paquebot qui, après avoir touché l'Australie, le ramènerait en France, venait d'apporter le courrier. Paul Derrien lisait ses lettres. Soudain, il poussa une exclamation qui fit son compagnon lever les yeux et demander :

— Qu'y a-t-il?

— Une chose énorme ! Une lettre du docteur Bourgeois qui m'annonce la mort de ce pauvre commandant Davillier.

— Il est mort ! s'exclama Gilbert, saisi.

— Oui ; écoutez :

*Avant-hier, Davillier s'était rendu au champ de tir pour surveiller des exercices ; en voulant sauver un enfant qui traversait la ligne de feu, il a été lui-même frappé d'une balle en plein cœur. Nous sommes tous bouleversés. Sa pauvre fille est si abattue que vous auriez peine à la reconnaître.*

— Le choc a dû être terrible pour elle, dit Gilbert. Personnellement, je suis peiné de la mort de ce bon

Davillier, très peiné. Naturellement, vous allez rentrer tout de suite à Papeete.

— Pourquoi? demanda Derrien, hors de ses gardes.

— Pourquoi? Je ne m'attendais pas à vous entendre poser la question. Elle...

— Ah! oui, oui! Je comprends votre pensée... Naturellement, naturellement.

Un long silence suivit.

— Voici un matelot qui vient au-devant de vous, dit soudain Derrien. Nous ferions bien de nous approcher.

Une heure plus tard, il reprenait seul le chemin de son habitation. Arrêté sur la hauteur dominant la jetée, il éprouvait une bizarre sensation. Sa conscience depuis si longtemps endormie lui faisait entendre qu'il s'était mal comporté envers Gilbert Lisle, Lisle qui avait toujours agi en ami, qui avait supporté en homme le coup qu'il lui avait infligé, qui avait accepté sans discussion son faux témoignage et depuis n'avait pas prononcé une fois le nom d'Hélène Davillier.

Paul Derrien prenait légèrement les peines des autres. Jugeant d'après lui-même, il était convaincu qu'un chagrin d'amour ne durait pas plus d'une semaine.

« Après tout, se disait-il, en marchant les mains dans les poches, je lui ai rendu service. Une enfant sans le sou qu'il aurait ramassée en Océanie, ses amis en auraient fait des gorges chaudes. Oui, Gilbert de Keroual, vous pouvez faire mieux que ça et choisir votre future comtesse dans une plus haute sphère sociale. Je suis sûr que ce brave Davillier ne laisse rien, et pour mon compte je n'épouse pas... »

Le digne chevalier ne rentra pas à Tahiti une heure plus tôt qu'il n'en avait l'intention.

La nouvelle de la mort du commandant Davillier n'était que trop vraie. Se précipitant dans la ligne de tir pour arracher à la mort une petite fille imprudente, il avait été lui-même atteint. La mort avait été instantanée.

Ce fut dans la colonie un deuil général.

— Notre pauvre ami! disait le docteur Bourgeois, n'essayant pas de cacher ses larmes. Sa mort, un acte de dévouement, a été le couronnement de sa vie, vouée au service des autres.

Qui annoncerait à Hélène la terrible nouvelle? Personne n'avait le courage de s'en charger, tous savaient l'affection profonde qui unissait le père et l'enfant. Ce matin encore, avec quel tendre sourire elle lui avait dit:

— Revenez bientôt, papa chéri!

Le gouverneur et M<sup>me</sup> Cléry acceptèrent la pénible mission.

Dès qu'elle les vit entrer, Hélène devina qu'un malheur était arrivé à son père.

— Il est blessé, dit M<sup>me</sup> Cléry, prenant la jeune fille dans ses bras. Préparez-vous à souffrir, ma chère petite amie...

— Je veux aller à lui tout de suite!

— Non, ma chérie, il vous faut attendre ici. C'est ici qu'on le ramène.

— Est-il..., est-il..., balbutia Hélène, étouffée par ses sanglots.

— Oui, ma petite amie, il est allé recevoir la récompense de sa belle vie.

— Mon père, mon père...

Elle perdit connaissance.

Le gouverneur voulut s'occuper lui-même de tout ce qui concernait les funérailles. Elles furent belles et touchantes par le concours de toute la population.

Chacune des dames offrit à la jeune fille si durement frappée un asile, une famille. M<sup>me</sup> Decluze se montra maternelle et eût été fière de recevoir l'orpheline.

Ce fut l'hospitalité de M<sup>me</sup> Cléry qu'Hélène accepta. Le bungalow si gai, au flanc de la colline, demeura désert.

## XXI

Les jours s'écoulèrent; peu à peu, Hélène se résigna à sa vie solitaire. Ses amis ne cessaient de l'entourer, de lui donner des marques d'affection.

— Ne dites pas que vous êtes seule au monde, chère petite amie, lui dit un jour M<sup>me</sup> Cléry; vous savez bien que vous ne serez pas seule longtemps.

Le visage d'Hélène se colora vivement. Maintenant elle n'osait plus penser à Gilbert, le souvenir de son père devait seul occuper son cœur, son deuil lui enlevait le droit d'envisager le bonheur.

M<sup>me</sup> Cléry avait remarqué la rougeur de la jeune fille; elle se trompa sur la cause.

Le règlement de la succession du commandant apporta une surprise. Non seulement le défunt ne laissait aucune dette, mais on trouva dans ses papiers plusieurs reçus de sommes, quelques-unes importantes, prêtées à des débiteurs décédés ou insolubles. Jamais il n'avait su refuser un service à un ami dans la détresse, jamais non plus il n'avait songé à une réclamation, et ses obligés avaient été encore plus oubliieux que lui. Ce n'était que tout dernièrement, depuis sans doute qu'il attendait la venue de sa fille, qu'il avait commencé à faire des économies. Ses placements ne constituaient qu'un petit capital qui ne donnerait à l'orpheline que quelques centaines de francs de revenus.

— Je sais qu'il avait l'intention de prendre une assurance sur la vie, déclara M<sup>me</sup> Decluze.

— Que ne l'a-t-il fait! s'attrista le trésorier Cléry. Que va devenir cette pauvre enfant? Je sais qu'elle a écrit à des parents, en France.

— Espérons qu'ils s'occuperont de son avenir! soupira à son tour M<sup>me</sup> Decluze. Elle est bien jolie, mais la beauté sans dot...

— Ma femme croit qu'elle n'aura pas à aller loin pour trouver un mari.

— J'entends ce que vous voulez dire. Entre vous et moi, cet oiseau-là, je ne l'ai jamais bien jugé : ce n'est qu'un geai qui ne se soucie que de son propre plumage.

M<sup>me</sup> Cléry devait se rendre en France au mois de mars ; il fut convenu que M<sup>me</sup> Davillier l'accompagnait. M<sup>me</sup> Chalins, la sœur de son père, lui offrait de la recevoir.

Au fond, M<sup>me</sup> Cléry espérait que la jeune fille resterait à Tahiti. M. Derrien devait y revenir par le prochain paquebot.

M<sup>me</sup> Decluze, qui aimait Hélène à sa manière, attendait aussi avec curiosité le retour du bel Apollon. Un mariage à Papeete, c'était un événement rare, et, en dépit de la simplicité avec laquelle celui-ci serait célébré — s'il avait lieu, — ce n'en serait pas moins une distraction fort prisée.

En rentrant chez elle, elle rencontra Abdul, le serviteur de M. Derrien.

— Avez-vous des nouvelles de votre maître ? demanda-t-elle. Quand l'attendez-vous ?

— Ce n'est plus mon maître. Quand lui s'embarquer, moi lui ai dit : « Je quitte la place. »

— Vous avez fait fortune ?

— Moi jamais voler le maître, lui trop mal commode à servir.

— Et M. Lisle ?

— Oh ! M. Lisle, tout à fait gentil. Lui beaucoup d'argent.

— Comment le savez-vous ?

— Lui tout payer : les gages, les provisions, et tout, et tout.

— Que disait M. Derrien ?

— Lui rire, lui content. « Vous beaucoup d'argent, il disait à M. Lisle ; moi, pauvre diable. » Mais pauvre diable pas commode : jeter à la tête ses souliers ou les bouteilles, et pas d'argent à donner.

Ce côté du caractère de Paul Derrien fut pour M<sup>me</sup> Decluze une révélation que d'ailleurs elle garda pour elle.

Il y avait maintenant deux mois de la mort du commandant Davillier. Hélène recommençait à sortir un peu, et les deux mots de Lisle au moment de son départ : « Je reviendrai ! » commençaient à luire devant elle comme un phare à l'entrée du port.

Ses amies continuaient à l'entourer beaucoup. Ce jour-là, M<sup>me</sup> Arbois lui avait demandé de passer la journée chez elle. Toutes les deux cousaient dans le salon frais, quand M. Arbois entra vivement dans la pièce.

— La poste est arrivée, dit-il. Voici le courrier.

Si tous les deux n'avaient été si occupés des lettres reçues, choses rares et précieuses, ils n'auraient pas manqué de remarquer la rougeur brûlante d'Hélène, à laquelle succéda aussitôt une extrême pâleur.

— A propos, dit après un instant le capitaine, Derrien est revenu par le paquebot, je l'ai rencontré sur le quai.

Hélène retint son souffle, son cœur s'arrêta de battre.

— Et Gilbert Lisle, demanda M<sup>me</sup> Arbois, l'avez-vous vu aussi?

— Non ; il est rentré en France, ou plutôt il s'est d'abord embarqué pour le Japon, qu'il désire visiter.

— Ah ! je pensais bien que nous ne le reverrions plus ; c'était un oiseau de passage.

Hélène, courbée sur son ouvrage de couture, essayait de garder bonne contenance.

M<sup>me</sup> Arbois ouvrit une enveloppe :

— Justement une lettre de lui !

Elle avait par hasard les yeux sur Hélène ; elle fut frappée de sa pâleur, de l'expression d'attente de son visage tourné vers elle. M<sup>me</sup> Arbois éprouva une soudaine appréhension. Hélène aurait-elle donné son cœur à Gilbert ? Était-ce elle l'attraction qui avait retenu le voyageur à Papeete ?

— Que vous dit-il ? demanda l'officier. Lisez sa lettre.

— Voici :

*Chère amie, ayant changé mes plans et ne retournant pas à Tahiti, je vous adresse mes adieux et vous prie de me faire le plaisir d'accepter mon petit bateau à voiles. Vous le trouverez d'un maniement très facile. Je lègue mes filets et tout mon attirail de pêche à votre tendre époux. Je pars pour le Japon et rentrerai par San-Francisco. J'espère que nous nous reverrons en France avant longtemps. Affectueuses amitiés pour vous deux et bons souvenirs autour de vous.*

— Jour de chance ! Ce bateau de Gilbert, c'est juste ce qui vous convient, Jeanne, et son attirail de pêche

me fait le plus grand plaisir. Un chic type, ce Gilbert! J'avais du regret de son départ; ma foi, ceci me console.

Quelle consolation recevrait Hélène? Epave de la vie, elle était une fois de plus livrée à ses vagues méchantes. A ce moment, elle comprit avec quelle ardeur elle s'était raccrochée à la promesse faite: « Je reviendrai. »

Frappée au cœur, il lui fallut pourtant garder bon visage. M<sup>me</sup> Arbois, devinant sa peine, aurait voulu s'approcher d'elle, lui passer son bras autour du cou et lui dire: « Ouvrez-moi votre cœur, petite amie. » Le calme apparent de la jeune fille la retint. Ce ne fut qu'au moment de la reconduire chez elle, quand toutes deux contemplaient le soleil déclinant, qu'elle trouva le courage de lui murmurer :

— Ma chère Hélène, vous savez que je suis votre amie, et pas seulement de nom. Si vous aviez quelque peine comme en ont souvent les jeunes filles, il faudrait venir à moi pour que je la partage, je voudrais être pour vous un appui.

Hélène lui sourit, secoua la tête et ne fit pas d'autre réponse. Tout l'après-midi, elle avait été sur la roue, répondant avec bonne grâce aux louanges que, pendant le dîner, le capitaine avait faites de Gilbert Lisle.

— Je sais maintenant pourquoi Hélène a refusé le lieutenant Verdier, dit Jeanne Arbois à son mari, en rentrant.

— Elle l'a trouvé trop jeune?

— Non, grand nigaud! Elle aime Gilbert Lisle.

— Qu'est-ce qui vous a mis cette idée dans la tête? Vous êtes aussi romanesque que si vous n'aviez que vingt ans, au lieu de...

— Pas de chiffres: les feuilles les répéteraient. Il me suffit de me rappeler les faits: il l'a arrachée à la tempête, il lui a sauvé la vie sur un vieux navire. Plusieurs fois je l'ai entendu déclarer qu'elle était charmante, et vous savez qu'il n'est pas indulgent pour les femmes. Enfin, au moment de son départ pour Nouméa, il m'a avoué qu'il donnerait beaucoup pour être dispensé de ce voyage. Je me rappelle aussi sa promesse: « Je vous reverrai bientôt. » Je ne sais plus que penser. Derrien nous donnera sans doute l'explication.

— Derrien a lui-même l'intention de l'épouser.

— Non. Cela l'amusait de courtiser une jolie fille. Je le connais bien. Maintenant qu'elle est orpheline et sans dot, il ne songe pas plus à l'épouser qu'à faire un voyage dans la lune.

## XXII

Quelques jours après son retour, sans hâte marquée, Paul Derrien se présenta chez M<sup>me</sup> Cléry pour voir M<sup>me</sup> Davillier. M<sup>me</sup> Cléry avait souvent pensé que l'ingénieur serait un très beau parti pour la jeune fille, à laquelle il accordait une attention marquée avant son voyage. Le mariage allait se faire très rapidement. Avec cette idée, elle s'arrangea pour laisser aux jeunes gens le temps d'un tête-à-tête.

M. Derrien murmura quelques mots de regrets polis et conventionnels, puis parla avec animation de ce « sale trou de Nouméa ». Tout en parlant, il étudiait Hélène et constatait qu'elle avait beaucoup changé. Sa jeune beauté si fraîche s'était fanée comme une fleur sur laquelle a passé l'orage; il se réjouit de n'avoir jamais songé à elle sérieusement et se félicita aussi d'avoir empêché Lisle de commettre, les yeux fermés, une fâcheuse imprudence.

Apollon était doué d'une facilité de parole qui lui permettait de débiter de façon nébuleuse de tendres propos qui ne l'engageaient pas et lui laissaient la liberté de retirer au moment voulu sa tête du nœud coulant, sans blesser sa victime. Lisle, tout d'une pièce, n'avait pas l'habitude du jeu et n'aurait pas su le conduire. Qu'allait faire cette jeune personne sans fortune? Se placer comme gouvernante, ou donner des leçons de musique? Derrien approuvait beaucoup les jeunes filles qui savent se rendre indépendantes.

— Je suppose, dit-il, que vous avez été étonnée des nouveaux projets de Lisle.

— Oui, dit Hélène, avec un calme parfait.

— Il m'a quitté à Nouméa. C'est un garçon excéntrique; personne ici ne se doutait qu'il est grand propriétaire en Bretagne et très entouré à Paris, où son père garde un domicile.

Hélène ne répondant pas, Apollon continua :

— On le considère comme une bonne prise, mais il n'est pas facile de lui plaire.

— Pas facile, répeta-t-elle, avec une indifférence absolue.

— Je suis tenté de rire quand je pense à l'accueil que lui faisait M<sup>me</sup> Decluze et aussi les autres. Tous affectionnaient le dédain; je vais prendre ma petite revanche.

— Je pense que beaucoup ne le dédaignaient pas, protesta Hélène, les yeux en flammes.

— Vous peut-être ne le faisiez pas. Vous n'avez jamais maltraité que moi. Lisle m'avait fait promettre de garder son secret. Il voulait être accepté dans la société pour sa valeur personnelle; une naïveté. Je ne crois pas qu'il soit tenté de renouveler l'épreuve. On l'a laissé en bas de l'échelle; c'était nouveau pour lui.

— Je le crois.

— Je me suis souvent étonné de la vie en dehors de toutes les conventions qu'il menait ici. Bien des fois, je me suis demandé ce qui le retenait. Personnellement, j'étais heureux de sa société; je regrette son départ.

— Naturellement, sa présence était agréable, approuva Hélène.

— Il était fait pour être pauvre, reprit Apollon. Il est plein d'énergie et de ressources, avec des goûts de Spartiate. Dix fois par jour, j'aurais voulu changer avec lui.

— Vous auriez gagné au change, dit la jeune fille, sèchement.

La réponse, et surtout le ton, irrita l'auditeur, qui trouva sur-le-champ sa vengeance :

— Son père est furieux qu'il prolonge son voyage autour du monde. Il désire le marier et l'établir.

— Vraiment?

— Je crois qu'il lui garde une héritière dans sa manche. Je voudrais que mon papa eût été aussi prévoyant.

— Sans doute sait-il que vous êtes très capable de découvrir vous-même un trésor, dit Hélène avec une touche d'ironie.

Paul Derrien affecta de rire. Peu habitué à s'entretenir railler, il était mortifié. Il regarda la pendule et se leva brusquement.

— Il est grand temps que je me retire. Je ne me doutais pas qu'il était si tard. Ainsi, vous partez mercredi? Si je peux, je vous reverrai avant votre départ; sinon, au revoir. J'espère que nous nous retrouverons quelque jour en France.

Hélène ne fit aucun cas de la suggestion; elle se contenta d'incliner légèrement la tête :

— Au revoir, monsieur Derrien.

Apollon s'éloigna en hâte exagérée.

« Elle a bien mauvaise mine, pensa-t-il, et elle a été bien revêche. Je ne suis pas loin de croire qu'elle avait peut-être un faible pour Lisle. »

Le mercredi suivant apporta les lettres de France et emmena M<sup>me</sup> Cléry et Hélène Davillier. Toute la société de l'île était venue sur le quai pour assister au départ des voyageuses. Les dames leur apportaient des livres, des fleurs, des fruits.

Paul Derrien s'était abstenu, et M<sup>me</sup> Cléry fut outrée de sa défection; elle se garda d'en parler à sa compagne et pensa qu'elle n'avait jamais vu une jeune fille supporter une déception avec plus de courage. Quelle dignité! Quelle force!

Les hélices commençaient à frapper l'eau, les vedettes s'éloignaient du bord; les mouchoirs s'agitèrent. *Le Tropiques* était parti.

Hélène, appuyée sur le bastingage, répondait aux signes d'adieu. Elle les avait tous aimés, ces amis qu'elle quittait; ils avaient tous été bons pour elle. Même la vue dernière du large chapeau de M<sup>me</sup> De-cluze lui causa un regret inattendu.

Les collines, les bois, la mer qui baignait l'île, lui paraissaient plus aimables que jamais. Là-bas, elle distinguait encore la place du cimetière où son père adoré dormait son dernier sommeil.

Tout s'évanouit. Elle ne reverrait plus que dans ses rêves ce doux paradis. Elle descendit dans sa cabine, s'étendit sur sa couchette et pleura longtemps.



## XXIII

M<sup>me</sup> Cléry, qui venait seule en France avec ses enfants, son mari ne devant la rejoindre que plus tard, son absence de Papeete devant être moins prolongée, supportait mal la mer. A peine à bord, le roulis du bateau, quoique léger, l'incommoda si fort qu'il lui fallut descendre à sa cabine et s'y tenir. Les deux jeunes garçons, André et Gérard, restèrent à la charge d'Hélène, que la mer n'éprouvait pas. S'occuper sans cesse de ces enfants pleins de vie et de curiosité, intéressés par tout ce qu'ils voyaient à bord, fut pour la jeune fille une diversion salutaire.

Les passagers du *Tropiques* étaient peu nombreux et aimables ; tous, avec la familiarité qu'engendre la vie à bord, eussent volontiers entouré cette jeune fille en grand deuil, si belle, si distinguée et paraissant si triste. Son deuil était trop récent, son chagrin trop profond, et aussi l'appréhension de l'avenir trop vive pour que l'orpheline répondît autrement que par une attitude polie aux avances qui lui étaient faites. Il lui eût été pénible de se mêler aux distractions ingénieusement organisées pour tromper la longueur du temps, aux sauteries ou aux concerts du soir.

Le jeune commissaire du *Tropiques*, Philippe Lambert, avait vite remarqué M<sup>me</sup> Davillier ; la curiosité toujours en éveil des deux jeunes Cléry lui avait fourni une occasion excellente d'approcher la belle passagère discrète. Bientôt, Hélène le trouva très fréquemment près d'elle. Il avait à lui dire les noms des îles devant lesquelles le paquebot allait passer, lui décrire leurs particularités, ou tout bonnement parler du temps qu'il faisait ou que la météo annonçait, quand il n'avait pas autre chose à raconter. Les sujets, d'ailleurs, ne lui manquaient pas ; le commissaire prêtait à André, passionné de lecture, des livres à sa portée, choisis pour lui à la bibliothèque du bord. Il faisait à Gérard, audi-

leur attentif, le récit d'amusantes aventures de mer plus ou moins authentiques.

M<sup>me</sup> Cléry, que l'accoutumance avait rendue plus solide, passait avec Hélène et ses enfants la plus grande partie de la journée sur le pont. Elle eut tôt fait de remarquer l'attitude du jeune officier et de l'interpréter. Elle jugea tout naturel qu'il fut tombé sous le joug du charme de sa compagne de voyage, mais ne sut si elle devait s'en réjouir pour le jeune amoureux, qu'attendait sans doute une déception. Hélène, sous le coup de l'abandon cruel de Paul Derrien — du moins le pensait M<sup>me</sup> Cléry, — serait peu disposée à écouter un nouveau soupirant. Et pourtant l'avenir, sous la dépendance d'une tante peu sympathique et ayant deux filles à marier, paraissait dépourvu de promesses.

Le paquebot avait traversé, sous un ciel lourd, le canal de Panama, s'était arrêté à Cristobal, journée de détente pour tous. Il avait maintenant repris sa route et, à bonne vitesse, se dirigeait vers la France. Il y serait dans quelques jours.

Plus qu'une semaine... S'il ne parlait pas, Philippe Lambert laisserait pour toujours s'envoler le rêve. M<sup>me</sup> Davillier se montrait aimable, gracieuse, et pourtant jamais n'avait paru même se douter du sentiment profond qu'elle avait inspiré. Appuyé sur la rambarde, les yeux sur la mer éclairée par la lune et par le rayonnement d'innombrables étoiles, le jeune commissaire, ressassant mélancoliquement cette pensée, se demandait s'il oserait jamais poser la question dont dépendait son avenir. Prendrait-il M<sup>me</sup> Cléry pour intermédiaire? Ne serait-il pas lui-même le meilleur avocat de sa propre cause? Il avait à offrir sa position honorable, et derrière lui une excellente famille dans une situation de fortune aisée.

— A quoi penses-tu? demanda soudain près de lui une voix enfantine.

— Oh! le petit indiscret! répondit une autre voix, très douce. Venez, Gérard : votre maman vous appelle pour aller au lit. Je vais vous conduire.

— Oh! je saurai très bien aller seul. Tu peux rester, toi, Hélène, tenir compagnie à M. Lambert.

— Oui, restez, Mademoiselle, pria le jeune homme d'une voix sérieuse.

Hélène eut l'intuition de la gravité de l'entretien qui allait suivre.

Un frémissement la parcourut. Prise au dépourvu, comment allait-elle répondre pour ne pas causer de peine? Elle ne songea même pas à la possibilité de partager un nouvel amour. Son cœur était mort. Gilbert Lisle l'avait tué.

Pourtant elle s'accouda près du jeune homme; refuser son invitation eût été une impolitesse.

Délicatement, Philippe posa sa main sur celle d'Hélène. Celle-ci se dégagea sans affectation.

Légèrement troublé, il commença :

— Mademoiselle, il y a déjà plusieurs jours que j'éprouve l'ardent désir de vous ouvrir mon cœur, un cœur plein de vous. Depuis que j'ai la joie de vous connaître et de vivre un peu près de vous, j'aspire à resserrer cette intimité par des liens plus forts et plus doux. Je serais trop heureux si vous acceptiez de devenir la compagnie de ma vie. Près de vous, je me sentirais devenir chaque jour meilleur et plus digne.

— Il vous suffira pour ceci, monsieur Philippe, de suivre la voie dans laquelle vous vous êtes engagé, de continuer d'obéir à votre noble nature.

— Oh! si vous saviez l'aide qu'apporte à l'homme pour son perfectionnement la main d'une femme aimée, l'appui qu'il trouve dans son amour!

— Je n'ai pas d'amour à donner, murmura Hélène, toute tremblante.

— Je saurai l'éveiller, dit Philippe avec feu.

— On ne rallume pas les tisons morts.

Philippe comprit qu'il n'arrivait pas le premier; pourtant la place était libre, il ne se découragea pas.

— Vous n'avez pas vingt ans, dit-il; toute votre vie reste devant vous; vous ne pouvez vous condamner vous-même à l'isolement.

— L'isolement... Depuis la mort de mon père, je suis une isolée, et c'est ainsi que je dois envisager l'avenir. Je ne devrai compter que sur moi-même : je suis sans fortune.

— Oh! la vilaine parole! Ne me jugez-vous pas capable d'apporter à ma femme tout le nécessaire pour le bien-être d'un foyer qu'elle aimerait? Le travail pour elle me deviendrait une joie féconde.

Hélène sentait des larmes la gagner. Une fois déjà

elle avait entendu des paroles d'amour ; elle y avait répondu avec tout l'élan de son cœur, et ces paroles étaient mensonges... Pourtant, elle ne doutait pas de la sincérité de celui qui lui parlait ce soir, de sa parfaite loyauté... L'autre fois non plus, elle n'avait pas douté... Jamais plus elle ne pourrait promettre ce qu'elle avait une fois donné ; le ressort était brisé... ou plutôt le feu qu'elle avait pris tant de peine d'éteindre n'était pas mort ; elle sentait ce soir au fond d'elle-même sa flamme plus ardente.

Elle posa à son tour sa main sur celle de Philippe Lambert.

— N'insistez pas : vous me feriez beaucoup de peine ; j'ai pour vous une très grande estime, et je sais que vous méritez toute ma sympathie. Je ne puis rien de plus. Laissez-moi suivre ma voie aride ; quelque jour vous rencontrerez la compagne qui remplira tous vos désirs ; je le souhaite sincèrement.

Philippe savait que lorsqu'une femme souhaite à un homme d'aimer une autre femme, c'est qu'elle-même n'aime pas. Incapable d'exprimer sa peine profonde, un peu blessé aussi, il balbutia quelques mots et se retira.

Hélène se retira elle-même, et ce soir encore baigna son oreiller de ses larmes. Pourquoi, pourquoi Gilbert l'avait-il ainsi abandonnée ?

## XXIV

La France ! Le Havre, et presque tout de suite Hélène, M<sup>me</sup> Cléry et ses enfants montèrent dans le train qui allait les emmener à Paris.

Paris ! Mot magique qui représentait pour André et Gérard une ville enchantée, pour M<sup>me</sup> Cléry le retour dans le cercle qu'elle aimait, près de ses parents chériss.

Hélène Davillier, elle, n'éprouvait aucune joie ; c'était même avec un serrement de cœur qu'elle envisageait la séparation d'avec une amie affectueuse et des jeunes garçons auxquels elle s'était tendrement attachée,

Pendant les derniers jours du voyage, Philippe Lambert, sans l'éviter ouvertement, ne l'avait plus recherchée. Au moment de l'arrivée, il ne voulut pas se dispenser de venir saluer M<sup>me</sup> Cléry. Il choisit un moment où Hélène était près d'elle et, dans sa poignée de main prolongée, s'efforça de faire comprendre à la jeune fille le chagrin qui lui remplissait le cœur et que ses yeux exprimaient clairement. Hélène en fut émue et attristée. Plus d'une fois, dans les jours sombres qui suivirent, elle revit ce regard chargé d'amour. Elle ne regretta rien; n'ayant rien à rendre, elle ne pouvait rien accepter.

A Saint-Lazare, la jeune voyageuse éprouva une première déception : personne ne l'attendait à la gare, quoique sa tante et ses cousines fussent averties de l'heure exacte de son arrivée. M<sup>me</sup> Cléry aussi fut contrariée, car il lui fallait s'occuper de ses propres bagages volumineux. Toujours dévouée, elle laissa ses enfants à l'aïeule venue les attendre.

— Je vais vous accompagner chez M<sup>me</sup> Chalins, dit-elle à sa protégée, qu'elle voyait décontentée.

Hélène protesta, mais au fond fut contente de montrer à ses parentes que dans sa pénible position elle avait gardé des amis.

Rue de Monceau, une femme de chambre répondit au coup de sonnette.

Ces dames étaient sorties : elles avaient cet après-midi un thé auquel elles avaient promis de se rendre. Mais Mademoiselle était attendue ; elle lui montrerait sa chambre.

Hélène, le cœur serré, embrassa chaudement sa conductrice et suivit la jeune fille en tablier blanc.

Cette chambre, au cinquième étage, n'était pas confortable : c'était une chambre de domestique ; ce n'était pas celle qu'elle occupait dans l'appartement, au troisième étage, lorsqu'elle sortait de pension pour les vacances, en attendant le départ pour la campagne, qui ne tardait pas. Qu'importe ! ces détails lui étaient devenus bien indifférents.

— Madame pense qu'il n'est pas nécessaire de monter les malles, dit la femme de chambre ; en attendant, il y a de la place dans le cabinet de débarras.

En attendant quoi ? Hélène se le demanda sans s'arrêter à la question, car la camériste stylée lui offrait ses

services et lui annonçait qu'un<sup>e</sup> collation était préparée dans la salle à manger.

— Je serai prête à descendre dans quelques instants, dit Hélène.

Elle se contenta d'une tasse de thé et de quelques biscuits ; elle n'était pas remontée dans sa chambre, si peu attrayante, quand sa tante et ses cousins rentrèrent.

Elle alla au-devant de sa tante.

— Il me semble, Hélène, dit celle-ci, après l'avoir embrassée sans tendresse, que tu as encore grandi. Et tu es bien pâle ; c'est le voyage, ou plutôt ce noir qui ne te sied pas. Tu as perdu ton pauvre père ; je regrette, moi aussi, ce frère qui avait une bonne nature, mais a été imprévoyant ; il a eu tort de ne pas penser davantage à ton avenir.

Hélène fut profondément blessée :

— Ne faites pas de reproches à mon père, le meilleur qui fût. Si la mort ne l'avait pas surpris...

— Cela nous surprend toujours, soupira M<sup>me</sup> Chalins. Je pense qu'Antoinette (la femme de chambre) a su s'occuper de toi.

— Très bien, tante.

Pendant le court dialogue, les deux jeunes filles avaient étudié leur cousine. L'ancienne pensionnaire avait changé, pendant cette année qui venait de s'écouler. Elle s'était faite plus femme, et sa beauté s'était affirmée. Sa haute silhouette harmonieuse désavantageait leurs silhouettes, pourtant assez fines, et sa distinction si marquée faisait ressortir l'insignifiance de leurs minois fardés. Heureusement, à cause de son deuil, cette généuse ne les accompagnerait pas dans le monde.

Hypocrites, elles surent dissimuler sous des dehors amicaux leur ennui d'une venue intempestive.

Aucune ne songea à s'excuser de ne pas avoir attendu la voyageuse pour l'accueillir.

— Je ne t'ai pas donné ta chambre accoutumée, ma chère Hélène, expliqua M<sup>me</sup> Chalins. J'en ai disposé pour une chambre de réserve qui m'est souvent utile. D'ailleurs, tu ne seras pas isolée : Antoinette sera ta voisine, et si tu as besoin de ses services, il te sera facile de l'appeler.

Hélène pensa que jamais encore elle n'avait, la nuit,

appelé une servante. Elle se contenta de répondre poliment que la chambre mise à sa disposition lui suffirait.

— La chambre de réserve nous sert aussi de petit salon où nous travaillons. Je compte que tu t'y trouveras souvent avec tes cousines.

M<sup>me</sup> Chalins était une femme de haute taille, de traits réguliers, qui représentait bien. Elle s'était mariée avantageusement, dans la bonne société, et comptait bien que ses deux filles feraient de même. Elle connaissait la valeur de l'argent et savait aussi tirer de ses relations le meilleur parti. La présence chez elle d'une nièce mieux douée physiquement que ses filles était gênante, d'autant plus embarrassante que cette troisième candidate au mariage était sans dot.

Les deux jeunes filles, dix-huit et vingt ans, Claire et Marguerite, sous leurs dehors aimables, nourrissaient un profond égoïsme, et la venue de leur cousine, qu'elles avaient toujours jalousee, ne les réjouissait pas plus que leur mère.

Aussitôt le dîner, un peu avancé à cause de la voyageuse, M<sup>me</sup> Chalins invita Hélène à se retirer.

— Une nuit de repos t'est nécessaire, dit-elle. Claire va te conduire dans ta chambre.

Claire s'acquitta hâtivement de sa charge et redescendit après un bonsoir banal.

Restée seule, Hélène se sentit froid au cœur. Ces parentes lui montraient moins d'affection qu'elle n'en avait rencontré chez des étrangères, M<sup>me</sup> Cléry, M<sup>me</sup> Arbois, même M<sup>me</sup> Decluze, qui l'aimait à sa façon. Les souvenirs de la vie à Tahiti, choyée, lui revenaient en foule. Ces beaux jours étaient évanouis à jamais, il lui fallait désormais faire face à la réalité. Ici, elle serait dans une situation dépendante; ce serait à elle d'éviter, par une constante surveillance, ses mouvements de vivacité, autrefois source de heurts.

Elle s'adapta au rythme de la vie chez sa tante. Ses parentes, qui souvent prolongeaient la soirée, se levaient tard. Hélène, accoutumée aux heures des pays tropicaux, se levait de bonne heure. Ses matinées restaient un peu désœuvrées, mais elles lui appartenaient; il lui était bon d'en disposer à son gré, sans que personne se souciât jamais de leur emploi, sans lui demander compte de ses sorties matinales.

À 7<sup>h</sup> 30 le déjeuner d'une heure, elle suivait au petit

salon sa tante et ses cousines; c'était le moment où ces dames décidaient de l'emploi de leur après-midi, des visites à faire. Hélène, fort adroite aux travaux d'aiguille, se chargeait pour sa tante et ses cousines de la couture et des petites réparations que l'on préférait ne pas confier à la femme de chambre. Très vite, on se débarrassa sur elle de beaucoup de menus soins, des légères corvées, des courses chez les commerçants du quartier. Elle devint bientôt une sorte de femme de charge fort utile.

Son deuil récent était un prétexte commode pour ne pas l'emmener dans les réunions mondaines, ou même pour l'exclure du salon quand ces dames recevaient des visites. Elle restait chez la sœur de son père une étrangère et le sentait vivement. Plus d'une fois, en entrant dans le petit salon, elle vit qu'elle interrompait une conversation animée, dont elle devinait le sujet : on parlait d'elle, de son avenir.

Elle-même se préoccupait de cet avenir. Elle ne voulait pas envisager de rester indéfiniment à la charge de sa tante, quoiqu'elle fit de son mieux pour payer par son obligeance l'hospitalité reçue. A la première occasion, elle s'en ouvrirait à sa parente.

Un matin, en terminant pour Claire une blouse, elle ressassait cette pensée, quand on introduisit dans le petit salon une des meilleures amies de ses cousines, Geneviève de Lameur, qui venait offrir des places pour un concert. Claire présenta sa cousine d'un ton bref qui signifiait : « Ne faites pas attention à elle. »

Les jeunes filles échangèrent un court salut, et ce fut Hélène qui n'accorda plus à la visiteuse aucune attention, jusqu'au moment où une phrase lui frappa les oreilles :

— Avez-vous entendu que Gilbert Lisle de Keroual est revenu à Paris? Il paraît que ces temps derniers il vivait chez les sauvages et fraternisait avec les cannibales.

— S'il est revenu, Berthe du Cléziau va enfin être heureuse. Je suppose que le mariage prendra place cet été, dit Claire.

— Sans doute. Son père, paraît-il, le presse de se marier, et son oncle de Bretagne, dont il est l'héritier, le menace, s'il ne se décide, de se marier lui-même.

Les trois jeunes filles éclatèrent de rire et s'abîmèrent,

à langue détachée, sur le vieux comte, que chacune d'elles, pourtant, eût épousé avec joie, s'il lui avait fait l'honneur de la demander.

— Berthe du Cléziau, c'est bien cette jeune fille que l'on voit quelquefois avec le comte de Keroual, n'est-ce pas? dit Marguerite. Je me demande quel charme son fils peut lui trouver.

— Un attrait puissant : les terres des Cléziau compléteraient admirablement le domaine de Keroual, une occasion à ne pas laisser échapper.

— Je ne connais pas Gilbert de Keroual, dit Claire ; je voudrais le rencontrer.

— La rencontre ne vous apporterait aucun plaisir. Un homme très peu sociable, je vous préviens. On ne le voit guère dans les salons. En somme, un gentilhomme orgueilleux de son nom et de sa fortune et se prissant très haut, comme le font tous ces célibataires comblés de trop d'avances.

La conversation changea de sujet.

Hélène avait cessé de tirer l'aiguille. Sa pensée était retournée à Tahiti, le pays des sauvages et des cannibales. Tout maintenant s'expliquait. Avant d'épouser la riche héritière qui arrondirait ses biens, Gilbert Lisle de Keroual avait joué près d'elle un rôle qu'il avait sans doute joué déjà près de plus d'une, à titre de passe-temps. Elle, pauvre fille naïve, avait cru à ses serments, et en réponse lui avait donné tout ce qui était en elle de pur et de fort.

Jamais plus elle ne pourrait aimer comme elle l'avait aimé ; quelque chose était mort qui jamais ne revivrait.

La voix de Claire la ramena à sa servitude. Geneviève de Lameur s'était retirée sans prendre garde à cette personne effacée.

— J'ai besoin, Hélène, d'une paire de bas de soie pareille à celle que Marguerite a achetée hier au *Louvre*, dit Claire. Je voudrais que tu me fasses cette course.

Hélène ne refusait jamais. Elle sortit, et, l'emplette faite, longeait les quais quand elle remarqua, venant dans sa direction, un homme bien habillé, accompagné d'une femme élégante. Elle le reconnut sur-le-champ : Paul Derrien.

Quoiqu'elle ne lui eût jamais accordé aucune sym-

pathie, c'était quelqu'un de Papeete; souriante, elle s'arrêta pour échanger quelques mots. Paul Derrien aussi avait vu cette jeune personne en deuil, vêtue avec la plus grande simplicité. Il souleva son chapeau et passa.

Hélène fut mortifiée et sentit de l'amertume. La fille du commandant Davillier, au premier rang dans le pays des sauvages et des cannibales, n'était plus rien à Paris.

Sa résolution de s'affranchir de sa fausse position de subalterne s'affermi.

Le soir même, se trouvant seule avec M<sup>me</sup> Chalins, elle aborda le sujet.

— Chère tante, dit-elle, avez-vous pris quelque décision pour mon avenir?

— J'y ai pensé, ma chère petite, répondit la dame, avec une promptitude un peu blessante. Tu sais, bien entendu, que ton père, avec ses chevaleresques idées sur l'amitié et l'honneur, ne laisse à peu près rien à son enfant unique.

— Ne me parlez pas de mon père, tante Julia. Aucun de vos jugements n'ébranlera jamais mon amour.

M<sup>me</sup> Chalins fut étonnée de cet éclat qui lui rappelait le temps où la pensionnaire se montrait sans cesse prête à prendre feu. Un peu honteuse de ce qu'elle avait à dire, elle biaisa :

— Tu n'as pas, du moins que je sache, de parents de ta mère, dit-elle, mais ta famille paternelle est des plus honorables, quoique ton grand-père — pourquoi ne disait-elle pas « mon père »? — ait laissé à sa mort quelques dettes. J'ai pourtant contracté un bon mariage, mais ma sœur Armelle a épousé un professeur sans fortune qui s'est mis plus tard en tête de faire valoir lui-même en Bretagne une ferme que lui avait léguée un parent quelconque. Il n'entendait rien à la culture et n'a fait que végéter. Sa femme est morte, lui laissant deux filles. Depuis longtemps, nous n'avons plus de relations.

« Pour en revenir à toi, chère petite, je voudrais être plus riche pour pouvoir te garder toujours chez moi; mais il me faut t'avouer que je dépense chaque année jusqu'au dernier franc de mes revenus. Le train que je suis obligée de soutenir pour marier mes filles est fort coûteux, en dépit de l'économie avec laquelle je gou-

verne ma maison. Je suis très anxieuse d'établir tes cousins. »

— Je le comprends, ma tante; c'est très naturel. Quelle position avez-vous envisagée pour moi?

— J'avais vu ces temps derniers une annonce d'une vieille dame demandant une personne aimable pour vivre avec elle. Je me suis informée... et j'ai su que cette dame, la tête un peu perdue, est sujette à des accès de violence. Il n'y a pas à donner suite, quoique l'on offrit de beaux gages.

— Peut-être pourrais-je essayer?

— Non, dit M<sup>me</sup> Chalins avec décision, je ne veux pas te savoir maltraitée, ma chère enfant — la voix se fit plus affectueuse. — J'ai trouvé un arrangement bien meilleur pour toi. Je connais une directrice de cours qui cherche une remplaçante pour un de ses jeunes professeurs qui enseignait la musique aux commençantes et que sa santé oblige à suspendre ses leçons. Cette dame t'accepterait chez elle pour un mois ou deux,... jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de trouver autre chose.

— Et combien serai-je payée? demanda Hélène.

— Nous n'en avons pas parlé. Il ne peut être question que d'être acceptée au pair. Naturellement, tu serais nourrie, logée. Inexpérimentée comme tu l'es, tu ne peux demander davantage.

Hélène pensa qu'elle avait plus que le talent nécessaire pour enseigner de jeunes enfants, mais elle n'insista pas.

— Naturellement, reprit la tante, de plus en plus doucereuse, si tu vois quelque chose que tu préfères... Moi-même, avec du temps...

— Non, tante, je ne vois rien. Quand devrai-je commencer?

M<sup>me</sup> Chalins ne put dissimuler complètement un léger embarras :

— Nous sommes à jeudi... Cela te conviendrait-il de commencer lundi? Je m'entendrais avec M<sup>me</sup> Delâtre...

— C'est convenu, tante.

— Naturellement, tu pourras venir nous voir souvent. Veux-tu que nous convenions que tu viendras déjeuner tous les seconds dimanches?

— Je vous remercie, tante.

## XXV

M<sup>me</sup> Delâtre occupait à Neuilly, pour ses cours, un vaste immeuble entouré d'un grand jardin très bien entretenu. La directrice de l'institution n'acceptait comme élèves que des enfants de la meilleure société; elle comptait une quinzaine de pensionnaires et une vingtaine d'externes qui rentraient le soir dans leur famille.

L'instruction était très soignée et l'éducation excellente. M<sup>me</sup> Delâtre, intelligente et femme d'expérience, choisissait avec soin ses collaboratrices. La difficulté de trouver pour remplacer pendant un mois ou deux, en pleine année scolaire, une jeune fille obligée par sa santé de prendre du repos, l'avait portée à accepter avec empressement l'offre faite par M<sup>me</sup> Chalins de lui donner sa nièce.

Il va sans dire que M<sup>me</sup> Chalins avait insisté avec une éloquence persuasive sur les qualités exceptionnelles de la très charmante fille du commandant Davillier. Hélène, douée pour l'occasion de toutes les vertus, n'avait pas un défaut.

M<sup>me</sup> Delâtre avait écouté l'éloge en souriant, avait remercié, approuvé, et intérieurement réservé son jugement.

La première impression de la directrice de l'institution distinguée fut très favorable; la bonne opinion conçue demeura et bientôt s'appuya sur une base solide. La jeune maîtresse de musique avait le don inné de l'enseignement.

Dans l'atmosphère sympathique, Hélène se dilata; les autres jeunes professeurs lui montraient du bon vouloir; deux d'entre elles recherchèrent son amitié. L'orpheline, d'abord, se replia sur elle-même, puis, la jeunesse aidant, elle se laissa aller à la joie de vivre avec des personnes toutes un peu au-dessus de son âge, mais aimant leur profession et se faisant de leur tâche une

haute idée. Elle fut heureuse de se sentir libre et indépendante.

M<sup>me</sup> Delâtre avait trop l'esprit de justice pour ne pas reconnaître que le service rendu par la jeune maîtresse de piano méritait une meilleure rétribution que celle proposée par M<sup>me</sup> Chalins, poussée par son désir de se débarrasser de sa nièce.

Après quelques semaines, elle offrit à Hélène de se charger d'un cours élémentaire de grammaire. Naturellement, ce surcroît serait convenablement payé. Hélène accepta avec reconnaissance l'offre faite. Une question la tourmentait déjà : les vacances. Que deviendrait-elle pendant ces deux mois inoccupés ? Les autres professeurs rentraient dans leur famille ou se rendaient soit au bord de la mer, soit à la montagne. M<sup>me</sup> Delâtre faisait généralement un voyage et fermait la maison.

La manne inattendue permettrait du moins à Hélène de se suffire pendant ce temps de repos. A aucun prix, elle ne retournerait chez sa tante Chalins. Son hospitalité avait été trop humiliante, et redevenir pour ses cousines une sorte de servante était inacceptable.

Une des jeunes filles, comme elle sans famille, lui offrait de joindre leurs solitudes et leurs ressources et de louer dans un village, sur la côte normande, un très modeste appartement. Le bon air, les belles promenades, les bains suppléeraient au confort et au luxe qu'elles ne pouvaient s'offrir.

L'annonce que M<sup>me</sup> Chalins l'attendait au salon emporta la décision d'Hélène.

Dans le couloir, elle rencontra son amie :

— C'est entendu, dit-elle : je vous accompagnerai. Vous pouvez dès maintenant commencer votre recherche de l'oasis.

M<sup>me</sup> Chalins fit un pas vers sa nièce :

— Oh ! ma chère Hélène, dit-elle, lui tendant les deux mains, que tu es pâle et amaigrie ! Es-tu souffrante ?

— Mais non, tante, je suis très bien portante.

M<sup>me</sup> Chalins baissa un peu la voix :

— La nourriture... est-elle suffisante ?

Hélène rit, amusée de cette sollicitude qui ne s'était guère exercée jusqu'alors.

— Très abondante et de la meilleure qualité, tante, soyez bien tranquille.

— Et tes élèves... sont gentilles? L'enseignement ne te fatigue pas trop?

C'était sans doute la première fois que la dame se posait la question. A l'embarras de ses propos, Hélène comprit que la perspective des vacances la tourmentait. Espiègle, elle ne lui tendit pas la perche.

— J'ai reçu une lettre qui t'intéresse tout particulièrement, chère petite, se décida enfin M<sup>me</sup> Chalins. Ces temps derniers, la pensée m'est venue qu'il n'était pas juste de te laisser privée de toutes relations avec l'autre branche de la famille paternelle.

— Oh! tante, la privation ne me coûte pas du tout. Je vous ai dit que depuis la mort de la sœur de papa, tout échange de lettres avait cessé. Mon père, je sais, a écrit une ou deux fois; n'ayant pas reçu de réponse, il n'a pas continué.

— C'était de mon devoir de tenter un rapprochement, dit M<sup>me</sup> Chalins. Et voici la réponse que j'ai reçue.

Elle prit dans son sac à main un feuillet qu'elle tendit à la jeune fille. Hélène parcourut des yeux :

CHÈRE MAMAN,

*Nous croyons utile de prolonger notre séjour ici une semaine; M. Beauvallois est revenu, et il est toujours plein d'attentions pour Claire; nous sommes convaincues qu'il se décidera à faire sa demande. Il nous faudrait un peu d'argent. Pour ce que vous me dites d'Hélène, nous comprenons votre embarras, nous pensons comme vous qu'il est impossible de nous en empêcher pendant les vacances... N'existe-t-il pas quelque maison de bienfaisance pour les institutrices...*

Hélène ne lut pas plus loin.

— Je n'aurai pas besoin d'une maison de charité! dit-elle d'une voix vibrante.

M<sup>me</sup> Chalins reprit le feuillet avec une contrariété évidente.

— Je me suis trompée de lettre, dit-elle. Voici celle qui t'intéresse.

Le papier était plus fruste que le premier, mais sa teneur valait mieux.

Gurval, 25 juin.

CHÈRE MADAME ET BELLE-SŒUR,

*Je reçois votre lettre m'annonçant que la nièce de ma femme, la fille du commandant Davillier, décédé à Tahiti, est actuellement en France, à la charge de sa famille. — Hélène eut un mouvement d'indignation qu'elle réprima. — Je lui offrirai très volontiers une place sous mon toit, si la campagne bretonne ne l'effraie pas. Si vous voulez bien me donner son adresse, je lui écrirai directement et prendrai avec elle tous les arrangements nécessaires pour son voyage.*

— Une lettre très bienveillante, dit Hélène.  
 — Naturellement, tu acceptes son offre?  
 — J'ai d'abord besoin de réfléchir.  
 — Réfléchir? A quoi bon? Que peux-tu faire de mieux? Tu dois bien comprendre, enfant, que j'ai déjà fait pour toi tout le possible.

— Oui, tante. Ne vous préoccupez pas de moi désormais; vous pouvez même oublier mon existence. Après les vacances, pour lesquelles mes dispositions sont prises, M<sup>me</sup> Delâtre me gardera une place chez elle.

M<sup>me</sup> Chalins se ressaisit vite :  
 — Si tu n'as besoin de personne, il vaut mieux sans doute garder ton indépendance. Gurval est un pays perdu, aux environs de Lannion, et je crains que les parents que tu y rencontrerais ne soient des gens un peu sauvages.

— Vous savez, tante, que j'ai vécu très heureuse chez les sauvages.

— Eh bien! tant mieux pour toi. A Gurval, tu trouveras ce qui te plaît. Ne manque pas de m'écrire pour me faire savoir ce que tu auras décidé.

— Je n'y manquerai pas, tante... Je crois que je suis décidée...

— Tu acceptes?

— Je pense que je peux faire un essai.

M<sup>me</sup> Chalins, après un baiser froid, se retira.

Restée seule, Hélène relut la lettre de son oncle, une lettre très simple, écrite par un homme bon. Pourquoi ne pas accepter avec la même simplicité l'offre bien-

veillante? Et si la vie à Gurval se montrait pénible, si les cousines bretonnes étaient aussi égoïstes que ses cousines de Paris, deux mois seraient vite passés.

Le soir même, elle écrivit à son oncle.

## XXVI

Les derniers jours de juillet. Devant la table d'une splendide salle à manger, dans un des plus beaux quartiers de Paris, le père et le fils sont en présence.

Le père, un beau vieillard à cheveux blancs, au profil accentué, tient à la main un verre de pommard et admoneste son fils, un homme brun comme un Espagnol et ayant passé la trentaine, qui, le dos appuyé à sa chaise, roule une cigarette entre ses doigts. C'est Gilbert Lisle et son père, le comte de Keroual.

— C'est une inconvenance pour un homme de ton âge et dans ta position de vagabonder autour du monde, dit le père. Courson m'a dit t'avoir rencontré à San-Francisco et t'avoir pris d'abord pour un mineur.

— Oh! Courson...! Si on l'invitait à partager un rôti d'ours dans les Montagnes Rocheuses, il se présenterait en habit et en cravate blanche! Il a passé dans le plus beau pays de chasse du monde et n'a pas tiré une cartouche.

— Je suis sûr que tu en as tiré pour six. La maison est devenue une ménagerie et un musée. Ton absence, cette fois, s'est prolongée comme celle du fils prodigue.

Le gentilhomme avala d'un trait le verre de bourgogne.

— J'admets avoir été comme lui dans les contrées lointaines, dit Gilbert avec bonne humeur, mais vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir dissipé mon héritage.

— Je te reproche seulement le temps perdu. Où étais-tu en dernier lieu? Dans un ranch au Texas? Tu cours du Japon à la Californie, et Dieu sait de quel bout de la terre tu reviens, en quête de quelle sottise!

— Mon cher papa, dit Gilbert, amusé, vous m'avez

comparé à un mineur, au fils prodigue; je répudie vos allégations. J'étais simplement en quête de distractions.

— Les distractions et les sottises sont souvent de la même famille, grogna le comte. A quoi diable penses-tu? Tu as dépassé la trentaine, et je vois à tes tempes quelques cheveux gris. Pourquoi ne te maries-tu pas? Pourquoi ne penses-tu pas à t'établir?

— Des gens se marient sans s'établir jamais; d'autres se marient et ne pensent qu'à se libérer, répondit Gilbert, allumant sa cigarette.

— Mauvaises excuses, et tu le sais bien. Un homme dans ta situation a le devoir de se marier, de perpétuer son nom; c'est une sorte d'obligation de me donner un héritier, d'en donner un à ton oncle, et enfin à toi-même.

— Oh! ma postérité, je ne m'en soucie pas. Après moi le déluge!

— Fais-moi grâce de ce jargon de mauvais goût. Si j'avais souhaité que tu ne te maries pas, sans doute m'aurais-tu, il y a longtemps, amené une belle-fille, une artiste ou quelque star de cinéma.

— Les actrices et les stars peuvent être de charmantes compagnes, mais ce n'est pas dans ma ligne.

— Dans ta ligne, dans ta ligne... Qu'est-ce qui est dans ta ligne, je me le demande? Tu restes le garçon obstiné que tu te montrais déjà lorsque tu n'étais pas plus haut que les pincettes. Quand tu avais une chose dans la tête, rien ne t'en faisait démordre.

— Je tenais cette disposition de vous, cher père, et vous l'avez développée par votre éducation: « Un homme ne fait pas son chemin dans la vie s'il n'a une forte volonté », me disiez-vous.

— Là tu me tiens: c'est une de mes maximes, et je ne la renie pas. Parlons sérieusement. Tu as ce beau domaine de ta mère dans le Trégorrois. Le château est fermé depuis un an, et pour les terres l'œil de l'intendant ne vaut pas celui du maître.

— Ne me reparlez pas de ma position, papa, je vous en supplie! interrompit Gilbert avec un geste tragique.

— Tu as cependant des devoirs envers ceux qui dépendent de toi.

— Je les oublie si peu que j'ai fait établir les derniers baux avec une réduction d'un tiers. Que peuvent-ils demander de plus?

— Ils seraient contents de te voir, marié à quelque gentille femme, venir vivre plus près d'eux.

— Si j'avais épousé une femme qui mènerait grand train, avec nombreux personnel, autos, hôtel à Paris, je n'aurais pu leur faire cet agréable abattement.

— J'espère bien que tu n'épouseras pas une femme de ce moule-là. Ecoute-moi, Gilbert — le ton du vieillard devint presque pathétique, — je vieillis. Je voudrais que tu te crées un foyer agréable où ton bonhomme de père trouverait une petite place. Je te laisserais cet appartement. Tu vois, nous sommes ici tout seuls, en tête à tête, et nous nous attardons parce que le salon est vide. Les femmes, vois-tu, sont dans la joie le charme de la maison; dans les épreuves, elles sont les anges qui nous consolent.

— Vous parlez au pluriel, mon vieux papa, dit Gilbert avec une fausse gravité. Me croyez-vous un disciple de Mormon? Vous suffirait-il que j'amène six épouses?

— Tu ne sais que plaisanter, Gilbert, quand moi je te laisse voir la peine que j'ai dans le cœur. Je désire avoir une fille, un gracieux visage en face de moi, orner une jolie gorge et de beaux bras de nos bijoux de famille. Rien que leur vue ferait n'importe quelle femme se jeter à ton cou.

— Alors, pour l'amour du Ciel, ne les montrez pas!

— Tu me rendras fou, Gilbert... Je commence à penser que, pour te défendre ainsi, tu as une raison... Serais-tu lié déjà?

— Je ne le suis pas, dit Gilbert avec un geste d'impatience.

— Alors... alors... tu aimes une femme mariée?

— Vous vous faites de mon caractère une haute idée, papa. Là encore, vous vous trompez.

— Sans doute ne trouves-tu aucune femme digne de devenir M<sup>me</sup> Gilbert Lisle de Keroual? Sois franc, Gilbert : tu n'as jamais rencontré une jeune fille que tu aurais voulu épouser?

Un silence tomba.

— Allons, Gilbert! insista le vieux gentilhomme.

— Eh bien! oui, admit Gilbert à regret, une telle jeune fille a existé.

— Qui est-elle? Où l'as-tu rencontrée?

— En Océanie...

— En Océanie !

— A Tahiti...

— A Tahiti, une île sauvage ! Encore une de tes stupides plaisanteries !

— Ce n'est pas une île sauvage, on y rencontre toute une colonie de très bons Français. Vous me traitez de sot, eh bien ! cette jeune fille aussi m'a pris pour un imbécile.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle a donné la préférence à un autre candidat, c'est tout.

— La préférence ! Fichトレ ! Les partis lui poussaient donc comme l'herbe sous les pieds ?... Eh bien ! elle n'a pas su discerner le meilleur poisson à prendre. Laissons-la à son sort. Pourquoi n'épouserais-tu pas Berthe du Cléziau ?

— J'aimerais mieux une balle dans la tête.

— Elle n'est pas très belle, mais ses biens de famille, quelle convenance ! Tu deviendrais le plus grand propriétaire foncier de Bretagne. Laissons cette question d'intérêt ; après tout, elle est secondaire. Tu es et seras bien assez riche pour ne pas tenir compte de l'argent. Ce qu'il te faut avant tout, c'est une femme aimable et qui te fasse la vie agréable. N'est-ce pas ta pensée ?

— C'est ma pensée, papa. Mais laissez-moi encore un temps de réflexion.

— Je te donne jusqu'à demain soir, 24 juillet. Quels sont tes projets pour demain ?

— Attendez-vous que je me marie dans les vingt-quatre heures ?

— Mauvais plaisant !

— J'ai l'intention de faire une visite au Salon, et le soir je dine chez les Arbois, après quoi nous devons nous rendre au théâtre.

— Ah ! Jeanne et son mari ; une femme de bon sens, cette Jeanne. Je causerais volontiers avec elle. Invite-les donc à dîner... veux-tu jeudi ? Elle saura entrer dans mes vues et te donnera de bons conseils. Elle m'aidera à te passer la corde au cou, maître Gilbert.

— La corde ! répéta Gilbert, d'un ton de comique désespoir.

— Oui, oui, je m'entendrai avec Jeanne. Et le bon vieillard se retira, jubilant.

Le lendemain, Gilbert se rendit, comme il l'avait annoncé, à l'exposition de peinture. Il avait déjà fait un tour de salle, qui lui avait paru sans intérêt, quand il s'arrêta devant un tableau qui retenait l'attention de tout un groupe. Le large dos d'un visiteur lui obstrua la vue. La silhouette du personnage lui parut vaguement familière. Avant qu'il eût eu le temps d'interroger sa mémoire, l'amateur se retourna. C'était Paul Derrien.

— Ma parole! Une surprise agréable! s'exclama celui-ci, serrant avec chaleur la main de son ancien commensal. Vous êtes enfin rentré de voyage?

— Je ne suis de retour que depuis quelques jours.

— Alors vous n'avez pas, je suppose, encore entendu parler de moi?

— Non. Je crois qu'il ne m'est pas difficile de deviner. Vous êtes marié?

— Justement, cher prophète. Venez que je vous présente à ma femme. Elle sera enchantée de vous voir.

Gilbert ne s'était pas attendu à la rencontre, et il aurait de beaucoup préféré ne revoir jamais Hélène Davillier. Mais se dérober était impossible; il se laissa conduire à la banquette de velours, et, avant qu'il se fût ressaisi, il entendit son compagnon qui disait :

— Sara, je vous présente un excellent ami, Gilbert Lisle de Keroual. M<sup>me</sup> Derrien.

Gilbert se trouvait en face d'une femme un peu massive, richement habillée, et qui, depuis plusieurs années, avait vu s'évanouir sa jeunesse. Cette dame lui souriait et lui tendait une main bien gantée. C'était M<sup>me</sup> Paul Derrien. Qu'était devenue Hélène Davillier?

Gilbert, cachant de son mieux son étonnement, débita quelques lieux communs sur l'exposition et la chaleur et essaya de se faire entraîner par la foule. Paul Derrien n'était pas disposé à le lâcher à si bon compte. Le vicomte de Keroual pouvait l'aider à gravir un degré de l'échelle sociale qu'il n'avait pas atteint. Déjà, en se servant de son nom, en se flattant de l'étroite amitié qui les unissait, il s'était fait ouvrir plusieurs portes.

— Dites donc, Lisle, dit l'ingénieur, quand il eut emmené sa proie dans un espace relativement désert, vous avez paru étonné qu'il y ait une M<sup>me</sup> Derrien.

— Non... non... Seulement — il regarda Derrien en face — ce n'est pas la femme que je m'attendais à voir.

— Ah! Oui... oui... — Il se rappela soudain Hélène Davillier, que sa chasse à une dot avait complètement effacée de sa mémoire. — Ah! oui, vous pensiez à M<sup>me</sup> Davillier? Ça ne s'est pas arrangé, vous voyez, dit-il d'un ton insouciant. Elle était très gentille... pour passer le temps... dans un pays comme Tahiti; mais en France, c'est différent.

— Vraiment! Pourquoi?

— Ah! mon cher, elle n'avait pas un radis. Positivement, après la mort de son père, elle était sans le sou.

— Vous aviez toujours su qu'elle n'avait pas de fortune.

— Sans doute, mais de se trouver en face des choses vous force à réfléchir. Elle n'avait rien, et moi, peu de chose; l'amour n'est pas un moyen d'existence, et d'ailleurs je ne crois pas l'avoir jamais sérieusement aimée. Je vous ai rendu un vrai service, mon cher, en vous empêchant de commettre la folie à laquelle vous étiez assez disposé.

Il rit et donna un coup de coude dans les côtes de Gilbert. Son sourire s'évanouit quand ses yeux rencontrèrent ceux de son compagnon.

— Qu'est-elle devenue? demanda Gilbert d'un ton contenu.

— Sur mon honneur, je n'en sais rien. Elle a quitté l'île, naturellement, et je crois qu'elle s'est placée comme maîtresse d'école, le mieux qu'elle pouvait faire, meilleur que d'épouser un pauvre diable comme moi. C'était une gentille petite fille, et je crois qu'elle n'aura pas de peine à rencontrer quelque bon garçon... Dites-moi, vieux camarade, quel jour voulez-vous venir dîner? Nous avons une excellente cuisinière, et ma femme s'entend à recevoir. Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Oui, je n'ai qu'un mot à dire! s'exclama Gilbert, brûlant de colère. Vous êtes un scélérat, Paul Derrien, et vous vous êtes comporté comme un lâche!

Derrien s'écarta précipitamment. Il n'aimait pas l'expression des yeux de l'autre, ni le mouvement de sa canne dans ses mains.

— C'est une chance pour cette jeune fille qu'elle ait été préservée de devenir la femme d'un être comme vous, continuait Gilbert. Mieux vaudrait pour elle mendier son pain!

Il déchira la carte que Derrien lui avait donnée.

— Je vous conseille de vous tenir au large désormais.

Avec un geste de mépris, il s'éloigna, laissant l'ancien ami écuman de rage.

## XXVII

En se rendant chez M<sup>me</sup> Arbois, Gilbert Lisle de Keroual pensait :

« C'est la seule maison où je puisse entendre le complément de l'histoire de ce gredin. Jeanne Arbois sait certainement tout ce qui concerne Hélène Davillier, et si elle est la femme que je crois, je ne serai pas longtemps avant d'en savoir autant qu'elle-même. Je ne dirai rien, je ne poserai pas une seule question; cette jeune personne ne m'intéresse pas. Pourtant, je serais assez curieux de savoir ce qu'elle est devenue. »

Bizarrement, M<sup>me</sup> Arbois, mettant devant son miroir la dernière main à sa toilette pour le dîner, était arrivée à la même résolution de garder le silence.

« Pendant le dîner, se disait-elle, il ne manquera pas de parler de Papeete, et le nom de M<sup>me</sup> Davillier viendra sur le tapis. Je verrai bien si mes soupçons étaient fondés. Je le laisserai attaquer le sujet, et sur Hélène Davillier je serai muette. »

Au cours du repas, Gilbert eut une fausse alerte; s'adressant à lui à travers la table, son ancienne compagne de jeux lui disait :

— J'ai rencontré aujourd'hui un de vos meilleurs amis. Devinez qui?

— J'ai beaucoup d'amis, le choix est difficile.

— Je n'aurais pas dû dire : un ami. C'est une dame.

— Une femme? Le cercle se rétrécit sensiblement.

— Une dame que vous avez connue à Papeete, dit-elle, le regardant dans les yeux.

Lui-même lui jeta un prompt regard interrogateur et demeura muet.

Alors, amusée de sa petite malice, elle lança :

— Eh bien ! c'est votre très chère M<sup>me</sup> Decluze. Je l'ai rencontrée sur les boulevards, dans la plus bizarre toilette ; tout juste si les passants ne se retournaient pas. Elle m'a fait toutes sortes d'amitiés, comme si elle retrouvait un enfant depuis longtemps perdu.

M<sup>me</sup> Arbois riait, pensant à la bataille qu'elle avait autrefois livrée en faveur du chevalier en face d'elle.

— Elle m'a beaucoup parlé de vous et m'a chargée de vous présenter tous ses affectueux souvenirs. Oui, oui, elle a dit « affectueux » !

On parla encore un peu de Papeete, de la mousson, des requins, des coquillages, et la conversation revint à des sujets moins lointains. Le nom d'Hélène n'avait pas été prononcé.

Après le dîner, les Arbois emmenèrent leur invité au théâtre. M<sup>me</sup> Arbois se plaça avec Gilbert au fond de la loge, et tous deux causèrent à voix basse des choses qui les intéressaient, évitant soigneusement de faire allusion au sujet qui leur tenait le plus au cœur.

Enfin, Jeanne Arbois n'y tint plus et, pendant l'entr'acte, chuchota la question qui lui brûlait les lèvres :

— Vous vous rappelez M<sup>me</sup> Davillier ?

— M<sup>me</sup> Davillier ?... Mais oui, naturellement, je me souviens.

— Ce sont ses cousines qui sont là, dans la loge près de la scène. Les jeunes filles en rose.

— Elle habite avec elles ?

— Oh ! non. A son arrivée en France, elle y est restée un mois ou deux, traitée un peu en Cendrillon, je crois ; puis elle s'est placée comme professeur de piano dans un pensionnat de jeunes filles, pour gagner le pain quotidien.

— Vraiment ! dit-il avec une indifférence qui déconcerta l'informatrice.

Après un instant, il ajouta :

— Jusqu'à aujourd'hui, je croyais qu'elle avait épousé Derrien.

— Sottise ! Vous ne parlez pas sérieusement ? Vous savez que votre ami, le bel Apollon, a épousé une veuve dont le premier mari avait trouvé des monceaux d'argent dans un puits de pétrole !

— Je vous en prie, ne lappelez pas mon ami ; je ne réclame pas cet honneur.

— Vous avez eu une querelle? Le sujet habituel? Une femme?

— Je puis vous dire à vous que c'est au sujet de M<sup>me</sup> Davillier; il s'est conduit honteusement.

— Vous avez une base pour l'accuser?

— A Papeete, ils étaient fiancés. Il me l'a dit lui-même. Quand il l'a sue sans le sou, il l'a abandonnée.

— Il vous a dit qu'ils étaient fiancés! s'indigna M<sup>me</sup> Arbois. Jamais ils ne l'ont été, jamais, jamais!

— Il m'a montré une bague qu'elle lui avait donnée en gage de sa promesse.

— Et moi je vous répète : Jamais, jamais!

— Ma chère Jeanne, rien ne sert d'affirmer si fort : « Jamais, jamais! » La bague qu'il m'a montrée, eh bien! je l'avais donnée moi-même à M<sup>me</sup> Davillier.

« Ah! ah! je vois maintenant d'où le vent souffle! » pensa la dame. Et elle répondit :

— Est-ce un vieil anneau d'or, de curieux travail? Il a été volé à Hélène, la nuit du bal au Cercle.

— Cet anneau ne lui a pas été dérobé : elle l'a donné elle-même à Paul Derrien, avant son départ pour Nouméa. J'étais convaincu que le mariage avait pris place dans le délai le plus court, après la mort du commandant. J'avais compris que Derrien quittait Nouméa dans cette intention. Depuis, j'ai vécu hors du monde, et c'est par hasard que j'ai rencontré cet après-midi, au Salon, ce mufle et son épouse... volumineuse. Il m'a raconté avec le plus grand calme qu'il n'avait jamais pensé sérieusement à un mariage avec la fille du commandant Davillier. A Paris et à Papeete, on ne marche pas sur le même terrain, m'a-t-il expliqué. Jugez-vous d'un honnête homme cette manière de se conduire?

— Vous êtes dans l'erreur au sujet du projet de mariage, dans l'erreur complète, protesta M<sup>me</sup> Arbois. Maintenant que vous m'avez débité votre version, écoutez la mienne. Je tiens à vous apprendre l'histoire *“raie.*

Elle appuya sur le dernier mot.

— Oh! vous pouvez parler, l'autorisa Gilbert, d'un ton sans chaleur.

— Hélène Davillier me regardait comme une amie, et je sais qu'elle ne pouvait supporter Paul Derrien; il s'accrochait à elle comme un frelon dont elle n'arrivait pas à se débarrasser. Elle n'était pas plus que moi, sa fiancée et elle ne lui a jamais donné cette bague.

L'intéressé eut un geste de protestation.

— Je vous dis qu'elle ne la lui a pas donnée ! répéta M<sup>me</sup> Arbois avec feu. Cette bague lui a été volée, puis vendue pour deux pièces de cent sous.

— Volée,... vendue..., répéta Gilbert avec une intonation qui fit tressaillir son informatrice. Etes-vous sûre de ce que vous avancez ?

— Sûre ? répéta Jeanne, indignée du doute.

— Je ne nie pas votre bonne foi, mais vous avez pu être trompée.

Elle haussa les épaules.

— J'en crois mes yeux et mes oreilles : ils me trompent rarement.

— Alors, comment...

— Si vous aviez seulement un peu de patience, vous auriez déjà entendu la fin de l'histoire. Hélène a passé chez moi ses derniers jours de Papeete. La veille de son départ, entrant à l'improviste dans sa chambre, j'ai vu sa servante indigène se roulant à ses pieds et gémissant : « Tuez-moi, Moiselle, tuez-moi !... Fatima mauvaise, très mauvaise, mais elle a tant de chagrin,... tant de chagrin ! » En bref, elle confessa avoir dérobé la bague qu'elle ne pouvait rendre, car elle l'avait vendue. Depuis qu'elle avait su le chagrin que causait à sa maîtresse, qu'elle aimait bien, la perte du bijou, elle était pleine de contrition, et ses remords la poussaient à avouer le larcin.

— A qui cette bague a-t-elle été vendue ? demanda Gilbert d'une voix dure.

— Fatima a refusé de le dire ; rien n'a pu la décider. Elle s'en est tenue à répéter qu'elle l'avait prise la nuit du bal et ne croyait pas faire si grand mal.

— La nuit du bal... Derrien me l'a montrée le lendemain matin !

M<sup>me</sup> Arbois et lui se regardèrent en silence pendant vingt secondes.

— Jeanne, dit-il enfin d'une voix étouffée, où est-elle, maintenant ?

— Je voudrais pouvoir vous le dire. Malheureusement, je suis la plus paresseuse des correspondantes ; j'aimerais mieux faire deux lieues à pied que d'écrire deux pages ; je n'ai pas répondu à la dernière lettre d'Hélène. Mais si je suis négligente je ne suis pas pour cela oubliouse ni indifférente. A peine arrivée, je me

suis présentée pour obtenir mon pardon à l'institution dont elle me donnait l'adresse.

— Et alors?

— L'établissement est fermé jusqu'aux premiers jours d'octobre. Il n'y reste qu'une vieille femme de chambre qui n'a pu rien me dire, sauf qu'elle pensait bien que le jeune professeur reprendrait sa place à la rentrée des cours.

— En attendant, où est-elle, où est-elle?

— C'est plus que je ne puis vous dire.

— Peut-être ses cousines pourraient-elles vous renseigner, dit-il, montrant du regard les demoiselles en robes roses.

— Je n'oserais guère les affronter; je ne les crois pas très bien disposées envers une parente pauvre. Je ne veux pas entrer dans les détails : vous me jugeriez une seconde M<sup>me</sup> Decluze.

— Ne le craignez pas : il n'y a qu'une Decluze, elle est sans pareille.

— Une de mes amies connaît M<sup>me</sup> Chalins ; je la chargerai de la mission.

Le rideau s'était levé. M. Arbois, impatienté de la conversation qui le gênait, se retourna vers sa femme :

— Vraiment, Jeanne, vous auriez mieux fait de rester à la maison, vous auriez été plus à l'aise pour bavarder. Au moins, n'empêchez pas les autres d'écouter.

— Charles me gronde, dit-elle en riant à Gilbert. Nous continuerais tout à l'heure.

Elle souleva ses jumelles et s'occupa de la pièce, qui l'intéressait moins que le drame intime qu'elle devinait.

Gilbert de Keroual était bouleversé. Jusqu'à la fin, il avait été la dupe de Paul Derrien, et le traître, le félon, c'était lui-même. Il avait juré à Hélène — qui lui avait donné tout son cœur, il n'en doutait plus maintenant — de revenir bientôt pour l'épouser. Et quand l'épreuve la plus dure l'avait accablée, il l'avait abandonnée sans une explication, sans un mot. Quel rôle misérable que le sien ! Il l'avait laissée gagner sa vie, manger le pain de la charité. Combien elle devait le mépriser, le haïr ! Il éprouva un intense besoin de sortir, de respirer un peu d'air frais. D'abord, il se pencha vers sa voisine et, en phrases hachées, murmura :

— Jeanne, vous avez toujours été mon amie ; il faut

me montrer que vous l'êtes encore. Ce que vous venez de me dire peut changer le cours de ma vie. Promettez-moi, dès que vous saurez son adresse, demain, si vous pouvez, de me la faire connaître sur l'heure.

— Est-ce si important? dit-elle en plaisantant.

Elle se retourna et le vit si pâle, si ému, que sur-le-champ elle comprit que l'heure de badiner était passée. Redevenue sérieuse, elle affirma :

— Comptez sur moi, Gilbert: je ferai de mon mieux. J'avais bien deviné qu'il n'y avait que *vous*.

Il lui serra la main et quitta la loge. M. Arbois se retourna :

— Où est passé Lisle? Pourquoi est-il parti?

— Il n'était pas d'humeur à s'intéresser à une comédie. Vous vous rappelez, Charles, notre pari à propos de lui et d'Hélène Davillier?

— Un pari? Je ne me le rappelle pas.

— Nous avons parié un chapeau. J'irai demain l'acheter, et le plus chic de tout Paris. Vous paierez la facture!

## XXVIII

Les préparatifs de voyage d'Hélène Davillier pour se rendre en Bretagne lui prirent peu de temps. Sa garde-robe n'était pas volumineuse, et elle n'avait pas à s'acquitter de beaucoup de visites d'adieu.

A la petite gare de Ploubezec, en pleine campagne, station la plus proche de Gurval, Hélène fut la seule voyageuse à descendre du train. Dès qu'il la vit sur la voie, l'employé de la gare s'avança à sa rencontre; un homme, mi-cocher, mi-paysan, l'accompagnait.

— C'est vous, bien sûr, la demoiselle que nos demoiselles attendent, dit celui-ci, présentant une lettre, pendant que l'employé, empressé, déchargeait l'arrivante de sa valise.

« Elle était bien peinée, mam'selle Guénolé, de ne pas venir vous chercher. C'est not' M'sieu qui est ma-

Iade; elle vous l'explique dans le mot de billet. »  
Hélène avait déjà ouvert l'enveloppe et tiré le billet.

*Chère cousine, disait sa correspondante, nous sommes désolées de ne pouvoir aller nous-mêmes vous accueillir à la gare. Mon père est assez souffrant. Dans une heure, nous pourrons vous redire que vous êtes la bienvenue.*

GUÉNOLÉ.

Une carriole basse, d'un très ancien modèle, attendait à la sortie du petit bâtiment. Invitée par le cocher campagnard, bavard et familier, Hélène y prit place.

— Ma bonne petite bête, ma *Rosine*, disait le conducteur, caressant les flancs de la bête. Vous allez voir, Mam'selle : nous serons au château avant le temps de le dire !

— Au château? dit Hélène, étonnée.

— Ben quoi? Vous pensez pas que je vas vous descendre à la ferme?

— Je vais à Gurval.

— C'est le château, vous le verrez bien. Tenez, ceci, c'est un vieux calvaire où nous venons en procession aux Rogations. On dit comme ça qu'il a mille ans et plus; il est très curieux, que disent les savants comme not' Monsieur. Les demoiselles sauront vous expliquer ça... Tiens, c'est la vieille Marion, la mendiane, qui est sur les marches; c'est sa place dans la journée, elle roule toujours son chapelet et marmotte des prières; le vrai, c'est qu'elle est là pour attendre les sous que lui donnent les passants... Pas mauvais, son métier, surtout qu'on dit qu'elle est un peu sorcière et qu'elle jette des sorts à ceux qui lui déplaisent. On a encore à profit de lui donner deux sous.

Hélène sourit.

— Elle ne doit pas devenir bien riche à ce taux-là!

— Oh! elle se lève assez tôt! riposta Mathurin, qui n'avait pas compris la réponse de la voyageuse. Elle a bien une mesure à elle, mais la plupart du temps elle couche dans quelque grange, après qu'on lui a donné une écuelle de soupe. Je parierais que sa bourse est plus lourde que la mienne... Tenez, ce bois-là, ousque vous voyez les chênes qui sont tout à fait de beaux arbres, il appartient à m'sieu le comte de Kerliaudet, et la

prairie qui jointe, c'est déjà à nous... Vous voyez les grands ormes et les cheminées : c'est le château de Gurval.

Hélène, un peu étourdie, mais intéressée par la conversation du brave homme, qui semblait considérer le domaine comme un bien personnel, ne trouva pas le trajet long. D'ailleurs Rosine trottaient allégrement, sans trop se soucier des accidents de la route montante ou descendante.

La carriole s'avança sous l'ombrage de vieux ormes, le long d'une avenue qui gardait un noble aspect, en dépit de son état d'abandon.

Au bout de l'avenue s'élevait une large maison basse. Un écu marquait la porte d'entrée, et les fenêtres de l'unique étage étaient de granit travaillé. Depuis longtemps les persiennes avaient oublié l'effet préservateur de la peinture ; quelques-unes pendaient sur leurs gonds.

En dépit de son délabrement, la vieille demeure avait bien des droits au nom de château que, dans la contrée, on ne manquait jamais de lui donner. Quoique le pâle soleil qui faisait briller les petits carreaux des fenêtres n'eût rien de l'éclat qu'il projette sur l'île océanique, la première impression de la fille du commandant Davilier fut favorable. Depuis son arrivée en France, Hélène s'était d'ailleurs réaccoutumée au climat de l'Île de France. Le climat breton, plus rude, ne l'éprouverait pas ; le vent, un peu âpre, lui avait annoncé le voisinage de la mer, de la mer que là-bas elle avait tant aimée, qu'elle avait aimée davantage depuis le jour où son sauveur l'avait arrachée à la tempête. Des larmes lui montèrent aux yeux ; elle les essuya vivement. Ce n'était pas le moment de réveiller les souvenirs douloureux. Une grande jeune fille un peu forte, de haute taille, aux cheveux bruns, au teint hâlé, franchissait le seuil de la porte et s'avançait, les bras en avant :

— Ma cousine ! Ma petite cousine Davillier, la fille du frère de notre chère maman ! Que nous sommes heureuses de faire connaissance et de vous recevoir !

— Nous connaissons si peu notre famille ! déclara une jolie blonde, venue se joindre à sa sœur.

Elles s'embrassèrent. Et toutes trois eurent la même impression qu'une amitié se soudait.

Une servante en coiffe bretonne se tenait sur le seuil de la cuisine, une cuisine vaste où tout un arsenal d'ustensiles de cuivre, suspendus au-dessus d'un immense fourneau, brillaient comme de l'or. La servante, comme le cocher Mathurin, salua familièrement l'arrivante, tout en prenant des mains du cocher les bagages qu'il lui tendait.

— Bien heureuse de voir ici la nièce de not' bonne maîtresse défunte, demoiselle. J'espérons bien que vous vous plairez chez nous... Allons, fainéante — elle s'adressait à une jeune paysanne derrière son dos, — fais ta révérence à la demoiselle et porte tout l'arrimage dans sa chambre!

La « fainéante » Vonnec salua gauchement; une belle rougeur fonça ses joues déjà très roses. Elle prit les deux valises, le parapluie, et disparut dans l'escalier pour remplir la tâche imposée.

Guénolé avait fait entrer la nouvelle venue dans la salle à manger, une belle pièce très vaste, garnie de peu de meubles, qui tous avaient le mérite d'être anciens.

Guénolé, très distinguée dans sa robe simple, s'acquittait de ses devoirs d'hôtesse avec des gestes précis et discrets; sa sœur Yane, elle, parlait avec abondance, sans perdre une bouchée de l'excellent goûter servi.

— Vous faites connaissance avec nos crêpes bretonnes, disait-elle; oh! ce sont de bonnes amies que vous reverrez souvent. Elles comblent les déficits de nos menus. Aimez-vous le cidre? Il est fait chez nous avec des pommes de choix.

Guénolé parlait plus posément, expliquait que son père, sujet aux rhumatismes et en pleine crise aujourd'hui, s'occupait peu du domaine, dont les revenus constituaient pourtant leur plus grande ressource; il se livrait surtout à des travaux savants dont il espérait tirer un jour grand profit.

La jeune fille poussa un soupir qui en disait long sur son manque de foi sur les bénéfices futurs. Elle parla de leurs occupations quotidiennes. La propriété était vaste; il eût fallu, pour l'exploiter, plus de bras. Mathurin cumulait beaucoup d'emplois et se faisait aider de temps à autre par des journaliers, mais la main-d'œuvre était onéreuse. La jeune Vonnec, sous la direction de sa tante, s'occupait de la laiterie. Yane « ma

blonde », comme l'appelait amicalement son père — et le nom était répété par tout l'entourage, — avait pris le poulailler en charge; c'était presque un amusement de jeter le grain à cette gente toujours disposée, et si intéressant de veiller sur les couvées, de régenter les gentils poussins souvent indisciplinés, en dépit de la vigilance de la maman-poule.

— Je crois que j'aimerai aussi cet à-côté de vos travaux fermiers, dit Hélène, car vous me permettrez, n'est-ce pas, de prendre ma part de vos occupations?

Guénolé sourit à demi, Yane éclata d'un joli rire en cascade :

— Je ne vous vois pas, ma belle demoiselle, en grand tablier de toile, façonnant de vos belles mains blanches les mottes de beurre!

— Oh! si vous y tenez, dit Guénolé, posément, le choix ne vous manquera pas. Nous n'avons guère de temps pour les travaux de couture, qui peut-être vous conviendraient mieux.

— Les travaux de couture, je les aime, dit Hélène. Mais j'aime aussi la vie de plein air. Nous pourrons partager... tout, quand vous m'aurez donné la formation nécessaire.

— Ce sera très facile, acquiesça Guénolé; ce qu'il faut surtout, c'est la volonté de mettre la main à la pâte. Notre bonne Julitte aura vite fait de vous apprendre à faire sauter dans la poêle les crêpes que vous avez appréciées et de vous révéler le secret des entremets dans lesquels elle excelle. Elle est au service de mes parents depuis sa jeunesse — cela nous recule de trente ans — et fait partie de la famille. Elle est un peu autoritaire et garde ses petites manies, mais son dévouement est absolu et c'est une travailleuse infatigable... Désirez-vous prendre un peu de repos, ou préférez-vous faire le tour du jardin? Les fleurs — mon domaine privé — me reposent des champs.

— Moi aussi, j'aime les fleurs, dit Hélène.

Elles firent le tour d'une serre très bien tenue.

— Je vais vous dire mon petit secret, confia Guénolé.

— Il semblait que le lien de parenté entre les jeunes filles n'eût jamais été relâché. Elles étaient déjà à l'aise toutes trois, comme des amies — Vous voyez ces fleurs somptueuses : elles sont pour la vente. Bientôt, je préparerai les boutures, elles seront autant de jeunes

plants que Juliette placera facilement au marché de Lannion. C'est notre bourse pour notre toilette; l'allocation de papa pour l'article est vraiment trop maigre.

— Un seul des gros volumes qu'il fait venir si souvent lui coûte autant, même plus, que notre entretien de toute l'année! soupira Yane.

— Il me semble qu'ici les frais de toilette ne sont guère nécessaires, rit Hélène.

— Détrompez-vous, belle cousine : nous sommes des fermières dans la pratique, mais toute la société des alentours veut bien nous considérer comme des châtelaines, et nous recevons souvent des invitations. Dans toute la mesure du possible, nous les acceptons, pour ne pas nous retrancher du monde. Après tout, nous ne sommes pas des ermites.

Hélène pensa que « ma blonde » n'était pas faite pour la solitude et que Guénolé était parfaitement à sa place dans la meilleure société.

## XXIX

Jour par jour, Hélène s'initia à sa vie nouvelle et prit le plus vif intérêt à tous les travaux de la saison. L'activité calme et la compétence de Guénolé, de trois ans son ainée, s'occupant de tout, surveillant tout, lui était un sujet constant d'admiration, tandis que l'inaltérable gaité de la blonde Yane l'a aidait à sortir d'elle-même.

Dans la société réconfortante de ses cousines, dans ce foyer auquel on l'avait admise sans restriction ni arrière-pensée, la douleur d'Hélène s'apaisait, se changeait en une douce mélancolie qui lui permettait de se dilater, de se laisser aller à la douceur de cette vie nouvelle.

Son oncle l'avait affectueusement accueillie; après le premier jour où il lui avait parlé avec émotion de la chère compagne qui était la sœur du commandant Davillier et lui avait dit en mots très simples qu'il espé-

rait qu'elle serait heureuse chez lui, il semblait ne plus s'apercevoir de la présence d'une étrangère. C'était simplement une fille de plus. Il s'était replongé dans ses études, occupation qui obérait lourdement les finances de la famille. L'ancien professeur, inconscient de la dépense, ne se lassait pas de faire venir des ouvrages fort coûteux, qui ne lui donnaient que rarement la satisfaction attendue et qu'il fallait sur-le-champ remplacer ou compléter.

Le lendemain de son arrivée, Guénolé avait emmené sa cousine faire le tour de la propriété. Hélène remarqua d'un coup d'œil le mauvais état des communs.

— Notre cousin Antoine — on est toujours cousins, en Bretagne, même quand la parenté s'éloigne beaucoup — prédit que dans quelques années il ne restera à Gurval que des ruines, dit Yane. Papa ne veut pas que l'on répare jamais rien.

— Voici la laiterie, dit Guénolé. Entrez, faites attention à la marche.

Elle introduisit la novice dans un petit bâtiment blanchi à la chaux, au toit de tuiles rouges, plein de cannettes de lait, de jattes de crème, de mottes de beurre couleur d'or pâle.

— Nous avons six belles vaches, expliqua la châtelaine-fermière; nous vendons le lait sur place et le beurre au marché de Lannion, où Juliette le porte toutes les semaines. Françoise, une servante de Juliette, s'occupe de l'étable, de la blanchisserie, de bien des choses encore, toujours sous l'œil vigilant de sa patronne. Passons maintenant au jardin potager.

Le jardin potager, entièrement consacré aux légumes et aux fruits, était bien planté d'arbres de rapport.

— Que de fruits vous devez recueillir! s'exclama Hélène, en admiration devant des poiriers encore chargés de beaux fruits mûrs, des vignes offrant déjà des grappes de terre promise. Au verger, des pommiers pliaient sous le poids de leurs boules rouges et jaunes.

— Oui, ces fruits sont une grande ressource, d'abord pour la table, et ils nous assurent aussi un profit appréciable. Voyez nos fraisiers: nous en tirons d'abondantes cueillettes qui nous donnent, en plus de nos confitures d'hiver, un gain réel.

— C'est magnifique!... s'exclama Hélène, étonnée intérieurement qu'en dépit de tous ces profits, on sentit

dans la maison la gêne dont ses cousines ne faisaient pas mystère.

— Si nous disposions d'un roulement de fonds pour exploiter la propriété comme elle devrait l'être, dit Yane avec une légère amertume, nous serions fort à l'aise. Oh ! nous vivons assez largement, et vous verrez souvent sur la table un poulet rôti ou un beau canard ; il est facile, à la campagne, de vivre confortablement sur ses produits, il n'en coûte à peu près rien.

— Je vous ai dit pourquoi l'argent courant nous manque, expliqua Guénolé ; il nous faudrait pouvoir payer plus de main-d'œuvre et subvenir aux frais d'entretien des bâtiments vétustes. Quand nous sommes venues ici, les terres étaient en un état d'abandon lamentable. Nous avons déjà beaucoup fait.

— Antoine dit..., commença Yane.

— Avec plus de ressources, nous ferions davantage, interrompit l'ainée ; avec du temps, nous améliorerons bien des choses. Nous avons commencé.

Hélène remarqua que Guénolé interrompait souvent « ma blonde » quand elle commençait à citer Antoine, ce qu'elle faisait un peu à tous propos.

Ce soir-là, Hélène Davillier fit la connaissance du cousin Antoine Roulleau.

La table du dîner était desservie. M. Lingard s'était retiré et les jeunes filles allaient sortir dans la cour quand une voix sonore retentit :

— Bonsoir, mes belles cousines ; je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Hélène, je vous présente notre cousin Antoine Roulleau. Antoine, ma cousine Hélène Davillier.

Un homme de taille moyenne, trapu, aux cheveux roux, vêtu d'un costume de chasse, les jambes gainées de hautes guêtres, dévisageait Hélène, la regardant fixement, l'air un peu ahuri.

— Comment trouvez-vous cette partie du monde, ma très belle cousine ? dit le nouveau venu, de sa voix retentissante.

— Elle me plaît beaucoup.

— Heu ! heu ! Je ne l'aurais pas cru ; la Bretagne doit vous sembler bien triste après votre île ensoleillée et la vie mondaine que vous y avez menée ? Vous vous êtes bien plu à Paris ?

— Mais oui, répondit Hélène, sans chaleur.

— Pourtant, nous ne vous permettrons pas d'y retourner avant longtemps.

Il se tourna vers Guénolé :

— Il faut emmener cette belle demoiselle à Lannion dimanche, pour entendre la musique. Je vous paierai à toutes le déjeuner à l'hôtel.

Il se retourna vers la nouvelle venue :

— Je puis bien vous appeler Hélène, n'est-ce pas? Ici, nous sommes tous cousins, conclut-il, prêt à réclamer la parenté avec une jeune fille « si chic ».

« Guénolé et Yane sont assez bien, à leur manière, mais celle-ci leur dame le pion. Elle fait la fière aujourd'hui, mais je saurai bien l'apprivoiser », pensait le campagnard présomptueux.

Un chauffeur en livrée traversait la cour. Il souleva le lourd marteau de la porte, qui retomba bruyamment.

— C'est du château de Kerliaudet, dit Yane, sa curiosité en éveil. Qu'est-ce que ça peut être?

Julitte entra, présenta une lettre à Guénolé.

— C'est de M. le Comte, not' demoiselle. Il n'y a pas de réponse. J'ai fait entrer le grand Sébastien dans la cuisine pour prendre un verre de cidre.

— Tu as bien fait, Juliette.

— C'est une invitation, un goûter, jeudi prochain, dit la jeune fille; vous êtes comprise dans l'invitation, ma chère Hélène. Ecoutez ce que me dit M. de Kerliaudet :

*« Je compte bien que vous amènerez la très charmante parente que j'ai vue avec vous dimanche à l'église. Je serai très heureux de faire avec elle plus ample connaissance. »*

« Vous ne pouvez vous dérober, ma chérie. »

— Si vous le jugez indispensable, acquiesça Hélène, résignée.

— Un galant homme et un homme galant, ce vieux Kerliaudet, dit Antoine. Sa nièce du Clézio le serre de près pour ne pas laisser échapper le neveu, la proie convoitée.

Yane lui frappa sur les doigts. Il en profita pour lui prendre la main et la baiser.

— Méchante langue! dit-elle, rouge jusqu'aux oreilles.

— Parlez-vous de M<sup>me</sup> Berthe du Clézio? demanda la voix claire d'Hélène.

— Vous la connaissez? s'étonna Guénolé.

— Non, j'en ai seulement entendu parler, d'ailleurs d'une manière assez vague.

— Oh! elle n'est pas jolie, déclara Yane, mais sa fortune lui fait un masque d'or.

— Elle sera certainement là jeudi prochain. C'est elle qui se charge de recevoir chez son oncle.

— Elle se considère déjà comme la maîtresse de maison.

— Dans quelle île du Pacifique étiez-vous? demanda brusquement Antoine Roulleau.

— A Tahiti, répondit Hélène.

— Tahiti... Tahiti... Ah! j'y suis: je savais que j'avais entendu le nom. C'est là que le neveu du vieux Kerliaudet était dernièrement. Vous l'avez connu, peut-être, Gilbert Lisle de Keroual?

— Oui, je le connaissais.

— Il est resté assez longtemps chez ces sauvages. Quelle attraction le retenait?

— Comment le saurais-je? Les sports, peut-être.

— C'est un grand chasseur. Il vient tous les ans chez le tonton à héritage passer un ou deux mois, à la saison de la chasse. La bonne façon de courir tous les gibiers. Un type orgueilleux qui n'est pas sympathique, ce Keroual, je le pense comme vous.

— Je ne vous ai pas dit qu'il m'aît paru antipathique.

— Eh! eh! lui-même un bon lièvre à chasser, et d'ailleurs il est assez beau garçon.

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois ou deux, dit Guénolé, mais je puis dire que c'est un homme très bien élevé et un causeur des plus agréables.

— C'est vrai, dit Hélène.

Cet éloge parut à Antoine une injure personnelle. Il se leva brusquement et prit son chapeau. Cette péronnelle venue de si loin verrait bien ce qu'il valait, lui, Antoine Roulleau, futur notaire, le meilleur parti du pays et presque un des seuls hommes à marier pour plus d'une douzaine de jeunes filles. Seulement un peu de temps et elle deviendrait moins dédaigneuse; elle apprendrait à ses dépens que ce Keroual n'était pas pour une fille sans dot. Si elle avait jeté ses vues sur lui, elle déchanterait.

La visite de ce rustaud laissa à Hélène une impression pénible. Pourquoi fallait-il que, jusque dans cet

asile, la paix qu'elle avait cru trouver fût troublée et que le souvenir qu'elle avait voulu ensevelir fût à chaque instant ravivé?

Pourtant sa décision était prise. Elle accompagnerait ses cousines à Kerliaudet; elle voulait voir et juger cette rivale qui serait ce qu'un jour elle avait cru devenir elle-même : la femme de Gilbert Lisle.

## XXX

C'était le jour du goûter. La carriole, attelée de la vieille Rosine, attendait, sous l'œil paterne de Mathurin, que « nos mam'selles » fussent prêtes à s'y entasser.

— Ma robe me semble très bien réussie, disait Yane, toujours contente d'elle-même et de tous.

— Tu es très gentille, affirma Hélène avec conviction.

Dans les laborieux préparatifs de leurs toilettes. Hélène avait été d'un grand secours pour les jeunes campagnardes. Très adroite et douée d'un goût sûr, elle avait modernisé d'anciennes robes assez fraîches, mais dont la façon « datait ». Elle avait aussi donné aux chapeaux « triomphants » une note plus sobre qui les renouvelait. La jeune Yane avait éprouvé quelque regret de sacrifier des ornements qui lui étaient chers, mais sa confiance dans la compétence de la cousine qui avait passé quelques mois à Paris avait adouci le sacrifice.

La douceur de la température et l'éclat de l'après-midi avaient permis à Hélène de se servir d'une robe blanche de tissu léger qu'elle avait à peine portée et qui lui seyait bien.

— Nos demoiselles seront les plus belles de la fête, dit Juliette quand la carriole se fut ébranlée.

— Oh! oui, de vraies princesses! renchérit Vonnec, venue aussi assister au départ.

Les « princesses » furent chaleureusement accueillies par le maître de la maison. Tout en restant plus dis-

tante, M<sup>me</sup> du Cléziau fit montre d'une politesse affable envers Guénolé et Yane. Elle ignora à peu près complètement l'*« institutrice »*.

La réunion était nombreuse. Toute la société des environs avait été invitée et avait répondu avec empressement. Antoine Roulleau aussi était là. Des présentations avaient été faites, des parties de tennis organisées ; plusieurs joueurs demandèrent à M<sup>me</sup> Davillier d'être leur partenaire, mais M. de Kerliaudet l'avait déjà accaparée.

— Laissez donc ces jeunes gens à ce qu'ils considèrent comme une des grandes occupations de leur existence, dit-il. Je veux vous faire faire le tour des jardins : c'est plus intéressant. Les messieurs sont fureux que je vous enlève ; mais pourquoi ne jouirais-je pas moi-même d'une agréable société ? Dans mon temps, j'ai été comme eux l'esclave de la Beauté.

Il salua courtoisement. Hélène répondit d'une inclination souriante.

— Oui, esclave de la Beauté, reprit le vieux gentilhomme, et pourtant je ne me suis jamais marié. Je croyais que l'été durerait toujours, et l'hiver est venu avant que je m'en aperçoive. Nous n'avons pas, dans la famille, d'inclination pour le mariage ; j'ai un neveu qui, lorsque je le prêche, me conseille de me marier moi-même, le chenapan ! C'est pourtant un charmant garçon, droit comme une épée ; la femme qui l'épousera sera une femme heureuse.

Les lèvres d'Hélène se serrèrent. Que penserait cet oncle aveugle si elle lui disait :

« Ce parangon d'honneur a fait une fois à une jeune fille un serment solennel qu'il n'a pas tenu. Sa conscience est plus élastique que vous n'imaginez. »

Sous le couvert d'une allée ombreuse, le comte et Hélène se trouvèrent en face de Berthe du Cléziau, accompagnée d'Antoine Roulleau.

M<sup>me</sup> du Cléziau s'arrêta devant Hélène et, à brûle-pourpoint :

— Mademoiselle, M. Roulleau me dit que vous avez habité Tahiti et que vous y avez connu Gilbert de Keroual intimement.

Le mot *« intimement »* très appuyé.

Hélène rougit violemment, pendant que le comte se tournait vers elle :

— Petite cachottière ! Vous ne me l'avez pas dit.

— C'est vrai que j'ai connu M. Lisle à Papeete, dit-elle d'un ton aussi dégagé qu'elle put.

— C'est amusant ! Très amusant ! s'exclama M<sup>me</sup> du Cléziau.

— Eh bien ! eh bien ! je vous en parle depuis une heure, et vous ne m'avez pas dit que vous le connaissez ! s'indigna M. de Kerliaudet.

— Vous n'avez mentionné aucun nom, protesta Hélène, gênée de sentir sur elle les yeux de l'oncle et de la future fiancée de celui qui l'avait abandonnée.

— Mentionné aucun nom ! protesta le vieillard. Vous m'étonnez ! Eh bien ! qu'est-ce que vous pensez de mon neveu ?

Les yeux railleurs de M<sup>me</sup> du Cléziau, dévisageant Hélène, semblaient dire : « Quelle question inutile ! »

Hélène soutint le regard avec fermeté.

— M. Lisle a rencontré à Papeete beaucoup de sympathie, dit-elle.

— Combien de temps est-il resté à Tahiti ? demanda l'oncle.

— Trois ou quatre mois, il me semble.

— Trois ou quatre mois ! Que diable pouvait-il faire là ?

— Il pêchait et chassait beaucoup.

— Et flirtait aussi bien, dit M<sup>me</sup> du Cléziau, perfide. Vous n'êtes pas obligée de nous dévoiler ses secrets.

Avec un salut hautain, l'héritière s'éloigna.

— Flirter ! Flirter ! Quelle bêtise ! protesta l'oncle. Je préférerais voir Gilbert s'occuper un peu plus des femmes. Ainsi, vous le connaissiez bien ?

— Je le rencontrais, comme on se rencontre à Tahiti, dit-elle, se détournant pour cueillir un brin de seringa.

— Parlez-moi de lui. Il m'écrit rarement et ne me raconte rien de personnel. Que faisait-il ? Comment employait-il son temps ?

— Je vous l'ai dit : il passait presque tout son temps à la pêche, à la chasse. Il ne fréquentait guère la société de l'île. Le pays lui plaisait parce qu'il est facile d'y vivre sans rien faire.

— Eh ! eh ! entre nous, rien qu'entre nous, n'était-il pas retenu par quelque autre... attraction ?

— Sincèrement, je ne crois pas qu'il se souciât plus que d'une paille de personne là-bas.

— Je crois que vous souriez, dit le vieux gentilhomme, naïf. J'irai vous voir demain ou après-demain. Vous reviendrez souvent, pour que nous parlions de Gilbert. Allons maintenant du côté du tennis et du goûter. Il ne faut pas que ces beaux garçons m'accusent de vous avoir enlevée.

Les demoiselles Lingard avaient joué prodigieusement de leur après-midi ; elles avaient joué au tennis, dansé et goûté supérieurement. Au retour, fait à pied, la langue de Yane marchait plus vite que jamais.

— Ma pauvre Hélène, je vous plains ! C'est très mal de la part de ce bonhomme, de vous avoir ainsi gardée pour lui.

— Vous avez dû avaler une forte dose de « mon neveu, mon neveu » ! rit Guénolé.

— Nous en avons un peu parlé, acquiesça Hélène.

Guénolé avait le sens des nuances. La légère retenue dans la voix de sa cousine l'empêcha d'insister.

### XXXI

Les jours passaient, calmes et uniformes, coupés par des visites de M. de Kerliaudet, qui invitait les jeunes filles à venir elles-mêmes au château, sans insister beaucoup. L'hostilité de Berthe du Cléziau envers M<sup>me</sup> Davillier ne lui avait pas échappé, et il était de trop bonne éducation pour risquer d'y exposer sa jeune amie.

Hélène s'était complètement adaptée à la vie de Gurval ; il semblait qu'elle y eût vécu plusieurs années. Comme l'infatigable Guénolé, elle travaillait sans relâche, s'occupant du jardin potager, cueillant les fruits et les légumes. Elle avait appris à baratter le beurre ; tous les samedis matins, la préparation du chargement de la carriole en produits de choix pour le marché était un véritable plaisir. Le temps passait, adouci par l'intelligente affection de Guénolé, égayé par l'invariable bonne humeur de Yane.

Antoine Roulleau continuait de faire la cour à la nouvelle venue, mais Yane, attentive au jeu, avait très vite deviné qu'elle n'avait rien à craindre de sa cousine. Hélène ne se laisserait pas conquérir, et elle dédaignait d'être coquette.

M. Lingard demeurait tel qu'il s'était montré le premier jour : un parent affectueux, courtois et distrait. A table, il demeurait silencieux la plupart du temps. Certains jours, il s'animait et se lançait dans quelque dissertation que ses filles écoutaient par respect filial. L'homme d'études sentait dans sa nièce une auditrice plus attentive. Hélène pensait que s'il lui fallait un jour redevenir institutrice, ce qu'elle aurait acquis ainsi lui serait précieux.

L'amitié entre Guénolé et sa cousine s'était resserrée, fondée sur une compréhension et une estime réciproques. Ce jour-là, on fêtait les vingt-quatre ans de Guénolé, et comme présent d'anniversaire, Hélène lui avait fait elle-même un chapeau neuf. Contente de son travail, qui lui paraissait réussi, elle demanda à la destinatrice d'essayer le chef-d'œuvre. Guénolé, devant le miroir, posa le chapeau sur sa tête.

— Il me coiffe à ravir, dit-elle ; je l'étrennerai pour la prochaine partie de M. de Kerliaudet. Cette fois, vous rencontrerez le neveu, je crois.

Elle se retourna et fut stupéfaite de voir Hélène troublée. Elle encercla de son bras la taille de sa cousine.

— Lène chérie, dit-elle, je crois que je devine un secret. Vous nous parlez beaucoup de tous vos amis de Papeete, vous ne nommez jamais Gilbert de Keroual... Il a tout pour gagner le cœur d'une femme comme vous.

Hélène, que jamais sa cousine n'avait vue pleurer, fondit en larmes. Guénolé n'eut pas à insister pour obtenir la confidence du roman qui avait si mal fini.

— Etes-vous sûre que c'était bien Gilbert Lisle de Keroual ? demanda Guénolé. Il est incapable de manquer de parole à une femme.

— M<sup>me</sup> Arbois était son amie d'enfance ; c'est elle qui, depuis, m'a appris tout ce qui le concerne.

— Vous ignoriez qu'il est l'héritier d'une très grosse fortune ?

— Oh ! complètement. J'ignorais même le complément

de son nom. Je l'aimais pour lui-même, pour l'homme que je le croyais,... un homme d'honneur... Un homme d'honneur qui promet à une jeune fille de revenir dans quelques semaines et ne donne plus signe de vie, qui est fiancé à une femme et parle de mariage à une autre...

— Gilbert de Keroual n'a jamais été le fiancé de Berthe du Cléziau. Son oncle a fait pour lui autrefois des projets qu'il a toujours refusé même d'envisager. Berthe, qui se flattait que sa fortune suppléerait à son manque d'attraits, l'a comblé d'avances... C'est tout.

— Guénolé, Yane m'a un jour fait entendre que vous...

— Yane est une petite bavarde. Je resterai vieille fille, il en faut toujours une dans les familles.

— Eh bien! ce sera moi. Pourquoi renonceriez-vous à fonder un foyer, chérie?

— Hélène, vous connaissez mon père. Je suis indispensable ici, il me faut remplacer ma mère,... et plus tard,... plus tard il sera trop tard.

Elle raconta brièvement à sa cousine qu'il y avait deux ans, lors d'un séjour de quelques semaines chez des amis, elle avait rencontré un homme qui lui avait demandé d'être sa femme. Avant même qu'il lui eût parlé de ses sentiments, elle lui avait donné tout son cœur... Il avait compris ses raisons et n'avait pas voulu la détourner de ce qu'elle estimait un devoir. Ils s'étaient séparés, très peinés tous les deux; elle savait que depuis il ne s'était pas marié.

Yane fit soudain irruption dans la chambre, jetant une exclamation désolée :

— Oh! Guène, Guène, quel malheur!

— Qu'est-ce? demandèrent à la fois Guénolé et Hélène.

— Juliette est tombée dans la cour. J'ai peur qu'elle ne se soit cassé la jambe. Elle ne peut plus se relever.

Guénolé sortit aussitôt; les autres la suivirent. Juliette, à terre, gémissait :

— Ma Doué! Ma Doué!

Avec des précautions, les jeunes filles la remirent debout et la portèrent dans la maison. Non, elle n'avait point la jambe cassée. Guénolé, qui avait une certaine expérience, put la rassurer, mais elle avait la cheville démise, et les soins de Marianne Lestour — la rebou-teuse — seraient nécessaires.

— Et le marché demain ! le marché demain ! continuait de se lamenter la bonne fille, plus préoccupée du dommage qu'occasionnerait son incapacité que de ses souffrances.

Jamais plus bel approvisionnement n'avait été préparé : de belles mottes de beurre, des fromages à la crème, des fruits de choix, et, en couronnement, les premières grappes de raisin de la serre, si attentivement soignées et surveillées pendant de longs mois.

— Ne te tourmente pas, Julitte, conseilla Yane. Nous mettrons en réserve tout ce qui peut attendre ; le reste, eh bien ! le reste, nous le consommerons nous-mêmes.

— Beaucoup d'argent perdu,... beaucoup d'argent perdu ! continuait la brave fille, qui connaissait les difficultés financières de ses jeunes maîtresses.

— Le jardinier ne pourrait-il remplacer Julitte ? demanda Hélène.

— Non, dit Guénolé, il en est incapable, le pauvre ! Il ignore absolument la valeur des choses, il les apprécie au prix de sa peine : il demanderait trois fois leur prix pour des légumes qu'il a cultivés et donnerait pour rien les fruits dont il ne s'est jamais occupé.

— Il ne connaît pas « ma clientèle », objecta Julitte. Hélène eut une idée :

— Je puis très bien, moi, remplacer Julitte.

Yane eut un rire en fusée.

— Une belle maraîchère, une trop belle maraîchère ! dit-elle.

— Impossible, Hélène, protesta Guénolé, plus calme. Nous-mêmes, nous ne le ferions pas. Non qu'il y ait de honte à bien faire, mais cela produirait dans le pays un mauvais effet.

— Je comprends. Mais, moi, c'est tout différent : personne ne me connaît.

Yane eut un nouvel éclat de rire, sonnant la jeunesse et une heureuse nature :

— Ma chère, il faudrait vous habiller en paysanne !

Hélène frappa dans ses mains :

— Une idée splendide, Yane ! Vonnec me prêtera une robe, une coiffe. Oh ! quel plaisir je me promets ! Et je saurai bien vendre notre marchandise, vous verrez ! Je rapporterai la forte somme.

— Non, Hélène, protesta faiblement Guénolé, à demi vaincue.

— Si, si, Guène, ne me privez pas de cette fête. Je sais déjà bien assez de breton pour me débrouiller s'il est nécessaire. Laissez-moi faire, je vous en prie.

Guénolé céda. Julitte, ne sachant trop si elle devait approuver ou protester, se contenta de hochements de tête n'ayant aucun sens précis.

Le lendemain, de bonne heure, ce fut un premier amusement de procéder à la toilette de la fermière d'occasion. La robe de Vonnec, un peu courte, dégagait les chevilles fines d'Hélène, et ses pieds délicats se trouvèrent un peu trop au large dans les forts souliers. La coiffe légère se posait si bien sur ses beaux cheveux blonds que les femmes de chambre improvisées s'esclaffèrent :

— Impossible, Hélène : on voit d'un coup d'œil que vous êtes une demoiselle déguisée !

— Qu'importe !

— On tournera autour de vous et personne ne vous achètera rien ; il faut tenir compte d'un certain état d'esprit, de préjugés, si vous voulez.

— Des préjugés qui devraient bien disparaître. Pourquoi ne me tiendrais-je pas près d'un étal de fruits, comme d'autres jeunes filles derrière un comptoir ?

— La difficulté peut se résoudre, dit Yane, que le jeu amusait au plus haut point. Enlevez cette coiffe qui vous fait trop jolie et vous dénonce, remplacez-la par votre grand chapeau de jardin. C'est très admis. Julitte le fait en cette saison.

Hélène suivit le conseil et, toute joyeuse, prit place dans la carriole à côté de Mathurin, le cocher-jardinier qui se livrait à des commentaires divertissants :

— Y aura pas plus belles légumes au marché, not' demoiselle. Mais y aura pas non plus si brave marchande. Vrai de vrai, les messieurs qui achètent des fleurs pour leurs promesses le sauront bien voir !

Hélène eut à subir la curiosité des clients de Julitte, s'inquiétant de savoir pourquoi aujourd'hui la brave fille manquait au poste occupé depuis tant d'années.

Hélène expliquait l'accident survenu et pouvait juger de la sympathie et de l'estime accordées à la servante de Gurval. Tous en parlaient comme d'une vieille amie. On traitait amicalement la jeune marchande, sans que personne se doutât de sa qualité. Aux quelques commères qui lui posaient la question : « D'où viens-tu ? »

elle répondait en riant : « De là où je retournerai. » Et, la voyant prompte de la langue et peu disposée à les renseigner, les curieuses n'insistaient pas.

Mathurin avait déposé chez les clients ordinaires les mottes de beurre, les fromages, les pommes de terre qu'il avait, la veille, arrachées de la terre, et avait reçu le prix établi. Les légumes et les fruits de Gurval faisaient prime sur le marché. Hélène se réjouissait de son succès et comptait avec plaisir le pécule amassé, quand soudain son cœur battit à se rompre.

Ce cavalier qui débouchait au coin de la place... c'était lui,... c'était Gilbert Lisle. Il venait... Il allait passer devant elle. Il arrêta son cheval devant l'étal des fleurs, se pencha, saisit une rose et chercha des yeux la marchande, pour payer son achat. Celle-ci s'était baissée et rattachait son soulier... Mais renouer un cordon ne peut prendre que quelques minutes, et le client attendait. Hélène enfonna son chapeau à larges bords et se redressa.

Gilbert tressaillit visiblement. Cette jeune paysanne ressemblait singulièrement à la jeune fille qu'il avait si durement traitée. Il prit un billet et le posa sur l'éventaire. Il voulut dire un mot. Sa voix s'étrangla dans sa gorge. Il s'éloigna.

Hélène était devenue très pâle. Toute sa joie envoilée, il ne lui restait que le douloureux souvenir, plus vivant que jamais. Dès que Mathurin vint la rejoindre, elle lui fit recharger dans la carriole le peu de marchandises restant et reprit la route de Gurval.

Au retour, au bas d'une côte raide, Hélène descendit de la carriole pour soulager le cheval et aussi parce que la marche calmerait ses nerfs excités.

Presque tout de suite, Antoine Roulleau déboucha d'un chemin de traverse. Il s'approcha pour un bout de causette familière avec la servante de Gurval et fut stupéfait de reconnaître, sous son accoutrement de paysanne, Hélène Davillier.

Celle-ci lui expliqua brièvement la cause de ce qu'il avait qualifié de « mascarade ».

— En paysanne ou en grande dame, vous êtes toujours adorable, ma belle cousine, dit le futur notaire. Et, en dépit de vos dédains, je vous aime. Peut-être ne me traiteriez-vous pas si mal si je vous disais qu'il ne dépend que de vous de devenir M<sup>me</sup> Roulleau. Voilà

déjà quelque temps que j'y pense; je ne tiens pas compte de votre manque de fortune.

— Vous êtes bien bon, mais je décline l'honneur.

Antoine fut très mortifié.

— Savez-vous que dans tout le pays je n'ai que l'embarras du choix? Toutes les jeunes filles du canton sauteraient de joie.

— Eh bien! choisissez parmi elles et faites une heureuse.

— C'est pour de bon que vous refusez, ou voulez-vous seulement vous faire prier?

— C'est pour de bon; il est inutile que vous insistiez, dit Hélène avec fermeté.

De dépit, Antoine serra les poings,... puis ricana :

— Je ne me mettrai pas à genoux, vous savez. Je ne suis pas en peine de trouver une femme.

— Tant mieux, dit Hélène. Je vous souhaite de faire un bon choix.

Le sommet de la côte était atteint. La carriole s'arrêta, Hélène y reprit sa place. Antoine s'éloigna en maugréant. Hélène crut même qu'il lui adressait un geste de menace. Elle en fut seulement amusée et oublia aussitôt l'incident.

La rencontre de Gilbert Lisle dominait toute autre pensée, reléguait à l'arrière-plan tout autre fait, particulièrement cette déclaration ridicule.

Quelle décision prendrait-elle? Envisager de se retrouver en face de l'infidèle l'épouvantait, et pourtant, à Gurval, une rencontre, tôt ou tard, était inévitable.

Un an s'était écoulé depuis son lâche abandon, un an pendant lequel elle avait appris qu'il ne lui fallait compter que sur ses propres forces, qu'elle devait se défendre et se protéger elle-même. Elle le ferait.

Lui-même, qu'avait-il pensé? Il ne l'avait pas reconnue, il n'avait vu qu'une ressemblance; à cause de cette ressemblance, il avait libéralement octroyé un billet à la paysanne, s'imaginant sans doute libérer sa conscience.

« Ah! Gilbert Lisle, vous m'avez dédaignée; vous verrez que, moi, je vous méprise! »

Etait-elle bien sincère? Quand, après la collation qui lui fut servie après son éclatant succès au marché, elle monta dans sa chambre pour prendre un peu de repos, elle se jeta sur son lit et sanglota longtemps.

## XXXII

Un événement inattendu bouleversa, le lendemain, la vie paisible, à Gurval. Antoine Roulleau avait demandé Yane en mariage, et Yane avait accepté sur-le-champ, sous condition du consentement de son père et de Guénolé.

M. Lingard, qui, lorsqu'il n'était pas absorbé par ses travaux intellectuels, se préoccupait de l'avenir, ou plutôt du manque d'avenir de ses filles, avait accueilli à bras ouverts le gendre dont il n'avait jamais vu les défauts. Guénolé, mieux instruite, eût hésité à engager sa cadette si elle n'avait connu depuis longtemps les sentiments de Yane et son secret espoir.

Comment Antoine Roulleau s'était-il ainsi subitement décidé? Le refus dédaigneux d'Hélène Davillier l'avait mortifié. Piqué au vif, le prétendant repoussé avait déclaré qu'il n'était pas en peine de trouver une femme. Il n'avait que l'embarras du choix.

Pourtant, quand il pensa à ce choix qui serait une réponse foudroyante à cette trop fière « sans le sou », il ne vit que Yane qui serait prête à l'accueillir. Elle était gentille, cette petite Yane, et il savait qu'elle l'aimait bien. Lui aussi l'aimait à sa manière et, avant l'arrivée de la pécore, avait quelquefois pensé à sa petite cousine. Elle n'était pas riche, c'était entendu, mais il y avait tout de même ce beau domaine de Gurval qui, bien exploité, prendrait de la valeur. Cela lui plairait d'être propriétaire, bien mieux que de s'enfermer entre les murs d'une étude. Le papa trouverait sans peine un autre successeur.

Pour fêter les fiançailles, Antoine fut invité à dîner. Pendant la soirée, il émit ses projets.

— Je viendrai habiter Gurval, déclara-t-il. C'est entendu avec les deux papas. Il est grand temps qu'un homme prenne ici la tête des affaires. Comme cadeau de noces à ma petite Yane, je me charge de toutes les

réparations dont a besoin la vieille baraque. J'en ferai une maison cossue. Et pour les terres, nous en tirerons tout le parti qu'elles offrent. Je gagerai le personnel nécessaire, un personnel à mon choix, que je paierai et que je saurai mener ferme.

Hélène comprit fort bien que ceci s'adressait à elle. On la congédiait. Eh bien ! à la fin des vacances, elle retournerait prendre sa place chez M<sup>me</sup> Delâtre ; ce serait un gros crève-cœur, après avoir cru trouver un foyer — un foyer auquel elle s'était attachée. En compensation, de durs moments lui seraient épargnés et elle n'aurait pas à faire face à une situation affreusement pénible. Gilbert Lisle était dans le voisinage ; elle n'aurait pu éviter de le rencontrer, peut-être même lui eût-il fallu assister à son mariage avec M<sup>me</sup> du Cléziau, se charger avec ses cousines d'orner l'église pour la fête.

Elle était devenue étrangère à la conversation, quand une phrase du gros Antoine ramena son attention :

— Depuis quelques jours, plusieurs ont vu le revenant à la chasse dans les bois.

— Antoine, vous ne croyez pas cette sotte histoire ! protesta Guénolé.

— Puisque j<sup>e</sup> vous dis, belle fille, que plusieurs ont vu et parfaitement reconnu Joson Tiliou, le braconnier, avec son vieux chapeau, sa barbe grise et son fusil à l'épaule. Il abat encore le gibier.

Guénolé expliqua que Joson Tiliou était un braconnier qui, il y avait deux ou trois ans, avait été trouvé mort dans les bois, sans que sa mort eût jamais été expliquée. Dire qu'il revenait chasser était une superstition ridicule.

— Un revenant qui tue le gibier ! railla Hélène. Qu'en fait-il ?

— Je n'irai pas le lui demander, et je sais bien que vous n'iriez pas non plus, ma belle demoiselle.

— Je ne suis pas assez simple pour croire des histoires stupides, dit Hélène.

— Vous ne croyez pas, vous ne croyez pas... Eh bien ! moi, je vous mets au défi d'aller, ce soir — maintenant, c'est la meilleure heure pour l'affût, — faire un tour dans les bois jusqu'à la barrière de Kerliaudet.

Hélène se leva.

— J'y vais, dit-elle.

Elle avait besoin d'air frais, besoin d'échapper à la société déplaisante de ce rustre.

— N'oubliez pas de graver vos initiales sur la barrière, pour nous servir de preuve, conseilla le lourdaud, pendant qu'elle prenait un vêtement.

Elle sortit dans le crépuscule.

### XXXIII

La nuit n'était pas tombée lorsqu'elle atteignit le sommet du coteau dont un versant appartenait à Gurval et l'autre, très boisé, au domaine de Kerliaudet. Un simple grillage séparait les deux propriétés, auxquelles une large barrière de bois donnait accès.

Hélène s'arrêta un instant, regardant les cheminées des deux maisons qui représentaient pour elle le drame de sa vie. Quel changement ces deux derniers jours avaient apporté ! Gurval aurait un nouveau maître, et il lui faudrait quitter son asile. Avec un soupir étouffé, elle se retourna vers Kerliaudet. Gilbert Lisle était sous ce toit, probablement à table, pour le moment, en face de Berthe du Cléziau.

« Ils sont fiancés, pensa-t-elle. Guénolé le nie parce qu'elle veut m'épargner de la peine. Qu'ai-je à regretter ? Dieu m'a préservée d'épouser un homme sans honneur. »

Le calme était absolu, seulement troublé par le croassement des corbeaux tournant autour de la cime des arbres, ou le roucoulement des tourterelles. Son retour sur elle-même lui avait fait momentanément sortir de l'esprit le motif de sa promenade nocturne. Brusquement, elle s'en souvint. Elle prit dans sa poche un fin canif et commença à graver ses initiales sur le barreau supérieur de la barrière.

Elle avait tracé un H, quand un bruit dans le bois, au-dessous, branchages froissés, feuilles mortes foulées, la fit redresser la tête. Quelqu'un, encore invisible, venait dans sa direction. Elle n'éprouva pas un instant

de frayeur : les fantômes ne font pas de bruit en marchant. Sa curiosité en éveil, elle resta le canif en l'air, continuant de regarder.

Une silhouette se dessina dans le taillis, puis un bras, couvert d'une manche de veston brun, écarta les branches. Une tête se montra. Le promeneur nocturne, c'était Gilbert Lisle.

Hélène eut un choc au cœur. Gilbert n'était pas moins frappé. Il demeura un instant sur place, puis, enlevant son chapeau, il s'approcha de la barrière. Il était pâle et grave.

— Mademoiselle Davillier, dit-il après un instant, je suis infiniment heureux de vous rencontrer.

Elle se contenta d'incliner légèrement la tête. C'était toute sa vie qui se jouait en cet instant, elle était incapable de prononcer un mot.

— Je sais que la joie est pour moi seul, dit Gilbert d'une voix qui tremblait ; vous me jugez un félon, le plus lâche des hommes.

— Le passé est mort, murmura Hélène, d'une voix à peine distincte. Oubliions tous les deux que nous nous sommes déjà rencontrés. Je n'étais qu'une enfant ; vous, un voyageur désireux d'élargir le champ de ses expériences. Vous avez joué un jeu cruel. Qu'importe ! Nous ne vivons plus à l'époque des coeurs brisés.

— Hélène, dit-il avec passion, un soufflet m'eût été moins dur que vos paroles... Et pourtant, vos reproches, je semble les avoir mérités... Vous ne savez pas la vérité...

Il prit une enveloppe dans sa poche.

— Tenez, j'allais à Gurval pour remettre moi-même cette lettre pour vous — cette lettre qui vous donne les raisons de ma conduite, en apparence inexplicable. Je ne m'attendais pas à vous voir, et je n'aurais jamais osé vous demander. Puisque nous nous rencontrons, voulez-vous me permettre de vous parler, voulez-vous m'écouter ?

— Non, dit Hélène, résolue. Je ne suis plus une écolière.

— Pardonnez-moi d'insister. Il faut que vous m'écouiez, il est nécessaire que je me disculpe.

Il crispa sur son poignet une main ferme.

— Il faudra bien que je vous entende, si vous me retenez par force, dit-elle, glaciale. Espérez-vous me convaincre par de tels moyens ?

— Excusez-moi d'être brutal. Tout criminel a le droit de plaider sa cause, et je réclame ce droit. Je ne puis supporter que vous me jugiez lâche et félon — ce sont vos paroles. — J'en appelle à votre sens de justice, à votre sens d'honneur !

Il libéra son poignet. Hélène ne s'éloigna pas. Il prit son absence de mouvement pour un acquiescement et commença sur-le-champ, en phrases hachées, émues, son plaidoyer.

— Vous doutez-vous que depuis ces dix derniers jours je vous cherche partout, que mon unique pensée, mon ardent désir, c'est de me trouver devant vous... comme ce soir. Je me suis d'abord adressé à votre tante, M<sup>me</sup> Chalins, qui a refusé de répondre à ma requête; je crois qu'elle s'est méprise sur mes motifs. J'ai télégraphié à M<sup>me</sup> Cléry; elle m'a donné votre adresse chez M<sup>me</sup> Delâtre, à Neuilly. Je suis allé en Savoie trouver M<sup>me</sup> Delâtre. Cette dame avait égaré votre dernière lettre et n'a pu me donner aucun renseignement précis; elle vous savait en Bretagne et ne comptait guère sur vous pour la rentrée d'octobre. J'ai été relancer Jeanne Arbois, et c'est elle qui a fini par délier la langue de M<sup>me</sup> Chalins. Une demi-heure après avoir appris que vous étiez à Gurval, je me suis mis en route.

— Pourquoi, après des mois, ce désir subit de me retrouver ?

— Pourquoi?... Jusqu'à il y a quinze jours, je vous croyais la femme de Paul Derrien. Vous pouvez vous indignez, me mépriser. Je suis à la barre devant vous; c'est vous qui me jugerez, vous seule. Accordez-moi quelques minutes, écoutez ma défense. Je m'abandonne à vous, je place mon avenir entre vos mains.

Hélène gardait le silence; des souvenirs poignants se présentaient qui plaident en faveur du coupable, mais son orgueil juvénile se révoltait. Ce fut son cœur qui triompha. D'un léger signe, elle fit entendre à Gilbert qu'il pouvait continuer.

— Vous vous rappelez cette soirée, à Papeete, quand nous nous sommes séparés... pour quelques semaines, je le croyais. En vous quittant, je rentrai chez moi et j'attendis Derrien. Ce que j'avais à lui dire parut le stupéfier. Puis il s'emporta, tempêta, me jura que vous aviez échangé des promesses.

— Vous l'avez cru?

— Je ne le crus pas sur parole. Il fallut m'incliner devant le fait. Il avait en sa possession une bague, la vieille bague trouvée sur l'épave et que je vous avais donnée. Il m'affirma qu'il la tenait de vous, que c'était le gage de votre serment.

— Du premier moment jusqu'à la fin, vous avez été son jouet.

— Son jouet, son outil, sa dupe, tout ce que vous voudrez! dit-il avec véhémence. Je me suis tout le temps comporté en idiot. Je n'avais pas pris sa mesure, je le tenais pour un homme d'honneur. J'ai admis pour vraie une série de mensonges. Quand je l'ai quitté à Nouméa, j'étais sous l'impression qu'il allait retourner tout de suite à Papeete et vous épouser sans retard. Alors, pour chercher l'oubli, j'ai erré dans le monde. Je suis allé à Singapour, au Japon, en Californie, traînant partout ma peine, sans nouvelles de Tahiti.

« Des nouvelles de Tahiti, je ne désirais pas en recevoir. Un chapitre de ma vie était clos... Je suis revenu à Paris il y a trois semaines, et presque les premières personnes que j'ai rencontrées, c'est Paul Derrien et sa femme. Plus tard, Jeanne Arbois m'a donné la clé de l'énigme. Elle m'a raconté comment la bague vous avait été dérobée. C'est elle qui a obtenu votre adresse. »

— Quelle était l'intention de M. Derrien en vous trompant ainsi?

— C'est difficile à imaginer. Je crois qu'il tenait à sa réputation de vainqueur. Il a cru pouvoir jouer sans risque sa comédie. Quand il m'a vu partir, il s'est senti au-delà de toute atteinte. Vous, Hélène, qu'allez-vous me dire, maintenant? Si vous saviez tout ce que j'ai souffert, vous me jugeriez suffisamment puni de m'être laissé tromper. Suis-je trop coupable pour oser espérer mon pardon?

— Je vous pardonne, dit Hélène, avec un sanglot dans la voix.

— Reviendrons-nous au point où nous nous sommes quittés à Papeete? dit-il, s'appuyant à la barrière et tenant sur Hélène un regard chargé de passion.

Elle secoua la tête et ne répondit pas.

— Un autre a-t-il pris ma place? demanda-t-il à voix basse.

— Non, aucun autre, dit-elle sans lever les yeux.

— Vous demeurez implacable? Il est vrai que je l'ai mérité.

— Je ne suis pas implacable... — elle eut un petit rire nerveux — mais je ne suis qu'un petit professeur de piano.

— Quel rapport?

— Que dirait le monde?

— Ce qu'il voudra, que nous importe?

— Je ne suis pas la femme qui convient à un grand seigneur comme vous. Vous nous avez tous trompés, à Papeete, sur votre situation sociale. Maintenant, je suis mieux instruite. Certes, je suis, moi aussi, de bonne naissance, mais je n'ai aucune fortune, pas de relations.

— Ce n'est pas un obstacle.

— Demandez à votre père, à votre oncle : ils vous diront ce qu'ils en pensent, eux.

— Depuis des années, mon père me pousse au mariage. Et ce soir, en dinant, mon oncle m'a fait de vous le plus vif éloge... Ma parole, il est lui-même amoureux!

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne dois pas vous écouter, dit-elle.

— Si, il faut m'écouter. Quand vous me croyiez pauvre, vous m'avez accepté...

— Oui, et maintenant que c'est moi qui suis pauvre, vous voulez me rendre ce que j'ai fait.

— Hélène! dit-il d'un ton d'amer reproche, croyez-vous, au fond de votre cœur, que j'attache quelque estime à ma fortune ou au privilège de ma naissance? Ne pouvons-nous nous aimer comme s'aiment deux jeunes gens qui n'ont pour trésor que leur amour?

— Si je disais oui, qu'adviendrait-il de M<sup>me</sup> du Cléziau?

— M<sup>me</sup> du Cléziau ne m'est rien, et je ne suis rien pour elle; nos domaines se conviennent, c'est tout. Vous savez bien qu'il n'y a pour moi qu'une femme au monde : vous! Dites-moi que vous me croyez, Hélène?

Elle leva les yeux, rencontra les siens... Elle le crut.

— Je crains, reprit-il, que le sort ait été rude pour vous depuis que vous avez quitté Papeete; la pensée m'est pénible.

— Oui, j'ai été malheureuse, d'abord. Ici, je suis très heureuse.

— Oh ! chère petite Hélène ! Votre oncle me recevra-t-il ? On le dit bizarre.

— Mon oncle est un excellent homme qui me témoigne, à sa manière, beaucoup d'affection. Il est vrai qu'il mène chez lui une vie un peu à part, qu'il ne changera pas quand ma cousine Yane aura épousé son cousin Roulleau.

— Elle épouse Antoine Roulleau ? Je la plains !

— Ne la plaignez pas : elle l'aime.

— Ce rustre ne vous a-t-il jamais fait la cour ?

— Il n'a pas insisté. En fait, c'est à lui que nous devons notre rencontre de ce soir. Il m'a mise au défi de venir graver mes initiales sur la barrière. Je n'ai encore marqué que l'H.

— Le D n'est pas nécessaire.

— Pourquoi ?

— Avant longtemps, vous aurez changé d'initiale. Comment est venue à Roulleau l'idée de vous envoyer graver vos initiales sur la barrière ?

— Il paraît que personne n'ose s'aventurer le soir dans ces environs, à cause d'un revenant.

— Ah ! cette histoire absurde qui court le pays !... Savez-vous que j'ai vu votre double, hier, en passant à Lannion ? J'ai pensé que c'était un bon présage.

— Et vous avez eu la bonté de faire à cette marchande de légumes le cadeau d'un billet de vingt francs... Tenez, je vous le rends ; depuis hier, il me brûle la poche.

Il étouffa une exclamation incrédulé.

Hélène continuait :

— Mieux vaut vous dire tout de suite que la maraîchère, c'était moi. Je remplacais la servante qui s'est blessée et m'en suis tirée à mon honneur. N'ai-je pas bien joué mon rôle ?

— A la perfection. Vous saurez partout tenir votre place merveilleusement. Que dois-je faire de ce billet ? L'encadrer en souvenir du jour où ma fiancée a vendu des légumes sur la place de Lannion ?

— Vous le donnerez à une vraie pauvresse.

— Vous n'avez que de bonnes idées. Après tout, je suis heureux que ce soit vous la marchande de fleurs. Vous m'avez toujours paru la plus jolie femme du monde ; cela m'ennuyait qu'il y en eût une pour soutenir la comparaison...

Il s'arrêta brusquement, les sourcils froncés :

— Qui est ce quidam qui monte la colline avec un lièvre sur l'épaule et un fusil sous le bras?

Hélène jeta un regard derrière elle : un homme venait, un homme à barbe grise, un vieux chapeau enfoncé sur sa tête. Elle s'exclama :

— C'est Joson Tiliou!

C'était Joson Tiliou, qui, ne se doutant pas qu'il y avait de l'autre côté de la barrière un témoin, montait à grandes enjambées vers Hélène, agitant un poing menaçant.

— Bonsoir, Joson ! dit une voix masculine. Vous avez fait bonne chasse ?

Le fantôme s'arrêta court. Il aurait vivement détalé si Gilbert n'avait été plus prompt. D'un saut, il avait enjambé la barrière et, sa main sur l'épaule du fuyard, lui disait :

— Allons, l'ami, parlez-nous de vous-même. La chance de faire la conversation avec un revenant ne se présente pas tous les jours. Laissez-moi vous regarder un peu.

L'homme savait la fuite inutile. Gilbert Lisle n'avait pas la moitié de son âge et il était plus agile.

— Je sais que vous ramassez de bonnes prises sur mon terrain de chasse, Joson Tiliou. Que faites-vous de votre gibier, je vous le demande ? Le faites-vous cuire dans la marmite de Satan ? Mon oncle m'a déjà informé que l'on vend sur les marchés d'alentour de beaux faisans et des chevreuils qui viennent de ses tirés. Allons, Jacques Chotard, le jeu est fini ! Vous pouvez enlever votre fausse barbe.

Hélène était stupéfaite. Pas un instant, elle n'avait cru à cette histoire de revenant, mais que ce fût Jacques Chotard qui remplit le rôle la confondait. Elle le connaissait. Guénolé ne considérait-elle pas Jacques Chotard comme un homme de confiance qu'à l'occasion elle chargeait de certaines transactions commerciales, par exemple de vendre ou d'acheter sur les foires les bêtes à cornes. Un tel individu devait bien la tromper et s'assurer, en plus de la commission convenue, de sérieux gains illicites. Pas étonnant que Guénolé eût souvent constaté un si grand écart entre les prix d'achat et ceux de vente.

— Monsieur Gilbert, mumura l'homme, ne me

faites pas d'ennuis ! Je vous connais depuis que vous étiez un gosse en culottes courtes ; c'est moi qui vous ai appris à poser un piège. Vous n'allez pas me dénoncer ?

— Pourquoi pas ? Depuis des années, vous dévastez la chasse de mon oncle et celle de ce bon M. Lingard, et vous jouez une indigne comédie !

— Dame, monsieur Gilbert, les gens sont si bêtes ! ricana le fantôme-braconnier.

— Il sera bon que ces gens trop crédules reçoivent au moins cette fois une leçon qui leur profite.

— Je vous jure, monsieur Gilbert, que je ne recommencerais pas. Je le jure sur ma conscience !

— Ne jurez pas sur une chose inexistante.

— Ça ne serait pas un gros gain pour vous de me faire mettre en prison, monsieur Gilbert, et ce serait une si grande peine pour ma vieille mère qui vit de mon pain !

— Je ne vous poursuivrai pas, promit Gilbert, mais le jeu est fini, Chotard, ou il vous en cuirait !

— Oui, monsieur Gilbert, vous pouvez être sûr. Bonsoir à vous, monsieur Gilbert, et... à votre promise.

Il s'éloigna à grands pas.

— Il est tard, je vais vous reconduire chez vous, ma chère Hélène. Grâce à Dieu, il n'y a pas cette fois de M<sup>me</sup> Decluze pour se mettre entre nous.

Hélène ne repoussa pas la proposition.

Gilbert glissa son bras sous celui de l'aimée.

— Chérie, dit-il, je suis bien trop heureux, ce soir, pour me montrer sévère. D'ailleurs, ce rusé compère ne recommencera pas : il a bien trop peur que l'histoire se répande dans le pays, et il marchera droit quand il sentira sur lui l'œil du maître, car il est bien entendu, n'est-ce pas, que nous accorderons à notre bon oncle la satisfaction qu'il réclame à cor et à cris de jouir le plus tôt possible de votre présence. Nous habiterons Kerliaudet une bonne partie de l'année. Les intérêts de vos cousines aussi seront bien à l'abri quand Antoine Roulleau les surveillera. N'ayez crainte, ce n'est pas lui qui se laissera duper par un Chotard !

— Oui, dit Hélène, nous viendrons souvent ici. J'aime infiniment ce pays, et j'aime aussi beaucoup votre oncle.

Ils passaient devant la maison de Marion, la pau-

vresse. Le bruit des pas l'amena sur le seuil de sa porte. Elle reconnut les passants.

— Bonsoir, monsieur le Comte; bonsoir, mademoiselle Davillier.

Gilbert lui mit dans la main le billet de vingt francs. La vieille femme se répandit en bénédicitions :

— Que Dieu vous bénisse, vous et votre future comtesse! Qu'Il vous donne beaucoup d'enfants et de petits-enfants!

Gilbert et Hélène s'éloignèrent en riant. Quoiqu'ils ne se pressassent guère, ils atteignirent assez vite l'avenue de Gurval.

— Il faut que je vous quitte, dit Gilbert. Je ne puis décentement me présenter ce soir à votre famille comme votre fiancé. Mais je serai chez vous dès le chant du coq.

— Heureusement, nous sommes très matinales! acquiesça Hélène, rieuse. Bonsoir,... Gilbert.

Elle tendit la main.

— Bonsoir, bien-aimée... Vous oubliez une petite formalité.

— Une formalité?

— Nous n'avons pas échangé notre baiser de fiançailles.

— Que vous avez été longtemps, Hélène! s'exclama Yane quand sa cousine rentra au salon. Nous avions grand'peur,... peur qu'il ne vous soit arrivé quelque chose.

— J'ai rencontré un revenant, dit Hélène, souriante.

Guénolé vit ses joues enflammées, ses yeux brillants, lut dans toute sa contenance sa joie immense. Sur-le-champ, elle comprit. Elle jeta un regard d'intelligence à la nouvelle fiancée, qui répondit d'un geste léger d'acquiescement.

— Vous avez vu le revenant? jeta Yane, au comble de l'excitation.

— Toute une histoire, ma petite Yane. J'ai vu le revenant, et je suis la dernière à l'avoir vu; tenez, voilà sa fausse barbe. J'aurais pu vous rapporter aussi le lièvre qu'il avait tiré.

Yane ne comprenait plus; Hélène eut pitié de son agitation.

— L'histoire du fantôme de Joson Tiliou finit comme

toutes les histoires de revenants que l'on se donne la peine d'approfondir, dit-elle. Celui-ci, qui terrorisait beaucoup de pauvres gens, vous le connaissez bien : il s'appelle Chotard.

Guénolé eut un mouvement d'incrédulité.

— Oui, ma bonne Guénolé, ce rusé bonhomme avait trouvé le moyen de braconner dans les bois voisins sans être inquiété. Il ne mérite pas votre confiance, vous voyez.

— Je le croyais si brave homme ! dit encore Guénolé.

Antoine Roulleau, tout déconfit de cette fin de l'aventure, se retira aussitôt.

— Guénolé, dit Hélène, pendant que sa cousine l'accompagnait à sa chambre, nous aurons demain, dans la matinée, la visite de Gilbert Lisle.

— Que je suis heureuse pour vous, ma chère Hélène ! Nous le retiendrons à déjeuner. Juliette sera si flattée de servir M. de Keroual que nous pouvons nous fier à elle pour nous composer un joli menu.

Un an s'est écoulé. Hélène présente à Gilbert, infiniment heureux, un beau bébé venu ajouter une note nouvelle, une nuance plus grave, au bonheur rayonnant des époux. Les deux vieux comtes de Keroual et de Kerliaudet ont vu enfin comblé leur vœu le plus cher : voir se continuer leur lignée. Ils savent que dans les mains de l'éducateur que sera Gilbert, le nouveau rejeton de la vieille souche perpétuera les traditions d'honneur de leur famille, et n'ont pas moins de confiance en la jeune mère, dont ils raffolent. Pas un instant ils n'ont regretté Berthe du Cléziau, qui montre d'ailleurs un fier détachement.

A la fête du baptême ont été conviés les fermiers et tous ceux qui, travaillant sur les terres, contribuent à leur prospérité. Gilbert de Keroual veut les considérer, et qu'ils se considèrent eux-mêmes comme un prolongement, ou plutôt une extension de la famille. Guénolé a joyeusement accepté la charge de marraine. Elle aussi est heureuse. Depuis le mariage de Yane, sa présence à Gurval et près de son père, plus que jamais plongé dans ses livres, est devenue moins nécessaire, et Gilbert a trouvé moyen de le faire savoir au prétenant sacrifié et fidèle qui, sur-le-champ, est revenu. Le mariage est fixé à une date prochaine. Guénolé a voulu

en reculer un peu le jour pour qu'Hélène, dont l'affection ne s'est pas ralentie, puisse y assister.

Yane, devenue la femme d'Antoine Roulleau, ne se plaint pas de sa part. Elle prend légèrement les défauts de son mari qu'elle corrige lentement, si gentiment qu'il s'en aperçoit à peine; le rustre vaniteux est tout fier, d'ailleurs, de s'imaginer qu'il prend les bonnes manières de la meilleure société. Il ne manque pas une occasion de se vanter de sa proche parenté avec le comte de Keroual et s'efforce de donner dans le pays l'habitude d'ajouter à son nom plébéien le nom de Gurval. Il se flatte aussi d'avoir, en épousant Yane, fait la bonne affaire. Sous sa direction vigilante et entendue, la maison a repris une allure de château et les communs ont été réparés; des terres laissées en friche, labourées; et Guénolé elle-même s'étonne du rendement amélioré qui promet beaucoup plus.

Quand elle s'éloignera, ce sera sans souci de l'avenir de son père et de sa jeune sœur, pour lesquels elle s'était dévouée.

Les amis qu'Hélène Davillier a connus à Tahiti se réjouissent de son bonheur. Les Arbois et les Cléry ont assisté aux fêtes du mariage. M<sup>me</sup> Decluze, elle aussi, a manifesté une bruyante satisfaction et se vante d'avoir, longtemps à l'avance, prédit le dénouement de ce roman d'amour.

FIN

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
“ STELLA ”



454. **Laquelle ?** par M.-A. d'Arvor.
455. **L'Imprudente Pitié**, par Eric de Cys.
456. **L'Obstacle**, par Jean Rosmer.
457. **La Force d'un Serment**, par M.-L. Gestelys.
458. **L'invisible Lady**, par Th. Bernadie.
459. **Le prince errant**, par Jean Rosmer.
460. **Cœur interdit**, par Marguerite Perroy.
461. **Aimer deux fois**, par G. de Boissèble.
462. **La Rose d'Or des Fleuroy**, par Eveline Le Maire.
463. **Petite Lionne**, par Georges Louza.
464. **La Musique du Cœur**, par Marie Barrère-Affre.
465. **On demande des Pensionnaires**, par Christiane Almery.
466. **Le Souvenir qui sépare**, par François Ressac.
467. **En un manoir d'Ecosse**, par Dominique.
468. **L'Homme dans le Noir**, par C. N. Williamson.
469. **La dramatique Idylle**, par Jacques Grandchamp.
470. **Est-ce lui que j'aime ?** par Léon Lambry.
471. **Ames dans la Bourrasque**, par Marthe Fiel.
472. **Ma nièce Audley**, par R. Lebrun.
473. **L'Amour caché**, par Lise de Cère.
475. **Avant le Bonheur**, par A. Raucourt et D. Ferva.
476. **Le Joueur de Viole**, par Françoise Le Brillet.
477. **Mademoiselle Quand-Même**, par Paule de Wilsovès.
478. **Amie inconnue**, par Emmanuel Soy.
479. **Genêt d'Or**, par Nina Vanta.
480. **Deux Jours de Drame**, par Claire Faine-Leroy.
481. **Le Manoir solitaire**, par Gisèle Peumery.
482. **Soie de Chine**, par M. de Crisenoy.
483. **Cœur angoissé**, par Ruby M. Ayres.
484. **La Gloire d'aimer**, par Léo Henri.
486. **Quand le Bonheur passe**, par G. Verdat.
487. **Mon oncle Max et moi**, par Jean Marcley.
488. **La Maison sans tendresse**, par Y. Saint-Céré.

*(Suite au verso.)*

Derniers volumes parus dans la Collection  
(Suite)

---

489. **Douce-Amère**, par Gabriel Clopet.  
490. **Le Droit de choisir**, par Marcel Davet.  
491. **L'Enigme d'un Cœur**, par Marc Aulès.  
492. **La Maison dans la Forêt**, par Claude Virmonne.  
493. **Le Drame de la Maison Ferrier**, par Emmanuel Soy.  
494. **L'Amour se venge**, par Marthe Bertheaume.  
495. **Sans Lui!** par Lise de Cère.  
496. **Silence coupable**, par Pierre-Claude.  
497. **Seule dans mon Cœur**, par Eric de Cys.  
498. **Les Embûches secrètes**, par Le Feuvre.  
499. **De la Coupe aux lèvres**, par Jean Rosmer.  
500. **Le Chemin d'Ombre**, par Andrée Vertiol.  
501. **Un de trop!** par H. Lauvernière.  
502. **Le Secret d'une Vendetta**, par Eve Paul-Margueritte.  
503. **L'Age des Roses**, par F. Le Brillet.  
504. **La Dot de Renée**, par M.-J. Leduic.  
505. **L'Idylle au Soleil**, par Tyl.  
506. **L'Amour qui meurt**, par Jehan de Séneval.  
507. **La Tour de Babel**, par Claire et Line Droze.  
508. **Un beau Mariage**, par Léo Henri.  
509. **La Dame au Chapeau bleu**, par Eveline Le Maire.  
510. **Le Bonheur, enfin!** par Michèle de Coussac.  
511. **Le Secret d'Hélène**, par Dominique.  
512. **Claire et son Cœur**, par Jean Portail.  
513. **La Nuit qui s'éclaire**, par Jean-Jacques Cieux.  
514. **La Loi de l'Amour**, par Annie Kerval.  
515. **Naïc**, par Yves de Saint-Dec.  
516. **Coup double**, par Eve Paul-Margueritte.  
517. **Parlera-t-elle?** par Marie-Anna Willotte.

---

---

# Le Sacrifice du soir

par CLAUDE VELA

— Entrez ! cria M. de Magny sans se retourner, en entendant frapper à la porte de son cabinet.

— Ton bougon numéro un ! Bonsoir, Anselme, je vous dérange ?

Anselme continue d'écrire.

— C'est toi, Chantal ? Assieds-toi et laisse-moi achever ma lettre, tu auras la permission de parler après !

Tandis qu'il couvre la page de hautes barres volontaires, un sourire détend son visage sévère, mais au lieu d'obéir, la visiteuse referme la porte sans bruit et disparaît.

Un moment plus tard, Anselme trace son large paraphe et, prenant une enveloppe, demande :

— Alors, petit grillon, que me racontes-tu ce soir ?

N'obtenant pas de réponse, il pivote sur son fauteuil, jette un coup d'œil autour de lui, ne voit personne, se lève, allume une cigarette et ouvre la porte.

— Chantal !

Un pas vif glisse sur le parquet miroitant du couloir, et Chantal Bermont paraît, une assiette de gâteaux à la main. Un boy chinois, tout en blanc, la suit, poussant la table à thé.

— Est-ce ainsi que l'on m'obéit ? gronde de Magny ; je te dis de t'asseoir et tu files ?

— Ce n'est pas drôle de vous regarder écrire, Anselme, et puis j'avais faim.

Levant son petit visage brun où rient de grands yeux noirs, Chantal plante un baiser sonore sur la joue de M. de Magny et continue :

Collection  
**STELLA**



*Publie les*  
**MEILLEURS**  
**ROMANS**